CONSTANTIN BALMONT

VISIONS SOLAIRES

MEXIQUE – ÉGYPTE – INDE
JAPON – OCÉANIE

TRADUIT DU RUSSE
AVEC UNE PRÉFACE
PAR
LUDMILA SAVITZKY

SEULE TRADUCTION AUTORISÉE
ET APPROUVÉE PAR L'AUTEUR
ORNÉE D'UN PORTRAIT

DEUXIÈME ÉDITION

ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1923

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Дорогому
Д. С. Мирскому
на память
К. Бальмонт.
1922. XII. 5.
Париж.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

VISIONS SOLAIRES

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

25 EXEMPLAIRES DE LUXE

SUR PAPIER DE DAP-CAU,

NUMÉROTÉS DE 1 A 25.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Biblioteca Universitaria - Oviedo

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

CGD-4915

Constantin Bobert

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

CONSTANTIN BALMONT

VISIONS SOLAIRES

MEXIQUE — ÉGYPTE — INDE
JAPON — OCÉANIE

TRADUIT DU RUSSE
AVEC UNE PRÉFACE
PAR
LUDMILA SAVITZKY

SEULE TRADUCTION AUTORISÉE
ET APPROUVÉE PAR L'AUTEUR
ORNÉE D'UN PORTRAIT

Glh 3508803

ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1923

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

PRÉFACE

Constantin Balmont, — la consonance de ces syllabes, que la voix latine prononce sans effort, semble les avoir prédestinées à poser leur empreinte sur la mémoire de la France. Quelques études et surtout des traductions de poèmes ont fait entrevoir au public français le prestige de ce nom.

Dire : Dostoïevsky, ou Tolstoï, ou Gorki, c'est évoquer la torturante et trouble et parfois sublime angoisse de l'esprit, luttant dans l'ombre sordide pour atteindre et propager une excessive lumière d'idéal.

Dire : Balmont, c'est ouvrir une porte d'or sur un étourdissant festin de couleurs, de musiques, d'aromates, sur la capricieuse féerie d'un palais où l'Inde chaude, la Perse exquise et la divine Hellas ont mêlé leurs trésors.

Comment un talent aussi diversement voluptueux a-t-il pu éclore, s'épanouir, dans un climat intellectuel qui ne paraît favorable qu'au repliement de l'âme sur elle-même ou bien à d'uniformes et vastes mélancolies?

Surprenant caprice du Destin, deux races extrêmes d'un continent se sont unies pour donner le jour à ce poète : par sa mère, il descend d'un prince mongol, et c'est le nom écossais de ses ancêtres paternels qu'il fera briller sur la littérature russe.

Constantin Balmont est né en 1867, *dans le gouvernement de Vladimir. Imaginons une de ces imposantes et intimes demeures provinciales que nous montrent les romans de Tourguénev :*

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

perron hospitalier, meubles évoquant le siècle d'Elisabeth et de Catherine, veilleuses devant l'orfévrerie des icones, hautes fenêtres par où, odorante de tilleuls et de lilas, la nuit russe entre doucement, avec ses légendes de preux, de sorcières, d'oiseaux de feu et de poissons d'or.

Imaginons cette existence facile, patricienne et cependant étroitement mêlée à la vie du peuple par le souci rustique de la pluie et du beau temps, des récoltes, du bétail, des forêts.

Si les nuits mystérieuses guident l'imagination de l'enfant dans un labyrinthe d'ombres et d'astres, les jours d'été, jours d'or pur qu'on ne voit qu'en Orient, exaltent en lui la passion de la lumière, cette passion qui fera, plus tard, de tout l'ensemble de son œuvre un hymne unique, une incantation du Soleil et du Feu.

L'humanité se révèle à lui sous l'aspect d'un peuple primesautier, rêveur et sensuel, naturellement bon, cruel naïvement. De son premier contact avec ses semblables, il gardera toujours une façon spontanée d'aborder l'étranger comme un frère, de se réjouir avec les heureux, de plaindre les déshérités.

La compassion est le premier mobile de l'activité chez les Slaves. Dès qu'il a pris conscience de la vie, l'adolescent compatit aux misères du peuple. Collégien, puis étudiant, Balmont compromet ses études, sa sécurité matérielle, en prenant part aux manifestations politiques qui, à cette époque-là, n'avaient pour but que la plus élémentaire justice, mais qui devaient, quelques dizaines d'années plus tard, aboutir au désastre que l'on sait.

Par bonheur, étant né poète, il ne pouvait se livrer exclusivement à ces préoccupations sociales. Protester contre les iniquités d'alors était, pour la jeunesse intellectuelle, le moyen le plus immédiat de satisfaire un besoin de lutte, d'évasion hors d'un cadre étroit. Après des péripéties communes à beaucoup de ses contemporains, — exclusion de l'université, prison, exil, désespoir, tentative de suicide, — Balmont entre enfin dans sa voie véri-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

table, celle des études littéraires, celle de la création personnelle.

Ses premiers livres trouvent auprès du public un accueil incertain : les uns raillent la préciosité de ses vers, d'autres admirent la nouveauté de son inspiration, les hardiesses de sa technique. Rappelons-nous à quel point la poésie russe, vers la fin du XIXe siècle, était abâtardie, défigurée par le commerce trop étroit avec la morale et la politique. Chanter pour l'amour des voyelles et des consonnes, accorder le rythme d'un poème à celui des vagues et du vent, retracer dans l'arabesque d'une strophe le vol du goéland, — voilà qui devait paraître aux mâles représentants de la pensée libre un art de salon, une littérature pour femmes. Et cela restera sans doute la gloire des femmes, en Russie, d'avoir, comme aux jeux floraux de la Provence française, couronné, les premières, un pur lyrique. Peut-être devinaient-elles la merveilleuse récompense qui les attendait? Nulle œuvre russe, à l'égal de celle de Balmont, ne rend hommage à la grâce féminine, animatrice de toutes les splendeurs de l'univers.

C'est là, d'ailleurs, une des caractéristiques essentielles de cette œuvre, et qui la distingue du lyrisme plus viril d'un Pouchkine, d'un Lermontov. La poésie de Balmont est toute musicale, rarement épisodique. Comme la musique, elle sculpte par la souplesse fluide des rythmes, elle peint par les rapports de sonorités. Rien d'efféminé, cependant, dans cet art qui sait également effleurer des chevelures dénouées et frapper le bronze d'un bouclier. Les « gens sérieux » eux-mêmes sont contraints à reconnaître la valeur littéraire de Balmont : à côté de ses nombreux volumes de vers et de prose, il fait paraître de magistrales traductions de poètes et de prosateurs étrangers, il « acclimate », dirons-nous, en Russie, Shelley, Poe, Wilde, Whitman, Calderon, Ibsen, Hamsun et les Français modernes, de Baudelaire à Paul Fort.

La gloire ne pouvait se faire attendre de celui dont la maîtrise ennoblissait ainsi tout un art,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

tout un langage. Peu après ses débuts, Balmont était placé au premier rang des écrivains de son pays ; une école se formait autour de lui, — celle-là même qui devait, avec la poésie, porter la musique, la peinture, la danse et le théâtre russes au degré de perfection qui nous émerveille aujourd'hui.

Pour compléter ces indications sommaires, ajoutons que Balmont n'appartient à aucune Académie ; que depuis vingt ans son existence était partagée entre Moscou, Paris et les voyages lointains ; qu'il y a trois ans, il a regagné la France comme un asile d'amitié et s'obstine à y demeurer malgré les difficultés, malgré les avantages matériels qu'offre à ses compatriotes un séjour en Allemagne.

***

« Visions Solaires » est le titre choisi par l'auteur lui-même pour l'édition française qui réunit les principaux chapitres de plusieurs volumes, parus successivement en Russie après chacun de ses voyages.

Visions, *en effet, car dans tout ce qu'il écrit, en vers comme en prose, Balmont reste visionnaire, poète, chantre en extase devant les aspects du monde.*

Visions Solaires, *car, ainsi qu'aux poètes primitifs, tout ce qu'il contemple sur terre lui apparaît vêtu et comme saturé d'éblouissante clarté, tout ce qu'il imagine dans l'au-delà emprunte la chaleur et la lumière de l'astre qui veille sur les réalités humaines.*

Je suis venu au monde pour voir le Soleil,

s'écrie-t-il dans un de ses poèmes ; les pages qu'on va lire sont une confirmation de ce vers.

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici des précisions ethnographiques ou historiques. Si le voyageur a recours aux bibliothèques pour mieux sentir les racines qui donnèrent naissance aux

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

floraisons, si son désir, parfois naïf, de tout connaître, lui fait transcrire, en les enluminant des couleurs du rêve, les enquêtes des savants, — la fantaisie, l'intuition prennent toujours le dessus, malmènent la rigidité de la science, la déchirent en lanières pour lier des guirlandes sous les rayons directs du soleil.

S'il parle des cosmogonies du Mexique, des religions de l'Egypte, des arts du Japon, il ajoute à ce que d'autres lectures pourraient nous apprendre les somptueuses nuances de son lyrisme. Ici, une exclamation passionnée interrompt la sécheresse d'un exposé documentaire ; là, un poème s'inscrit, inattendu, dans une page d'histoire. Voilà de quoi scandaliser peut-être les spécialistes attitrés du genre, de quoi ravir ceux pour qui le mot voyage *garde son charme aventureux.*

Chacun des continents parcourus captive le voyageur et semble vouloir le retenir à jamais, faisant pâlir jusqu'à l'image de la Russie, toujours aimée comme une beauté dolente qui gémit au loin et rappelle l'absent.

Mais chaque continent aussi exalte par ses aspects étranges ce qu'il y a de plus slave chez Balmont : l'enthousiasme, dans toute sa gamme qui va de la puérilité touchante à la solennité prophétique ; le besoin de jouissances à la fois mystiques et païennes ; l'orgueil de sa race, étonnamment mêlé au sentiment d'une fraternité universelle ; la promptitude à s'emparer de l'âme étrangère, sans livrer en échange sa propre personnalité.

Mexicain de jadis sur la pyramide d'Uxmal, Egyptien dans la cabane du fellah, Hindou devant le mendiant de Bénarès, Japonais sous les cerisiers de Nikko, Maori près de la belle Raouoriva, Espagnol avec Cortez, Anglais avec Wilde, Français s'il évoque sa maison de Passy ou bien telle phrase de Villiers, Polonais quand il commente la densité pré-claudélienne de Slowacki, — après avoir montré tant de visages de son universalité, Balmont demeure essentiellement russe, résolument lui-même.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Ce livre, qui parle de tous les pays excepté de la Russie, est un document caractéristique du pèlerinage du génie russe à travers le monde. Par le style comme par le fond, il révèle les grandeurs et les apparentes faiblesses de ce génie ; l'immense envergure de ses inspirations, l'absence de contrainte, la spontanéité si captivante qu'elle désarme toutes les critiques, et souvent cette insistance sur tel ou tel détail, que Balmont lui-même a signalée dans son parallèle entre la poésie russe et les poésies japonaise ou française.

Publier, pour la première fois réunis en France, non point des vers, mais des récits en prose d'un lyrique étranger pouvait paraître une anomalie. Les lecteurs attentifs s'apercevront qu'il n'en est rien, puisque les Visions Solaires *contiennent en grande partie les éléments mêmes du lyrisme de Balmont et forment en quelque sorte une introduction à son œuvre poétique.*

10 octobre 1922. LUDMILA SAVITZKY.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

FLEURS SERPENTINES

Biblioteca Universitaria - OVIEDO -

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

PAYS DES FLEURS ROUGES

PAYS des fleurs rouges, écloses en des esprits enivrés de Soleil, amoureux de la Lune, de l'Etoile du Soir, de l'Etoile matinale. Pays des fleurs diaprées, des oiseaux aux plumages rutilants, — azurés ou verts, de toutes les nuances des gemmes. Pays des spectacles sanglants et de la piété raffinée, des légendes véridiques et de l'invraisemblable réalité, des hiéroglyphes polychromes et des temples pyramidaux, des paroles lentes et du poignard vif, de l'éternel Printemps, de l'Automne éternel. Pays dont les montagnes sont pareilles à des sculptures géantes, pays dont l'histoire est un conte, dont la destinée est un poème douloureux, plus douloureux qu'un poème d'Edgar Poe. Pays abusé, trahi, vendu, conquis par la prédiction, le génie, la femme et le cheval ; pays à jamais défiguré par le Centaure au visage pâle, qui porte la ruine, la dévastation, la religion hypocrite accompagnée de maladies contagieuses et mortelles, partout où il réussit à pénétrer : dans l'Inde, dans l'Océanie, dans l'idylle péruvienne, ou dans ce Pays des Fleurs Rouges, piétiné par lui.

C'est du Nord que les Aztèques sont venus dans la région du Mexique actuel : ils sont venus de Tlapallan, c'est-à-dire de la Contrée Rouge, — contrée des montagnes rouges, des escarpe-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ments pyramidaux, des fleuves colorés ; contrée qui comprend la Californie de nos jours, l'Arizona, le Nouveau Mexique, la Sonora. Cette première patrie, ils en ont conservé le souvenir dans leurs coloris, dans la forme de leurs édifices, dans leurs légendes éternellement vivantes, où l'on devine les prunelles compréhensives de l'âme.

On connaît deux symboles éclatants de la fantaisie mexicaine : le mot *Tiuy*! (Allons!) — appel du colibri fuyant qui guida les Aztèques vers l'inconnu, jusqu'au pays des Sept Cavernes ; et la figure de l'Aigle perché sur un cactus, dépeçant un serpent. Ces symboles fantasques dénotent le mélange, si caractéristique chez les Mexicains : cruauté et tendresse ; sens des couleurs et goût des reliefs hardis ; amour du monde matériel et tendance mystérieuse, nostalgique vers on ne sait quelles régions inexpliquées, indéfinies, où serpentent des contours fugitifs et glissants.

Ils n'ont qu'à paraître, les deux grands dieux de l'antiquité mexicaine, Huitzilopochtli et Quetzalcoatl, — et nous voici dans le monde de ces contours serpentins. Les légendes l'annoncent ainsi : — Non loin de l'antique capitale du peuple constructeur, les Toltèques, se trouve Coatépec, la Montagne aux Serpents. Là vivait en dévotion et sainteté une certaine Coatlicué, femme à la Robe de Serpent. Elle était mère de fils nombreux et d'une fille unique. Un matin, tandis qu'elle faisait ses prières dans le Sanctuaire du Soleil, elle vit tomber à ses pieds, descendue d'en haut, une petite boule de plumes brillantes. Elle la ramassa, et, par respect du lieu sacré, la cacha sur sa poitrine. Lorsqu'elle voulut la retirer ensuite, elle ne la retrouva plus. Or, en même temps que le rayon du Soleil et les plumes brillantes, une vie nouvelle entra

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

invisiblement en son sein. D'accord avec leur sœur, ses fils insensés conclurent que leur mère était marquée du sceau de l'infamie, et qu'elle devait mourir avant d'avoir enfanté. Grande fut sa terreur ; mais l'enfant parla du fond de ses entrailles : « Rejette ta crainte. Je sais ce que je dois faire. Tu seras sauvée. » En vérité, lorsque parurent les hommes aveuglés, incapables de comprendre le mystère de l'immaculée conception ; lorsqu'ils s'apprêtèrent à tuer la Fécondée du Soleil, — au même instant naquit Huitzilopochtli, armé d'une lance et d'un bouclier, coiffé de plumes étincelantes, la jambe gauche parée du plumage d'un colibri rapide, le visage et les membres historiés de rayures d'azur. Ce fut sa sœur que sa main transperça tout d'abord, car en elle, en cette femme, le désir coupable était né. On peut voir encore sa tête parmi les flancs escarpés de la Montagne aux Serpents. Puis il se rua sur ses frères pour les exterminer. Ils tombaient comme tombent les rocs dans les précipices. Les quelques survivants s'enfuirent vers le Sud. Huitzilopochtli massacra et dépouilla tous les partisans du complot échoué, après quoi il monta avec sa mère au Palais des Cieux d'où il était, en réalité, descendu. Coatlicué, appelée aussi Coatlantana, devint déesse des Fleurs et fut nommée Notre Dame des Régions aux Serpents.

Fray Bernardino de Sahagun, *padre* espagnol du temps de la Conquête, a écrit une histoire générale des dieux et des rites de l'ancien Mexique, d'après les récits des indigènes de son époque. Voici, entre autres, ce qu'il dit de Huitzilopochtli :

« C'était un deuxième Hercule, fort puissaut, doué d'une vigueur singulière, très belliqueux, grand exterminateur de peuples et tueur d'hommes. Dans la bataille il était la flamme

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

incarnée, très redoutable aux ennemis, et l'emblème guerrier qu'il portait sur lui était une tête de dragon, extrêmement terrible, qui lançait du feu par la gueule ; il était en même temps devin et magicien, et revêtait des formes d'oiseaux divers ou de bêtes. »

Ce fut Huitzilopochtli en personne qui prit le commandement suprême des guerres de conquête grâce auxquelles la petite peuplade des Aztèques devint maîtresse de la puissante monarchie mexicaine ; son nom sanctifiait la suite incessante des fêtes du sang, célébrées au sommet des *teocallis*, où le sacrificateur, avec un glaive d'obsidienne, extirpait le cœur du sacrifié, tandis que celui-ci, à la fin de l'horrible solennité, s'élevait au-dessus de la Terre et entrait au Palais du Soleil.

Si Huitzilopochtli personnifie l'ivresse du Soleil et du Sang sous son aspect terrible et cruel, Quetzalcoatl, dont le nom signifie « Serpent au Plumage d'Émeraude », nous en montre une image différente : il n'aima, lui, que les fleurs et les fruits, la couleur rouge des sacrifices non sanglants ; c'était le dieu du Vent, promenant au Ciel les nuages libres qui s'abreuvent aux clartés de l'aube et du couchant, c'était le Lucifer des étoiles, le dieu de l'Astre de la double Existence, celle du soir et celle du matin.

Quetzalcoatl était un des quatre grands Frères Célestes ; il naquit dans l'ultime, le treizième ciel. Sous sa forme virile, il est Tonacatecutli, Seigneur de l'Etre, et Tzinteotl, dieu du Commencement ; sous sa forme féminine, il est Xochiquetzal, Rose d'Émeraude, Tzitlalicué, vêtue d'Etoiles, et Nicometcoatl, aux Sept Serpents.

Les serviteurs du Seigneur Quetzalcoatl étaient très habiles dans tout ce qui fait l'ornement de la vie et transforme la contemplation

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

non point en un désert d'ascétisme, mais en un jardin harmonieux. Les envoyait-il quelque part? ils volaient avec une rapidité infinie sur des espaces immenses. Ses ordres étaient proclamés du haut de Tzatzitépec, ou Colline des Exclamations ; ses hérauts possédaient des voix si puissantes qu'on les entendait à des centaines et des centaines de milles. Les serviteurs et les disciples de Quetzalcoatl étaient appelés Fils du Soleil et Fils des Nuages. En cela encore, nous sentons l'influence du Palais du Soleil, — de la Cité du Soleil, impérissable et diaprée, foyer de la lumière et de la couleur.

Sahagun nous donne une description curieuse et détaillée de l'aspect de Quetzalcoatl. Après avoir déclaré que celui-ci était un homme honoré comme dieu, et qu'en sa qualité de dieu des Vents il balayait la route pour les dieux de l'Eau, l'auteur énumère consciencieusement les parures de Quetzalcoatl. Les ornements dont il se parait étaient les suivants : sur la tête une mitre avec un panache de plumes appelées quetzalli ; cette mitre était tachetée comme une peau de tigre ; il portait une chemise en forme de dalmatique à ramages ; il avait des boucles d'oreilles en mosaïque de turquoise, un collier d'or, d'où pendaient des coquillages recourbés, fort précieux. Il portait au dos, en manière d'insigne, des plumes qui figuraient des langues de flamme. Ses jambes étaient entourées de peaux de tigre d'où pendaient des coquillages ; il avait des sandales noires à revers de perles ; de sa main gauche il tenait un bouclier pentagonal, de la droite une crosse pareille à celle des évêques, se terminant par une spirale grandement ornée de pierres précieuses et qui était comme la garde d'une épée.

Les légendes sidérales liées au nom de Quetzalcoatl sont magnifiques comme toutes les

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

traditions mexicaines concernant les astres. Voici une de ces légendes : Pendant une maladie de Quetzalcoatl, le méchant sorcier Tezcatlipoca, qui réside, invisible, au Ciel, sur la Terre et en Enfer, et qui sème la discorde entre les deux côtés opposés, fit boire à ce dieu un breuvage enivrant. En cet état d'ivresse, Quetzalcoatl rompit son vœu de chasteté, après quoi, tout en larmes, il s'en alla vers l'Orient, jusqu'au bord de la Mer. Avant de partir, il pria son jeune serviteur de lui donner un miroir ; appuyé contre un arbre, il regarda le reflet jusqu'au fond et s'émut d'une grande détresse : « Me voici vieux. Il est temps de partir. » Sur la grève où la lisière de la Mer se confond avec la lisière du ciel, il mourut; et l'on posa son corps sur un bûcher, mais son cœur ne fut point consumé : il monta, Etoile du Soir, qui brûle depuis lors, éclatante princesse au ciel vespéral du Mexique.

C'est d'une manière analogue que furent allumés le Soleil et la Lune. Il n'y avait point de Soleil, point de Lune tendre. Les dieux pleuraient, le monde était inhospitalier. Un décret mystérieux annonça que celui qui se jetterait le premier dans les flammes d'un bûcher délivrerait le monde de cette sombre inhospitalité. On éleva un bûcher d'arbres aromatiques. Chaude et odorante, la flamme monta. Mais tous ceux qui entouraient le bûcher contemplaient avec une indécision craintive les serpents dressés du Feu. Il se trouvait là un certain Nanahuatzin, un pestiféré, un lépreux. Il descendait de la race des dieux, mais un mal terrible l'avait terrassé. Or ce fut précisément ce lépreux qui songea aux ténèbres du monde et à la vertu purificatrice du Feu. D'un bond il se jeta dans les flammes. Aussitôt dans le Ciel se montra le Soleil aveuglant, tandis que les étincelles jaillies du bûcher se transformaient en étoiles nombreuses. Après

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

le premier qui fut ainsi consumé, un autre homme se jeta dans le Feu, et au Ciel apparut la Lune. Et le Soleil et la Lune s'unirent par le mariage, et le Ciel et la Terre prirent part au festin nuptial. Telles sont les origines des Pyramides : celle de Cholula, consacrée à l'Étoile du Soir, avec son sanctuaire administré par les prêtres de Quetzalcoatl, le Serpent au Plumage d'Émeraude, et celles du Soleil et de la Lune à Teotiuacan, près desquelles on trouve encore, sur le champ de bataille de l'antiquité, de petites idoles mexicaines, des « masques » chers à ce peuple, des débris de flèches et de lances d'agate.

Les serpents qui ornent les pyramides écroulées de Xochicalco et qui rappellent les dragons chinois ; — les catacombes de Mitla décorées du signe de la croix, les tombeaux en forme de crucifix, — ces « Symboles de l'Arbre de Vie terrassant la Mort, dérobés par le Diable », ou bien, si l'on préfère, cette figure des quatre vents du Ciel illimité ; — les autels formés de crânes (car, comme les Egyptiens, les Mexicains ne séparaient point la Vie de la Mort) ; — les divinités de la Mort avec leurs coiffures de crânes, avec leurs parures si complexes dans leur ensemble et qui rappellent le caractère symbolique de notre franc-maçonnerie ou de nos Danses Macabres du moyen âge ; — le dieu joyeux de la Vie qui regarde en haut, de ses yeux naïfs, et ne voit point ou ne veut point voir le dieu parallèle, celui de la Mort ; — le Dieu-Reflet, qui, couché, tient sur son ventre un miroir où, comme en un lac arrondi, l'univers entier se reflète, tandis que le dieu lui-même regarde de côté, ailleurs, par-delà les limites ; — le Dieu Stellaire, « celui qui a renversé son Visage », car en effet les étoiles sont renversées dans notre conscience, n'ayant, pour elles-mêmes, ni côté droit, ni côté gauche, ni haut, ni bas ; — voilà les quelques fragments

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

d'un édifice immense, surgi jadis sous un Ciel aux étoiles si éclatantes, si nettes, que l'indéfini et le nébuleux y sont encore éblouissants et non décolorés, — édifice élevé parmi les volcans et les lueurs d'aurore des fleurs étranges.

Les compagnons d'Orphée disaient que les dieux et les hommes appartiennent à la même race. Pareillement, les rêveurs du Mexique affirmaient qu'il y a, entre les dieux et les hommes, une chose commune : leur sang rouge. C'est pourquoi ils avaient lié ensemble leur Ciel et leur Terre d'un lien rouge, pour des noces fantastiques auxquelles on frémit d'assister, mais qui sont belles, oh ! si belles !

On dit que la première, la principale déesse du Mexique, Tzihuacoatl, Femme-Serpent, envoyait aux hommes les peines, les chagrins, les déboires de toutes sortes. Mais on dit aussi que ses vêtements étaient toujours blancs, d'une pureté de neige, et que, la nuit, elle volait dans les airs, suivie sur ces voies aériennes d'un cortège de cris et de lamentations.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

LETTRES DE ROUTE

DE loin, à Celle qui est proche. — 31 *janvier* 1905. *A bord de l'Atlantique.* — Quand on reste assis dans sa chambre, le monde appelle et tente, ainsi qu'un conte. Quand on entre en contact avec le monde par son corps vivant, par son âme que plus rien ne protège, — tout ce qui est tendre apparaît pour quelque temps comme froissé, piétiné ; on croit voir autour de soi des masques, des figures de monstres misérables, des hommes-hyènes, des hommes-requins. Je me retire dans la contemplation de la Mer, dans la lecture, dans les entretiens avec ma compagne au pâle visage. Cela passera. Déjà je ne puis plus regretter de ne pas être en Russie.

31 *janvier, en approchant de La Corogne.* — Je sens, je commence à sentir les charmes de l'Océan. Aujourd'hui, de gros poissons, mis en joie par le sillage de notre bateau, ont organisé une danse-poursuite ; ils surgissaient de la Mer par bonds rythmés, ils s'élançaient derrière nous à la manière des dauphins, puis retournaient de nouveau vers les profondeurs. Hier, un peu avant la nuit, le brouillard s'était levé comme une chaîne de montagnes. Je n'avais jamais vu de telles cimes nuageuses. Maintenant des phosphorescences brûlent parmi les vagues. Le large bruit des flots libère l'âme.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Qu'il s'ouvre enfin tout entier, l'immense espace océanique ! J'attends.

Matin. Soleil. L'air a tiédi. Nous voici en Espagne. Je mettrai moi-même cette lettre à la poste, dans La Corogne.

5 *février.* — Depuis que nous avons quitté La Corogne, je suis entré dans je ne sais quelle zone étrange de renoncement au passé le plus récent, avec ses tourments et ses doutes ; j'ai compris que je suis réellement parti, que je me suis perdu dans l'Océan.

Je t'écrirai en lignes rompues, — ce qui me passera par la tête, sans suite ; ne t'en étonne point : ici les vagues bercent, les vagues enivrent plus fort que le vin, — l'Océan joue avec ma pensée ; comme la mouette, je tourne en spirale dans mon élan, je tourne et reviens, tourne et reviens sans cesse. Je suis ivre d'écume, du jaillissement des gouttes salées qui bouillonnent tout autour, et jusque dans mon âme.

7 *février.* — Je ne dis rien des minutes, des heures, des jours entiers que j'ai passés en songeant à autre chose : à ce qui a lieu actuellement en Russie. Il m'est impossible d'en parler. Cependant, si on se souvient de mes paroles, j'avais exactement prédit, — à l'époque du banquet de l'Ermitage, — ce qui devait advenir six semaines plus tard, ce dont l'humiliation et l'horreur viennent de traverser la Russie entière. Et, bien que Brussov eût proclamé : « Nous sommes les prophètes, tu es le poète » ; et, bien que les agneaux déclamateurs, se prenant pour des tigres, ne m'eussent ni remarqué, ni entendu, — ma clairvoyance a été démontrée exacte jusqu'à l'angoisse. Pourtant cela a dépassé mon attente même. Oui, malgré la plus sombre méfiance, on ne pouvait s'attendre à une telle honte, à une aussi humiliante hor-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

reur. — Je suis retranché de l'Europe, je ne saurai rien avant mon arrivée à Cuba. Mais je ne veux, je ne puis ni penser à tout cela, ni en parler. Mes sentiments, — ceux qui me connaissent les savent bien.

Connaître le Mexique, m'enfoncer de toute mon âme, pour des mois, dans le mystère des siècles éteints, — voilà ce que je veux.

Je fus heureux quelques heures à La Corogne. C'est une ville typique de l'Espagne, un port de Galice. J'ai une âme espagnole. J'ai parcouru la ville d'un bout à l'autre ; j'ai pénétré dans une lamentable petite église ; j'ai dîné dans un « Café Oriental » quelconque ; je suis entré dans plusieurs boutiques, — et tout me semblait joyeux, presque familier, et c'était un délice que de causer avec n'importe qui. Les Espagnols sont des enfants sincères.

9 *février*. — Avant-hier j'ai dû m'interrompre en parlant de La Corogne ; hier il y eut une tempête, notre bateau n'était plus qu'une coquille, une petite balançoire marine. Maintenant encore, tout danse autour de moi. Mon cœur exulte, mais écrire n'est pas chose très facile ! — Oui, La Corogne, La Corogne ! Là, j'ai compris de nouveau que le Soleil et la joie existent. Je suivais le quai inondé de lumière. J'entre dans un jardin. Sur l'îlot du bassin, sur le petit îlot offert à l'air des jours et des nuits, — une floraison d'arums somptueux, coupes blanches où s'épanouit de l'or. Des buissons de camélias, des arbustes fleuris de marguerites champêtres, des glycines, — ou bien des fleurs semblables aux glycines, une profusion d'autres fleurs à tiges, de buissons en fleur. Sur une grappe de fleurs jaunes, odorantes, dont j'ignore le nom, je vis une abeille. Eussé-je aperçu Shelley en personne, — ma

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

joie eût été la même. C'était un rendez-vous ! Cette mouche des fleurs, bigarrée, toute pareille à celles que je chérissais dans mon enfance, voletait et s'envolait, pour se poser toujours sur la même fleur. Depuis mon enfance, je connais le caractère de ces mouches colorées. Il me semblait que les visages des Espagnoles, apparaissant et disparaissant autour de moi, me fussent, eux aussi, familiers et chers, depuis très, très longtemps. Les mots espagnols chantent en moi. Dans tout Espagnol je crois voir un frère de ces figures innombrables créées par la fantaisie de Caldéron et de Cervantès, créées par l'histoire tout entière de ce pays ardent, hardiment sensuel, véridique, réellement étranger au mensonge.

Ces quelques heures passées dans une ville espagnole ont éveillé en moi un tel désir de demeurer en Espagne, que j'étais prêt à manquer le départ du bateau. Bien entendu, ce n'était là que l'enchantement de se laisser enchanter. Il n'en est pas moins vrai que j'arrivai au bateau le dernier. Une barque me portait, sur la Mer tiède, sous les vives clartés des étoiles ; j'écoutais le bruit liquide des avirons. Jusqu'à présent c'est cela seul qui fut incontestablement beau. Et puis encore cet Océan soudain tumultueux. Hier seulement j'ai découvert, neuf et inattendu, l'espace libre de l'Océan. Où qu'on tourne les yeux, — ce sont des vagues, des vagues telles qu'on croit assister à la formation des cimes pour d'innombrables chaînes de montagnes.

10 *février*. — Océan. Aujourd'hui c'est la nouvelle Lune, le nouvel Océan. Le croissant verdâtre a troublé les plaines des eaux. Elles respirent en mesure et semblent nous élever vers le Ciel par cette respiration agitée, mais

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

rythmique. On ne voit plus d'étoiles dans la Mer ; mais durant bien des nuits nous avons navigué parmi ces lueurs marines, étranges, tantôt élargies, tantôt plus menues. Les étoiles du Ciel ont depuis longtemps modifié leur aspect. La constellation d'Orion est d'une netteté, d'une clarté victorieuse. Le dessin de la Grande Ourse reste toujours renversé : l'anse de la coupe est perpendiculaire à l'horizon, et cela sous un angle obtus, insolite. Je ne saurais dire l'impression étrange que produit sur moi la figure renversée de cette constellation que mon regard a connue depuis l'enfance dans un autre ordre de rapports. Cependant jusqu'ici je n'ai pas encore eu la sensation de l'Océan. Je suis gêné par les hommes, par les masques monstrueux des hommes ignobles, par le fait d'être rivé au bateau sans aucune possibilité de fuir. Je ne souffre jamais du balancement des vagues. Bien au contraire, il m'est agréable. On sent que, réellement, c'est la Mer. Mais les charmes de l'Océan sont absents, ou bien ils ne sont pas assez nombreux. Ce qui fut beau, c'est la matinée d'avant-hier, lorsque le voile rapide de la pluie courait sur les aspérités éphémères des vagues. Cela avait vraiment une beauté mystique. Nous sommes dans la zone d'un courant tiède. Il fait étouffant jusque sur le pont du bateau. Aujourd'hui, l'air était tout à fait comme chez nous, en été, avant l'orage. Bientôt je verrai du nouveau. Encore quatre jours et je serai à Cuba. Le monde est petit. L'imagination murmure : « C'est tout? » Je me dis : « Attends un peu ! » Mais l'imagination est une enfant gâtée.

Les Russes sont le peuple le plus noble, le plus délicat qui existe. Il faut s'éloigner de la Russie pour comprendre de quel amour sans fond on peut l'aimer, quel charme il y a dans

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

la bonhomie des Russes, dans leur esprit de conciliation, dans leur douceur, dans cette absence, en eux, de ce qui fait des Allemands des êtres de bois, des Anglais des êtres métalliques, des Français des êtres fuyants. Seuls les Espagnols me plaisent. Ils sont fatigants, eux aussi, par la répétition de leurs cris toujours les mêmes, de ce bruit prompt de castagnettes. Pourtant, les Espagnols me plaisent vraiment.

11 *février*. — Ce soir la Lune a pris possession, définitivement, de l'espace. Ce croissant verdâtre, trouble, renversé, a ensorcelé les eaux, il a modifié jusqu'à leur murmure, il l'a rendu plus chuchotant, plus caressant, comme s'il eût fait pénétrer dans ce clapotis les voix insaisissables des souvenirs lointains. J'imagine un tiède Midi, l'ample dentelle du flot sur le sable pur et uni, quelques rares étoiles dans le ciel profond, les intervalles du silence dans le rythme des bruits harmoniques du flux. L'âme est légère, aérienne, pleine de féerie. Rien de sombre ne la touche, ne l'effleure. Avant la tombée de la nuit, le couchant a répandu des couleurs indiciblement aériennes. Vers le Nord ont surgi, dirait-on, des montagnes du Japon. Idéalité de ces teintes. Les colorations du couchant, comme des ailes immenses, ont projeté, à droite et à gauche du navire, leur élan chromatique. Sur le pont inférieur, où des centaines d'émigrants espagnols s'entassaient dans l'ombre, un musicien invisible jouait indéfiniment du cor, comme un berger russe à l'aurore. J'étais sur l'Océan, et j'en étais loin. Mon cœur pleurait tendrement ; il aimait. Mon cœur se refusait à comprendre comment il est possible de n'être pas toujours tel qu'en ce moment.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

21 *février*. — *Vera-Cruz*. — Il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit. Les derniers jours sur le bateau, la journée de Cuba, les trois ou quatre jours ici, parmi des espèces d'aliénés. J'étais pris dans une roue qui tourne. J'étais au sein d'un panorama ininterrompu et mouvant. Aux minutes de vraie joie dans la nouveauté succédaient les heures d'une angoisse, d'une terreur que je crois n'avoir jamais connues auparavant. Songe que j'ignore toujours ce qui se passe en Russie. Une fumée sanglante est sur Moscou.

Aussitôt arrivé à Mexico, je te raconterai en détail mes dernières impressions de l'Océan, de l'exotique et enchanteresse Havane, de Vera-Cruz, retraitée et comique. Je repars ce soir. Notre bateau est en retard d'un jour, à cause de la tempête. A la Havane, j'ai vu des fleurs, des fleurettes familières, toutes petites, et des roses somptueuses. J'avais envie de tomber sur la terre et de la baiser. L'hiver d'ici n'est qu'un tiède été de chez nous. Par moments la chaleur est épuisante. Les sensations vous oppriment. Tout fourmille, se hâte, crie, rit aux éclats. Pour s'isoler, il faut s'enfermer à clef dans sa chambre. La Nature bienfaisante vous envoie parfois un sommeil de mort, afin que le cerveau ne succombe pas définitivement au vertige.

J'ai vu l'oiseau-papillon (*mariposa*), mais pas encore d'oiseau-mouche.

Je me suis préparé à voir dans Mexico un stupéfiant kaléidoscope. Je contemplerai le tumulte des vagues, — du haut de la rive !

— Ah ! pourquoi suis-je parti, pourquoi, pourquoi?

J'aime la Russie et les Russes. Nous autres Russes, nous ne savons pas nous apprécier. Nous ignorons à quel point nous sommes indul-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

gents, longanimes et délicats. Je crois à la Russie, à son avenir le plus lumineux. Comment j'ai accueilli la nouvelle des derniers événements de Moscou, — je n'ai pas la force de le décrire.

Aujourd'hui le Soleil est particulièrement éclatant. Dans quelques heures nous allons pénétrer dans le vrai Mexique.

3 *mars*. — *Mexico*. — Le Soleil est en train de se coucher. Il pleut : chose rare ici à pareille époque. Le tonnerre vient de retentir. N'est-ce pas étrange?

Je suis incapable de raconter quoi que ce soit. Je ne puis encore me défaire de la vague de sensations. Je m'entretiens avec toi en pensée ; mais t'écrire me semble aussi bizarre que d'écrire assis dans un théâtre. A Vera-Cruz je suis entré d'emblée dans un conte, en allant déjeuner, par la rue ensoleillée, le long des palmiers ; devant moi des vautours se promenaient par bandes, comme des oiseaux apprivoisés, dévorant je ne sais quels détritus qu'un Mexicain farouche, au son d'une clochette, ramassait dans sa voiture en forme de cercueil. Ces vautours noirs sont les sauveurs de la ville ; avec une superbe avidité, ils détruisent ce qui doit cesser d'exister, — de même que chez les Parsis ils dévorent les cadavres. A le raconter, cela paraît hideux. A le voir, c'est extrêmement beau. Battement bleu-noir des ailes, glousse-ment rauque, vision harmonieuse et féroce. La Mer, vue du rivage, est doucement tentatrice. Des poissons admirables. La ville est vieille, comiquement rapiécée. Elle est restée à peu près telle qu'elle fut au temps de Cortez. Empreinte des souvenirs historiques ; exotiques visages ; vêtements, chapeaux semblables au bonnet pointu de quelque astrologue médiéval ; cavaliers faisant la ronde autour de la ville ;

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

vieillards et vieilles, basanés, dignes du pinceau de Goya ; Soleil ardent, regards ardents, qui s'étonnent ou qui rient avec une naïveté sauvage. Les yeux des Mexicains effleurent de leur regard. Les ancêtres de ces hommes étaient ivres de Soleil, c'est pourquoi leurs prunelles gardent le reflet des fastes des rayons et du sang ; c'est pourquoi ils s'émerveillent et se souviennent encore : en voyant le bien d'autrui ils semblent le comparer au leur ; ils regardent le monde comme un songe, ils vivent en songe, en un songe qui les a trompés. Le peuple d'ici a des intonations tendres. C'est son raffinement même qui a causé sa perte.

4 *mars*. — Je reviens de la Bibliothèque Nationale où je me rends sans faute chaque jour. Dans la salle immense et haute il y a peu de lecteurs aussi assidus qu'E. et moi. Les Mexicains ne sont pas grands liseurs. Le nombre des visiteurs varie entre trois ou quatre et une vingtaine. C'est fantastique, n'est-ce pas ? Autre fantaisie, plus remarquable encore : sous les fenêtres, on entend le cri retentissant des coqs, et au-dessus des lecteurs roucoulent et voltigent des pigeons qui élèvent leurs petits dans la salle même de la bibliothèque. Des demoiselles tapotent sur des machines à écrire. Les lecteurs fument, insoucieux des incendies. On cause tout haut. Un adolescent bûche d'un air inspiré, sans pitié pour les oreilles voisines : il se grise d'anatomie ; il tient à la main un os énorme, il le balance, le serre contre son cœur, il s'en sert pour scander ses phrases « scientifiques ». On ne saurait dire si c'est un étudiant en médecine, ou bien une variété particulière du chaman. Les bibliothécaires restent ébahis devant l'avidité cérébrale des Russes et me trouvent, je crois, légèrement toqué. Je

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

lis le livre antique des Mayas, le *Popol Vuh* ; il contient leur cosmogonie et leurs annales légendaires, un mélange d'enfantillage et de génie.

Pendant que j'étais en mer, j'ai lu le livre de Prescott : *History of the Conquest of Mexico.* C'est un conte éclatant, c'est la vérité sur Cortez et les Mexicains de jadis. Un conte affolant. Tout un peuple conquis par le génie, par la femme, par le cheval, par la prédiction. Cette formule est la mienne, j'écrirai un livre sur ce thème. Prescott emploie des phrases qui semblent puisées dans mon vocabulaire à moi, ou bien c'est moi qui ai l'air de lui avoir emprunté un grand nombre de mots. Cependant je n'avais rien lu de lui avant ce voyage. Il y a une telle analogie entre le caractère de Cortez et le mien, que j'éprouve une terreur mystique à lire certaines pages qui l'évoquent. Tant que tu n'auras pas lu ce livre, tu pourras croire que c'est là, de ma part, une lubie de poète, ou tout simplement du délire. Cortez est un de mes antiques ancêtres. Maintenant je n'attribue plus au hasard mon amour, de longue date, pour Villiers de l'Isle-Adam qui rêvait de trésors enfouis ; ce n'est pas par hasard non plus que depuis si longtemps j'aime ses paroles : « Je porte dans mon âme le reflet des richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés »...

5 *mars.* — *Dimanche.* — Fête endiablée. Lambeaux de carnaval. Nous partons dans un instant pour les environs de Mexico, pour la belle, antique et florissante Chapultépec, voir une course de taureaux. Des fleurs, des fleurs, — jaunes et blanches et rouges...

Le soir. — Quelle torture ! Décidément, je ne puis plus supporter les spectacles brutaux qui me plaisaient jadis. Une course de taureaux, surtout ici où l'ambiance est dépourvue du luxe

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

espagnol, — c'est une odieuse, une horrible boucherie. Les taureaux étaient puissants et farouches à souhait, mais les toréadors écœurants de maladresse et de lâcheté. La vue du sang et des cadavres me troublait presque la raison. En outre, le hasard a voulu que nous fussions placés au deuxième rang, tout en bas, c'est-à-dire à quelques mètres de l'arène ; c'était la première fois que je voyais tout cela de si près. Deux taureaux ont sauté par-dessus la barrière. Cela aurait pu entraîner des conséquences très précises pour n'importe quel spectateur du premier ou du deuxième rang ; mais tout se termina sans mal. Ces quelques secondes, seules, eurent de la beauté ; et puis d'autres encore, quand le taureau, à deux reprises, fut sur le point de soulever sur ses cornes les clowns fuyants de cet ignoble spectacle ; ceux-ci n'échappèrent qu'au dernier moment, au moment suprême. Je souhaitais la mort, sincèrement, à l'un de ces réprouvés ; le taureau me semblait, — comme à Madrid, au printemps dernier, — un noble animal, qui meurt avec dignité. Les hommes m'écœurent. Le public qui éclate de rire devant les chevaux mourants, — c'est un cauchemar de cruauté. Je me sentais en enfer. Je suis malade. La vue des hommes m'est intolérable.

6 *mars*. — Nuit pleine de rêves accablants. Aujourd'hui je suis comme dans un brouillard. De nouveau cette ville qui n'est qu'une caricature des ville d'Europe. Et de nouveau, dans les journaux, la description des horreurs qui se passent en Russie. Malheureuse fut l'heure où je quittai la Russie, pays où l'on souffre, où l'on vit une page inoubliable de l'histoire. Il me semble que déjà j'ai cessé de vivre. Je suis comme au fond d'un rêve. Et, tout à coup, voici

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

que se réveille une sensation de joie, parce que je regarde des fleurs, des arbres étranges, parce que le Soleil est chaud et qu'il y a des tons délicats dans le Ciel. Les pleurs brûlent et aveuglent mes yeux. J'abrégerai mon séjour ici; cependant je dois mener à bout ce que j'ai commencé, voir du nouveau, pénétrer de toute mon âme dans le monde inconnu. Mon rôle est déterminé. Ma destinée est d'être le miroir des âmes.

Je suis malade de fantômes,
Se lamentait Shalott...

Tu te rappelles Tennyson? — Je ne suis qu'une fourmi. Un albatros? Allons donc ! Je suis un instrument dont les cordes vibrent au vent qui passe. Les autres écoutent cette musique ; mais dès que le vent s'est enfui, je ne suis plus qu'un cerceuil de bois avec des cordes muettes. Tout foyer de lumière que je sois, ma lumière ne m'éclaire pas moi-même. Je suis une ombre, un fantôme. Je suis une tristesse.

7 *mars*. — Mexico est une vilaine ville, sans aucun intérêt. Les Espagnols y ont détruit toute originalité, ils ont européanisé sans limites cette Ténoctitlan jadis glorieuse. La vie est plus chère que je ne pensais ; tout est fort médiocre. On vous écorche indignement. Des tas d'Européens venus ici pour s'enrichir. Les seules choses intéressantes, ce sont les visages des « Indiens », c'est-à-dire des indigènes ; — (à propos, ils ont des quantités de traits semblables à ceux des Russes, des Hindous, de nos montagnards du Caucase) ; — la variété des types : mexicains, moréliens, otomites ; les faubourgs où les redingotes ne s'aventurent guère ; le Museo Nacional avec ses débris de trésors sculpturaux, que la géniale fantaisie des Mayas

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

et des Mexicains de jadis a créés et que d'ignobles chrétiens ont eu la barbarie de détruire. Les environs de la capitale mexicaine sont très intéressants et nous allons presque tous les jours en excursion d'un côté ou de l'autre, en tram électrique. Ils sont beaux, les profils des cimes neigeuses, des volcans éteints, l'Iztaxihuatl et le Popocatépetl. Dans quinze jours j'irai faire l'ascension du Popocatépetl. Magnifique est le parc-forêt à Chapultépec, anciennne résidence d'été des rois aztèques, avec ses ahuéhuetls centenaires, avec ses carex deux fois plus hauts que la taille de l'homme. C'est là que se trouve l'arbre de Montezuma, le mystérieux roi-prêtre qui livra sa patrie aux pirates pâles. Beaux aussi, les agaves de Tacubaya, aux jardins de l'antique village des Toltèques, Coyoacan. Beaux encore, la nuit, les dessins modifiés des constellations. A minuit je me mets au balcon et je regarde la Grande Ourse renversée : elle est située juste en face de ma fenêtre. Nous sommes en ce moment exactement aux antipodes. Mais que c'est peu, tout cela, que c'est peu ! L'univers est profané par les Européens. Les Européens sont des barbares éhontés. Leurs symboles, c'est la prison, le magasin, la guinguette avec un billard, la redingote et la philosophie des gazettes. Je voudrais m'en aller à l'île de Java, dans le monde des plantes gigantesques et délétères, qui forment la cour florale de la Mort-Souveraine. Jusqu'ici je ne vis que dans la platitude, avec quelques médiocres oasis.

7 *mars*. — Les environs de la ville sont, je le répète, le vrai Mexique. Tout à l'heure encore nous sommes allés à Viga et à Ixtacalco ; nous voguions en *canoa* sur les canaux, parmi les *Indios* qui fêtaient le carnaval ; c'était si étrange

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

de voir des jeunes filles aztèques couronnées de pavots, de causer avec l'homme au teint basané, qui faisait mouvoir la barque plate à l'aide d'une longue perche et dont le regard était plein d'une secrète, d'une séculaire mélancolie. Au loin apparaissaient les cimes neigeuses de l'Iztaxihuatl et du Popocatépetl. Plus tard nous sommes entrés dans un canal étroit, entre des *chinampas*, carrés de terre semés de pavots et encadrés de hauts saules mexicains qui ressemblent à notre peuplier pyramidal. On rencontre ici, devant les tentes, certains visages dont les yeux noirs sont pleins d'une démence hypnotique. Ces regards sont tournés vers le passé, vers des légendes. Le crépuscule descendait, rapide. Une mélancolie aérienne s'emparait de l'âme, belle comme les lueurs aériennes du couchant.

9 *mars*. — Ici, c'est encore ce qu'on appelle l'hiver. On le reconnaît aux fleurs moins abondantes, à l'absence des oiseaux, aux nuages, à la fraîcheur du soir. Mais, bien entendu, je me promène sans pardessus ; les fenêtres restent toujours ouvertes. Le Soleil luit, le buisson ardent est en fleur ; (c'est un arbre aux fleurs d'un violet-pourpre qu'on rencontre, entre autres, en Egypte) ; et puis le *colorin*, arbre sans feuilles mais avec des fleurs juteuses, d'un rouge vif ; et puis les marronniers, le houblon, les citronniers, les magnolias, les iris, les roses, les pâquerettes, les myosotis, — les pavots, les pavots, les pavots, — les marguerites jaunes ou blanches, les pensées, et je ne sais quelles autres fleurs encore, des bleues des blanches, des mauves. Ne te figure pas cependant que je suis environné de fleurs. On en trouve au marché plutôt qu'ailleurs. A Chapultepec il y en a beaucoup dans le parc,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

dans la forêt. Là on voit aussi courir des bestioles qui creusent la terre, comme dans le livre de Brehm, dans notre enfance. Des arums blancs poussent dans les fossés. De-ci de-là, rougeoient des fleurs de cactus sur leurs arbres difformes et féroces, où l'aigle peut se percher, tenant dans son bec un serpent.

Dans huit jours, le printemps commence, tout va s'épanouir, les hirondelles seront de retour. Sur les volcans, la neige se mettra à fondre.

22 *mars*. — Tu me dis : « écrire au Mexique, — autant dire écrire dans la Lune. » Jusqu'ici cela reste fort inexact. Le Mexique que je viens de voir, — celui des villes, des capitales, — c'est désespérément la même chose que l'Europe; mieux que l'Europe à certains égards, mais, en général, infiniment plus médiocre. C'est la légende d'un passé grandiose, oubliée, profanée par les hommes. C'est la grande Nature, défigurée par les lâches, mais non transformée. Bientôt nous partirons pour Cuernavaca, pour Mitla, pour le Yucatan où existent encore des monuments du passé. Mais je rêve à mon retour par le Pacifique, je veux à tout prix voir Borneo, Java, la lisière de l'Inde.

23 *mars*. — Tu me dis que je ne suis pas fait pour les troubles de Russie. Malheureusement je ne suis que trop russe, la Russie ne cesse de me hanter. Je ne souhaite pas m'y trouver à l'heure actuelle, tant qu'il y règne cette horrible atmosphère de bain sanglant. Et cependant je ressens le poids intolérable des malheurs et des humiliations russes. Je me croyais capable de me donner tout entier à l'Antiquité. Mais non ; pour un temps, je me plonge dans la lecture et la contemplation, puis tout à coup, de nouveau, la douleur et la nostalgie me reprennent. Nous

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

autres Russes, nous sommes en train de passer par une école que peu de gens ont connue...

Les Mexicains ne s'intéressent guère à leur propre passé. Je parle de la bourgeoisie. Les simples *Indios*, au contraire, fréquentent assidûment les galeries du Musée National, bien qu'ils y errent à l'aventure. Il est touchant de voir ces faces bronzées, olivâtres, surgir devant la statue du Dieu des Fleurs, ou du Dieu-Reflet, au Radieux Visage. On sent naître en soi l'étincelle électrique de l'inoubliable réalité de l'Histoire. On s'émeut en parlant avec un simple Aztèque de la beauté des pavots, de la noblesse de ce Guatémoc qui souffrit la torture en silence, sans nommer à Cortez l'endroit où étaient ensevelis les trésors de son peuple. On s'émeut à voir l'attitude caressante et tendre des femmes envers leurs maris, des amoureux envers leurs amantes, soit qu'ils se promènent, lucides, soit que, titubants, ils se traînent dans les quartiers misérables, devant les cantines dénommées « Ilusion », « Emociones », « Infierno », « Jardin del Diablo », — où ces descendants des hommes qui s'exprimaient en hiéroglyphes polychromes boivent l'écœurante et vulgaire *pulqué* (suc fermenté des agaves). Les *Indios* sont pittoresques par leur humiliation même et leurs guenilles. Mais la vue des bourgeois d'ici, au théâtre, au restaurant, au cirque, dans la rue, est odieuse et insupportable. C'est la piètre imitation de l'Europe, c'est l'abjecte laideur des gestes de troisième ordre, l'imbécillité des visages rassasiés, bassement sensuels, les sourires idiots, les rires impudents...

30 *mars*. — Demain nous nous en irons passer deux jours à Cuernavaca pour voir les ruines aztèques. Nous avons passé ces dernières journées en courses pour des renseignements divers,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

en visites obligatoires à la Biblioteca Nacional, au Museo Nacional. Comme tout ici se trouve compliqué par la question de « l'américanisme » ! Je suis navré de constater qu'il faudrait des années pour aboutir à quelque chose. J'ai fait la connaissance d'un des conservateurs du Musée National, Nicolas Léon ; nous avons parlé de mes études, de mes voyages projetés ; il m'a fourni quelques maigres renseignements, tout en prisant du tabac. Il m'a prévenu, toutefois, que, pour aller à Palenqué, il faudra me munir d'une tente, assurer moi-même la nourriture et la boisson, veiller à ce que les guides indiens ne prennent pas la fuite. Il m'a donné à lire quelques feuillets détachés de l'intéressant ouvrage d'Ordoñes : *Théologie des Serpents* (commentaire de la « Bible Américaine », le *Popol-Vuh*). Il est probable que ce livre ne paraîtra jamais.

6 *avril.* — J'ai visité Cuernavaca, d'où je me suis rendu à cheval aux ruines de l'antique citadelle et du temple des Aztèques, à Xochicalco ; vers le soir je suis rentré à Cuernavaca, ayant fait ainsi en un seul jour une excursion de soixante-dix kilomètres. Je devais retourner à Cuernavaca dimanche prochain. Aujourd'hui c'est jeudi, mais j'ai manqué mon train de cinq minutes. Pour ne pas rentrer chez moi, je me suis aventuré dans je ne sais quelle Pachuca inconnue, petite ville déjetée, avec des mines. Rien à voir là-dedans. Cependant le sort m'était favorable : je me suis trouvé au milieu d'une fête populaire ; devant mes yeux défilaient, par centaines et par milliers, les visages bronzés des Indiens, avec d'énormes chapeaux de paille et des haillons pittoresques. (Ils se promènent toujours drapés, comme de capes espagnoles, de leurs couvertures rayées de rouge.) Une musique

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

militaire, fort comique, retentissait, des cloches résonnaient, des pétards craquaient. Le soleil était brûlant, on se sentait joyeux.

Plus tard, après avoir déjeuné, nous entreprîmes l'ascension d'une montagne voisine de la ville, et c'est là que nous arriva une charmante petite aventure. E. se sentant fatiguée, nous nous asseyons sur des pierres, au pied d'un mur. Derrière nous, avec des soupirs et des gémissements, grimpait une vieille Indienne. Elle s'adosse au mur et commence à se lamenter en espagnol, racontant qu'elle est obligée d'arpenter cette montagne plusieurs fois par jour. Elle nous demande ce que nous faisons là, et, après avoir appris que nous sommes en promenade, elle nous invite avec insistance à entrer *en su casa*. Nous entrons. Dans la petite cour se vautre, à l'attache, un énorme porc (animal essentiellement mexicain) ; un dindon se pavane, un coq se donne des airs d'officier ; plus loin une maisonnette de pierre, avec une seule pièce où il y a deux lits, des ustensiles divers, des poussins. Il y a aussi des cruches aztèques en terre polychrome, et une adolescente, fille de la vieille, qui nous accueille avec une telle cordialité primitive, avec une si royale simplicité que cela a l'air d'un conte. Au bout de quelques minutes, nous bavardions, les uns et les autres, confiants et gais. J'ai appris toute leur biographie, et comment elles vivent, et comment elles gagnent leur médiocre subsistance par la couture et l'élevage de leurs bêtes. Cette jeune fille, innocemment sensuelle, inconsciente de ses juvéniles attraits, cette Eulalia Alviza, m'a rappelé étrangement Tania Ch.... Tout comme Tania me disait jadis : « Et puis, j'ai encore un singe », — celle-ci m'a dit : « Et puis, j'ai encore un chat blanc » ; elle m'a conduit vers un petit cagibis où somnolait paisiblement, dans un

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

panier, le *gato blanco*, châtré (horribile dictu !) afin que, — m'expliquait naïvement la vieille, — il ne quittât point la maison et devînt gras. En m'éloignant de ces deux créatures étranges qui vivent seules *sin miedo*, je me sentais amoureux. Oui, c'était une douleur tendre et mélancolique ; j'avais envie de retourner vers cette jeune fille, laide, mais avec des yeux brillants et innocents. J'avais envie de faire quelque chose qui lui fût agréable dans sa pauvre existence. Au moment où j'en parle, je sens que cette jeune fille m'est chère. Mais je ne la reverrai plus jamais. Il y a parfois de ces petits nuages, au coucher du soleil. Translucides, ils s'éclairent, puis fondent bientôt, les rayons s'éteignent, l'air est plus froid, le Ciel est plus triste.

J'ai mis des leggings et d'un bond je fus à cheval avec l'assurance d'un cavalier émérite. C'est vraiment une sensation étrange. Il ne m'est arrivé de monter à cheval qu'une dizaine de fois dans ma vie, — une fois pour aller à Aï-Petri, une fois dans le Caucase, dans la région kabardienne, et plusieurs fois quand j'étais enfant, à la campagne. Mais ici j'ai senti je ne sais quelle confiance en moi-même, la vigueur et l'adresse de mes membres, une impression de bonheur, de joie tranquille. Me trouver en selle, sur un bon cheval, parmi les montagnes, me parut plus commode, plus naturel, que d'être assis sur une chaise dans une bibliothèque. Pendant les premières minutes, j'étudiai rapidement et attentivement le caractère du cheval, j'observai ses mouvements, au pas, au trot, au galop, je tâchai de discerner s'il était craintif, s'il était docile. Je découvris bientôt qu'il avait une tendance à s'emporter en obliquant toujours vers la gauche. Cette particularité, inoffensive en plaine, devint fort indésirable quand il fallut passer par des sentiers étroits avec, à gauche,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

des précipices de plusieurs centaines de toises.

Le lendemain nous allâmes à Cuernavaca. La route passe au flanc des montagnes, au-dessus des vallées magnifiques, grandioses comme l'Océan : forêts, précipices, lointains bleus, fleurs, arbres fleuris, miroitement des lacs. Plusieurs sites m'ont rappelé la Chaussée Militaire de Géorgie. Cuernavaca est une ville pittoresque ; on y vient pour se reposer. A l'hôtel *La Bella Vista* où nous sommes descendus, il y avait une profusion de fleurs : des buissons ardents, des lys rouges, des roses ; des vitraux de couleur jouaient gaîment au soleil et de ma chambre je voyais, couronnées de neige, les masses des deux volcans, l'Iztaxihuatl et le Popocatépetl. La nuit, j'ai regardé longtemps la tapisserie renversée de la Grande Ourse. Le lendemain on nous amena des chevaux de selle.

J'éprouvai à plusieurs reprises une sensation d'angoisse, tandis que nous descendions sur des versants pareils à des murailles presque verticales, de sorte qu'il fallait se renverser complètement sur la selle pour ne pas glisser en avant. Le guide, — un gamin mexicain de dix-sept ans environ, avec qui je ne cessai de bavarder en espagnol, — s'est trompé de chemin et nous dûmes errer dans les montagnes. Cela faisait bien mon affaire : malgré lui, il me montra ainsi des gorges magnifiques, au fond desquelles coulaient des ruisseaux descendus des sommets, tombant en cascades, de-ci, de-là. Pas de chemin, pour ainsi dire ; rien que des pierres ; descentes et montées ; un soleil brûlant. Parfois la soif m'obligeait à m'étendre, le visage sur le ruisseau, pour y boire. Je passai plusieurs heures parmi les ruines et revins très las par un autre chemin, à la clarté des étoiles, admirant l'innombrable féerie des lucioles : c'était comme un bal merveilleux de fées et de

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

lutins, le long des ruisseaux et des fossés qui bordent la route, parmi les arbres aux larges frondaisons.

7 *avril.* — Je ne t'ai pas encore parlé des ruines elles-mêmes. Celles de Xochicalco comptent parmi les vestiges des plus belles, des plus grandioses créations du génie sculptural et architectural des Aztèques. L'édifice en forme de pyramide qui se trouve au sommet d'une montagne, parmi d'autres sommets dressés en cercle tout autour, ne présente plus que des débris ; cependant les reliefs de la base restent visibles sur les quatre côtés ; sur l'un des murs s'est admirablement conservée cette légende de pierre : un serpent empenné, semblable aux dragons chinois ou japonais, majestueux et terrible, dont les anneaux occupent la moitié du mur ; il se répète sur l'autre moitié, dans l'ordre inverse et symétrique ; une figure de guerrier est placée face à la gueule du serpent ; devant le guerrier, un dessin de pierre imitant la fumée, ce qui signifie « discours fleuri », — chant ou prière. Cette légende se reproduit sur les autres murs, avec des dispositions et des figures différentes. Elle raconte les quatre grandes époques de l'univers, liées aux quatre catastrophes universelles qui ont précédé notre vie terrestre, avant la fondation de la glorieuse Thulé, — (autrement dit Tulan ou Tollan, l'Ultime Thulé d'Edgar Poe, celle des mystiques et des navigateurs du moyen âge, qui ignoraient que Thulé se trouvait non pas au nord de l'Europe, mais dans la région de l'Atlantide perdue). Les quatre fléaux et constructeurs universels sont : le Feu céleste (Soleil et Foudre) ; le Feu terrestre (Volcan) ; l'Air (Ouragan) ; l'Eau (Déluge).

Pouvait-on figurer les quatre fléaux destruc-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

teurs de la vie mieux que sous la forme de serpents qui rongent, qui oppriment, qui mordent et étranglent? Cependant, de leurs spirales ils entourent, comme de voûtes protectrices, ceux vers qui leur gueule terrible est tournée. A travers notre destruction, nous allons vers la renaissance. Nous sommes étroitement unis aux forces destructrices du Cosmos, et par cette union, par elle seule, nous pouvons devenir des guerriers intrépides, affrontant la Mort les yeux dans les yeux ; nous pouvons devenir des chantres, des poètes qui scandent harmonieusement des vers pieux. C'est ainsi que je comprends ces sculptures. Les hommes de science dont j'ai lu les ouvrages se contentent de donner de ces ruines des descriptions photographiques, ne cherchant point à interpréter leur symbole, signalant à peine qu'elles se rapportent probablement aux quatre catastrophes universelles.

8 *avril.* — Je ne t'ai pas parlé de mon autre excursion, de Cuernavaca au bourg de San Anton, près duquel existe une cascade, assez médiocre d'ailleurs, dans le genre de notre Outchan-Sou. C'est là que, pour la première fois, je vis sur une pierre un iguane se chauffant au soleil ; et, à peine une demi-heure plus tard, dans le jardin d'un indigène, je voyais un magnifique et célèbre iguane sculpté ; énorme et comme vivant, il se collait à la pierre, exactement pareil à celui que je venais de voir. Les anciens habitants du Mexique savaient représenter les animaux aussi bien que les Japonais, avec le même art de stylisation. — Je quittai à regret l'enchanteresse Cuernavaca que les rois aztèques avaient avec raison choisie pour leur résidence d'été, de même que Cortez le fit plus tard. J'ai visité le palais abandonné de Cortez.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

C'était le soir, les étoiles brillaient ; je me promenais de long en large sur la véranda même où mainte fois il a dû se laisser envahir par les pensées d'orgueil ou d'amertume, en regardant les masses lointaines des volcans.

9 *avril.* — J'ai acheté une foule d'ouvrages intéressants sur le Mexique. Je possède maintenant les trois tomes de l'encyclopédie des croyances et des sciences de l'antiquité mexicaine ; l'ouvrage célèbre et unique en son genre, du moine Sahagun : « Historia general de las Cosas de Nueva España » ; j'ai la « bible » de la tribu des Quichés, « Popol Vuh », qui éclaire d'un jour éclatant l'histoire des Mayas et présente des analogies saisissantes avec les cosmogonies des Hindous, des Scandinaves, des Hellènes et des Hébreux. J'ai acheté la magnifique édition de Lumholtz : « El Mexico desconocido », avec une quantité de précieuses illustrations ; et bien d'autres livres encore.

Dans les bibliothèques où nous nous rendions régulièrement deux fois par jour, j'ai lu les excellents travaux de Le Plongeon sur les Mayas, sur les mystères sacrés des Mayas et des Quichés ; je me suis familiarisé avec les études capitales de Holmes, de Charnay, de Chavero, qui décrivent les ruines du Yucatan et du Mexique ; je parcours encore et toujours les tomes nombreux et luxueux des collections de Kingsborough et de Maudslay, avec leurs admirables reproductions des ruines, des vestiges de sculpture, des codes colorés des Aztèques, concernant leur cosmogonie et leur histoire. Je lis hâtivement, je lis trop. Mais je ne fais qu'une reconnaissance. Je verrai les ruines elles-mêmes, sur qui flotte le souffle de l'Atlantide perdue, je verrai l'Inde, je verrai l'Égypte. Alors...

J'ai fait la connaissance du célèbre savant

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

de ce pays, Chavero. Il m'a offert deux de ses livres et m'a donné des lettres d'introduction pour le gouverneur du Yucatan et pour d'autres personnages qui nous aideront à organiser une excursion aux ruines de Maya. Ce n'est pas aussi facile que cela en a l'air. Il faudra se munir d'une foule d'objets pour le campement en plein air. Le gouverneur du Yucatan nous donnera sans doute deux gardes à cheval, (« rurales »), qui nous serviront d'escorte en prévision des attaques peu probables, mais possibles, des brigands et des jaguars.

J'éprouve une délicieuse appréhension en pensant que dans quelques jours je serai dans le « cœur du pays ».

Frontera, 26 *avril*. — Voici quinze jours que je vis au sein d'une féerie, dans un incessant ruissellement d'impressions nouvelles. Pendant tout ce temps il m'a été littéralement impossible d'écrire, je n'ai pu expédier qu'une carte postale avant de quitter Vera-Cruz. C'est que je voyage maintenant en chair et en os dans l'antique contrée tropicale ; les impressions se succèdent si vite, que c'est à peine si je m'en rends compte, c'est à peine si j'arrive à rétablir l'ordre dans les souvenirs de tout ce que j'ai vu durant ces deux semaines. Le Soleil chauffe et brûle à vous épuiser. Sous la fenêtre les cigales chantent. Des palmiers, d'autres plantes tropicales chatoient sous les rayons. Sur un toit, devant la fenêtre, un vautour s'est perché.

Je ne puis m'en aller d'ici avant la moitié ou la fin de juin. C'est en juin seulement que commence la saison des pluies, c'est alors que le Mexique va se révéler enfin dans toute la magnificence de sa parure d'émeraude et de fleurs.

Pour l'instant, dans la plus accablante majo-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

rité de ses régions, ce pays n'est qu'un désert calciné ; sa couleur dominante est celle d'un pelage de loup. Je tiens absolument à le voir vêtu d'émeraudes, à entendre éclater les orages tropicaux.

Mais ici, quel triomphe de couleurs, de toutes les nuances du rouge, que d'améthystes, que d'indicibles frémissements du ciel vespéral dans l'eau marine ! Je suis stupéfait de ce que les peintres ne viennent pas ici pour créer la plus étourdissante symphonie avec leurs crayons et leurs brosses. Demain je me remets en route, par le fleuve Usumacinta, jusqu'à Monte-Cristo, et de là, à cheval, à Palenqué. Ce sera de nouveau, sans relâche, un torrent de sensations ; puis, retour pour vingt-quatre heures à Frontera, et je repartirai pour Mérida, la capitale des Mayas, où très probablement je vais succomber à la chaleur : ici nous avons déjà 35° à l'ombre ; là-bas, il fait encore plus chaud.

« Qu'est-ce que l'oiseau-papillon? » demande Ninika. Le colibri, *chupamirtos*, comme on l'appelle ici, ou *chuparosas* (friand de myrtes, friand de roses), — me reste insaisissable. Les colibris, comme les fleurs d'ici, attendent les pluies pour se montrer dans toute leur beauté. Jusqu'à présent je n'ai aperçu, vivant, qu'un seul colibri, à San Felipe de Agua, dans les environs d'Oajaca. Je me trouvais dans un jardin, — un colibri se mit à battre de ses petites ailes aériennes près des branches d'un cyprès. Cela n'a duré que quelques secondes, mais je n'oublierai jamais le frémissement de ces petites ailes qu'on eût dit irréelles. Je songeais à la fois à nos libellules palpitantes, aux poissons volants qui se transportaient, si agiles, d'une grosse vague à une autre vague au loin, quand je voguais sur l'Atlantique par un matin ensoleillé. On appelle les colibris « friands de myrtes et

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

de roses » parce qu'ils se nourrissent du suc des fleurs, ils le « sucent » (*chupan*) comme les abeilles et les papillons. A Palenqué, dans les forêts, je verrai beaucoup de ces créatures féeriques.

Puebla, la première ville où nous arrivâmes en quittant Mexico, est la plus dépourvue d'intérêt de toutes celles que j'aie vues. Elle a des quantités d'églises catholiques, passablement médiocres ; cela manque de charme. En revanche, c'est dans ses environs que se trouve la célèbre pyramide de Cholula, à la base deux fois plus étendue que celle de la pyramide de Chéops. Malheureusement elle est envahie par les arbres et les herbes, si bien qu'elle a l'air d'une colline plutôt que d'une pyramide ; à son sommet où se dressait le temple somptueux du dieu de l'Air, au lumineux visage, du serpent ailé, Quetzalcoatl, — se trouve maintenant une église catholique. Cholula fut aux Aztèques de l'antiquité ce que la Mecque est aux Musulmans et Rome à la chrétienté catholique. Là affluaient les foules pieuses des pèlerins. Au moment où nous montions sur cette pyramide, le soir venait ; en bas, la luxuriante vallée, avec le dessin régulier des champs, des routes, des villages, offrait le spectacle d'une beauté indiciblement mélancolique. Plusieurs Indiens, accompagnés d'une belle Indienne au teint bronzé, contemplaient comme nous cette brumeuse et claire élégie du soir et des souvenirs ; bientôt ils s'en allèrent, pareils à des ombres, nous jetant cordialement : « Adiós ! » et « Hasta mañana ! », — (à demain !) Nous restâmes seuls. Le vent, qu'on eût dit d'automne, frémissait dans les cimes des arbres. Il faisait triste, triste. Si désert, si triste, si beau... Au ciel s'alluma l'admirable Vénus, princesse du firmament mexicain. Les volcans, parmi

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

leur blancheur, gardaient encore des reflets rouges.

Le lendemain nous partîmes pour la séduisante Oajaca. Ce fut une vraie fête. Une fête miraculeuse. Oajaca est une ville purement mexicaine, on n'y sent plus l'existence de l'Europe, et tout y est tellement accueillant ! C'est le pays des Zapotèques. Autant les Aztèques sont trapus, moroses et butés, autant les Zapotèques sont sveltes, gais et intelligents. Leurs visages sont bienveillants, leurs femmes ont un air dégagé et compréhensif. Leur ville est pleine de jardins ; dans cette joyeuse Oajaca on entend toujours de la musique, tandis que sur l'antipathique Mexico règne le deuil du silence éternel. On a proclamé Oajaca : « Morada de heroes en el jardin de los dioses » — (séjour de héros dans le jardin des dieux). La route qui y mène passe par des montagnes et des vallées, des montagnes enchanteresses, où il y a des gisements de marbre, des gisements d'onyx. Le vieux proverbe dit : « Qui n'a pas vu Séville, n'a pas vu de merveille. » Je dis, moi : Qui n'a pas vu Oajaca, n'a pas vu le Mexique. C'est le repos, c'est la joie de vivre, c'est une fête. J'ai même découvert dans cette petite ville un musée, pas très grand, mais fort intéressant, et une belle bibliothèque publique où j'ai déniché plusieurs livres extrêmement précieux pour moi. Au musée j'ai vu des statuettes surprenantes et des « caritas » — (petits visages, masques). Une de ces statuettes est étonnamment égyptienne. J'en ai la photographie. J'ai acheté aussi d'autres photographies curieuses.

Par un matin ensoleillé, avec un équipage de six mules, nous partîmes pour l'antique Mitla, la vénérable « région de la mort », appelée en langue zapotèque Lyobaa, c'est-à-dire :

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

« porte du sépulcre ». Le destin m'était favorable : c'était un samedi, jour de marché. A peine franchies les limites de la ville, j'entrai dans un somptueux panorama exotique qui s'étendait sur un espace de plusieurs milles. A pied, sur des ânes, des mulets, sur de petits chevaux, ou bien en voiture, avec leurs vêtements multicolores, des groupes de villageois zapotèques se rendaient à la ville, portant des légumes, des victuailles, toutes sortes de produits ruraux. Ce spectacle fut peut-être le plus beau de tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent dans mes voyages. Il fut en tout en cas le plus exotique, le plus convaincant aussi en ce qui concerne le rapport de parenté entre les Mexicains et les Egyptiens. Que de visages, que de silhouettes égyptiennes j'ai pu découvrir !. Et quelle variété dans ces vêtements bariolés ! Les Zapotèques ont la passion de la couleur. Le blanc, le rouge, le bleu foncé, le rose, le bleu pâle, le jaune, — tous les coloris défilaient devant mes yeux, différemment combinés entre eux, et je ne crois pas avoir vu deux ou trois costumes qui fussent absolument identiques. Particulièrement belles sont les coiffures des femmes. Celles-ci s'enveloppent la tête de voiles bleus, en forme de turbans. Ces voiles, tissés de leurs propres mains, sont bleus avec un décor de carreaux blancs. Sous ces turbans, — des visages bronzés avec des yeux dont il est difficile d'oublier l'intensité expressive. Certains de ces visages étaient absolument bibliques. J'ai vu une belle vieille femme, aussi belle dans sa vieillesse que le fut Léonard de Vinci. Notre route s'en allait au loin, les apparitions s'effaçaient. — pendant quelques dizaines de minutes ce fut en mon cœur l'impression d'un bonheur absolu.

A Mitla, nous arrivâmes devant le rustique hôtel « La Sorpresa », — réellement quelque

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

chose d'inattendu : une maison d'un seul étage, disposée comme un corridor quadrangulaire,— mais ce qui, dans les habitations espagnoles, forme le « patio » (cour) était ici un jardin merveilleux. Au milieu se dressait un haut cyprès, et sur sa sombre verdure, selon un dessin ascendant, rougeoyaient, pourpre mêlée d'améthyste, les fleurs de la plante qu'on appelle le « buisson ardent », la « floraison de flamme ». Cette flamme-fleur, tandis qu'on la regarde, vous chante joyeusement dans l'âme.

24 *avril.* — Dans deux heures et demie je pars pour Monte-Cristo. De là, après avoir visité Palenqué, je t'écrirai encore et terminerai le récit de mes impressions. Je t'envoie deux petites fleurs jaunes et une brindille verte. Cette dernière provient d'un arbre gigantesque, le cyprès du village de Thulé situé à quelques milles d'Oajaca. Tu ne peux t'imaginer la merveille qu'est cet arbre. Il faut trente hommes exactement, pour en embrasser le tronc, ou plutôt cette réunion fantastique de troncs, gris et chenus, qui naissent l'un de l'autre, se fondent, s'entrelacent, pareils à des serpents formidables ; cependant ce n'est qu'un tronc unique, mais qui, je le répète, se contourne, se replie et présente des faces différentes. Quelques-unes de ces faces ressemblent à des cavernes, rappellent des rochers, des escarpements montagneux. A mesure qu'on s'approche de cette royale Sabine, des reliefs énormes et noueux se modèlent sur un fond d'escarpement gris. C'est, pour ainsi dire, la révélation du sens héraldique de l'arbre colossal : de ces nodosités surgissent distinctement, en majestueux entrelacs, des formes de serpents. Plus on regarde, plus on sent que ce n'est pas un arbre, mais tout un monde refermé sur lui-même, avec sa vie

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

fantasque, ses rêves étranges ; cette apparence végétale est un songe, une fantasmagorie, un fantôme géant. J'ai lu dans un livre d'études spéciales que cet arbre n'a pas moins de trois mille ans. Et cependant il reste plein de vie, sans aucune trace de bois mort. Sa vigueur est inépuisable. Me trouvant dans les montagnes de Jojo, j'ai demandé à un vieillard indigène s'il connaissait l'arbre de Thulé. — « Como no? » s'écria-t-il vivement. (« Comment ne le connaîtrais-je pas? ») — « Il a trois mille ans », dis-je. — « Al ménos », répliqua-t-il avec conviction ; (« Au moins »), — et il répéta : « Al ménos », se plongeant dans sa méditation, et les ombres chenues des siècles semblaient nous envelopper au milieu des montagnes.

Je vis maintenant dans une forêt tropicale où courent des iguanes énormes, où, comme des étoiles filantes, volent les lucioles.

8 *mai*. — *Frontera*. — Me voici revenu sain et sauf de mon excursion aux ruines de Palenqué. J'ai vu les créations grandioses du génie des Mayas, j'ai parcouru plus de cent milles à cheval à travers la forêt tropicale, j'ai entendu glapir les singes, et tout le long du chemin j'ai observé l'empreinte des pas d'un tigre mexicain ; ce fauve ne m'a point attaqué, mais je fus en revanche, brûlé vif par la chaleur et piqué par toutes sortes de bestioles volantes. Je suis en train de t'écrire une lettre plus longue.

8 *mai*. — Je t'ai raconté combien j'étais ravi d'Oajaca, de mon excursion à Mitla et à Jojo. Ce sera sans doute la plus belle page de mon séjour au Mexique. Les voyages, comme le jeu de cartes, ont des périodes fatales et inévitables de chance ou de malchance. On ne sait quelle onde magnétique s'empare de notre sensibilité,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

de sorte qu'il ne dépend plus de nous-mêmes que tout réussisse ou que tout, au contraire, se mette à conspirer contre nous. A Oajaca, le moindre détail, le moindre visage, le moindre objet m'étaient favorables. Ce n'est pas moi qui l'ai voulu, ce fut un cadeau du Destin, — cette musique dans les jardins où nous passions, ces fleurs rouges sur certains arbres, et sur d'autres ces fruits jaunes aux reflets verts. Ce n'est pas moi qui ai voulu, c'est le Destin qui m'accorda de voir, parmi les ruines de Mitla, la femme la plus ravissante que j'aie rencontrée au Mexique. C'était une villageoise du hameau voisin des ruines. Elle nous offrit des débris de ces petites idoles que l'on déterre de temps en temps à l'entour des ruines, pendant les travaux. Cette femme riait tout entière, tout en elle semblait chanter, évoquer les mouvements de la danse ; elle nous apparut, à E. et à moi, comme une princesse égyptienne. Elle devina notre admiration, elle subit la contagion de nos sentiments, ses yeux brillaient d'un éclat inoubliable, elle était pareille à l'éveil du matin, au ruisseau printanier. Pendant un instant de cette brève rencontre, E. se mit à la fixer, comme hypnotisée ; l'autre répondit par un regard semblable ; c'était un spectacle étrange que celui de ces deux femmes de deux races différentes, immatériellement unies par la curiosité de la sympathie réciproque, et soudain éclatant toutes deux d'un rire irrésistible. Jusqu'à présent, le rire de cette princesse égyptienne retentit dans mon âme.

Et que dis-tu de la surprise d'entendre, dans l'air vespéral de Mitla, la voix d'un Slave qui s'écrie : « Dobry vétcher » (Bonsoir)? Étrange, n'est-ce pas ? Après ma visite aux ruines, j'ai pris un peu de repos, puis j'allai me promener. A l'ombre d'un des arbres assez

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

nombreux dans ce petit village, je suis tombé sur un groupe inattendu : un ours noir, deux êtres de race blanche, l'homme et la femme, dînant par terre à côté de l'ours, et, rangés en demi-cercle, des indigènes craintifs qui regardent avec une naïve et enfantine curiosité la bête et les deux étrangers. — « Ce sont des Slaves », m'écriai-je : « sans aucun doute! » Le meneur d'ours m'interroge, en mauvais espagnol, puis, ayant appris que je suis Russe, m'adresse joyeusement la parole en je ne sais quel jargon bizarre, mélangeant le polonais avec le serbe, sa langue maternelle. Au bout de quelques instants nous avions élaboré un langage à nous, un slave général, moi déformant les mots russes, lui les mots serbes ou polonais ; je m'efforçais de le dépasser par mon zèle à plier le parler russe selon le génie polonais, et notre conversation plongea les indigènes dans un ébahissement plus grand encore que la vue du gros ours noir. Un des Mexicains se détacha du groupe et vint me serrer la main avec énergie, exprimant sa satisfaction de voir dans son village un hôte aussi distingué. L'union de l'empire mexicain avec l'empire slave s'effectua sans effusion de sang. Un instant plus tard, stimulé par les cris de ce Slave entreprenant qui avait parcouru le monde entier, le noir Michka (1) exécutait ses tours ; il montait à cheval sur un bâton, imitait une sentinelle, visait les indigènes avec une baguette, évoluait au pas militaire, faisant reculer la foule épouvantée, et termina galamment, en tendant sa brave patte d'abord à E., puis à moi. Après avoir récompensé les artistes, nous nous éloignâmes,

---

(1) Michka, diminutif de Michel, est le nom que les Russes donnent généralement à l'ours.

L. S.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

accompagnés de cris : « Givio ! » (Salut). Quand la nuit fut tombée, je rencontrai de nouveau le Serbe, et son exclamation,— « Dobry vétcher ! » — retentit dans mon âme en écho singulier. Les couleurs du soir, jetées en désordre à travers le ciel, m'appelaient, semblait-il, comme une route aérienne, — loin, très loin...

9 *mai.* — Il me serait difficile pour le moment de dire quoi que ce soit au sujet des ruines de Mitla. J'hésite encore à raconter les impressions que m'ont laissées les vestiges de cette région. Je veux voir d'abord, ne serait-ce qu'en images, les monuments des autres pays, les œuvres d'une autre inspiration. Pour l'instant je ne sais qu'une chose : ici se cachent les talismans d'un trésor somptueux, les hiéroglyphes qui attendent leur lecteur. Il reste peu de chose, malheureusement, des édifices royaux qui jadis s'élevaient en ces lieux. Ce qui m'a frappé surtout, ce sont les catacombes avec leurs arabesques étranges parmi lesquelles l'œil constate avec étonnement une prédilection en faveur de la croix à quatre branches égales. La vue de cette croix et d'autres figures d'une rectitude mathématique s'impose à l'attention dans toutes les ruines de ces contrées. Le génie de l'ornementation et de l'architecture, qui jadis régna sur ces lieux, s'inspirait des figures régulières, avait l'amour des choses mathématiques.

10 *mai.* — Je viens d'aller à la poste pour expédier une lettre; de là je suis passé au marché, où pour huit *centavos* — (deux kopecks) — j'ai acheté dix bananes et trois fruits dont j'ignore le nom ; ces fruits sont de la grandeur moyenne d'une pomme de chez nous ; on en coupe la partie supérieure, comme les Petits-Russiens le font de leurs pastèques, et l'on puise avec une

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

cuiller la chair sucrée, blanche et rafraîchissante. A Jonuta, pendant une escale du bateau, nous avions acquis, pour un prix égal à vingt-cinq kopecks, tout un panier de fruits qu'on appelle *mamey* ; c'est le roi des fruits de ce pays, un fruit jaune dont le goût rappelle à la fois le coing, le melon et l'ananas. Pour trois kopecks on peut ici se gaver d'ananas ; on peut aussi, sans bourse délier, sucer des cannes à sucre. Pour un real, — (sept kopecks), — nous avons acheté, à Oajaca, un admirable bouquet de roses. Si seulement les hommes pouvaient imiter sous ce rapport les fleurs et les fruits ! Lorsque l'occasion se présente d'extorquer à l'étranger *un peso*, — (l'équivalent d'un rouble) — ou bien *un peso más*, — (un peso de plus), — tout l'entêtement, toute la cruauté de l'Aztèque se réveillent en ces paisibles indigènes. Il faut rendre grâces à Dieu de ce qu'on trouve ici, par exemple, des Chinois. Dans cette adorable Frontera j'ai découvert une colonie chinoise. J'aime beaucoup les Chinois. Ce n'est pas la première fois qu'il m'arrive d'en rencontrer au Mexique, et chaque fois j'en conserve une impression agréable. Il y a en eux quelque chose d'enfantin, ils rient sans cesse, ils gardent une dignité naturelle, leur caractère serviable n'est nullement servile. Les Mexicains sont tout autres : on sent en eux, trop souvent, une race soumise et qui accepte sa soumission ; et puis il y a tant de bâtards parmi eux : ce mélange de sang ne contribue guère à l'amélioration du type indien. Les Mexicains ont emprunté aux Espagnols tous leurs défauts, — la paresse, la brutalité, la cruauté, — mais je n'ai jamais pu constater qu'ils eussent réussi à s'approprier les nobles qualités du Caballero espagnol, la hardiesse de ses élans, l'ardeur de ses passions. Il me semble parfois que si les

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Espagnols faisaient si volontiers voler les têtes des Mexicains, c'était précisément parce que leur nature mobile, leur esprit prompt, ne pouvaient se défendre de l'irritation, de la fureur aveugle devant ces « Hollandais de l'Amérique », à qui il faut répéter dix fois la chose la plus simple pour qu'ils commencent à la comprendre. Ce que je dis, du reste, n'englobe pas toute la masse : il y a, chez les indigènes d'ici, beaucoup de qualités attrayantes, un charme général, mais qui disparaît au premier contact avec la ville. Quoi qu'il en soit, il n'est pas facile de recréer, d'après les *Indios* de nos jours, le type des grands constructeurs des pyramides et des temples du Soleil.

11 *mai*. — Ma description de Mitla est restée inachevée. Je t'ai dit combien j'avais été surpris, dans les catacombes, par la fréquente apparition de la croix, et cela non seulement en qualité de figure décorative, mais certainement aussi en qualité de symbole défini. La présence de la croix est plus frappante encore dans les ruines de Palenqué auxquelles l'histoire attribue trois mille ans d'existence. Devant les monuments de Palenqué l'esprit s'aventure sur l'échelle incertaine des siècles. Les spécialistes locaux, comme Chavero, par exemple, parlent d'une période de deux mille cinq cents ans. Je ne possède aucune mesure applicable, je vois seulement en face de moi les œuvres conçues au fond d'une antiquité vénérable, de cette même antiquité où la voix des Pharaons éveillait d'innombrables échos dans l'immense royaume du Nil.

En méditant, à la clarté des étoiles, sur les ruines de Mitla que je venais de visiter, je me souvins de l'idée grotesque que les moines catholiques se font du Diable, comme d'un

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

plagiaire littéraire du Christ ; et des vers se mirent à chanter, railleurs, dans mon âme :

Me voici dans un conte, en l'étrange caresse du rêve,
Mon esprit est tout enivré,
Et c'est à n'y rien comprendre :
Est-il vrai que Satan, ici-même, jadis,
Barrait la route du Paradis?
Est-il vrai qu'ayant fait son plagiat,
Ainsi que les *padres* l'affirment,
Avant la chrétienté il glorifia la Croix,
Entraînant en Enfer des âmes innombrables
Pour y multiplier les clameurs des damnés?

Je laisse aux spécialistes experts le soin de démontrer que la Croix, chez les peuples divers, avait des significations différentes, symbolisant tantôt le Ciel, tantôt les quatre vents, tantôt la divinité de la Pluie. Mon âme à moi est trop profondément intoxiquée par les herbes étranges qui montent au pied de la Croix de Jésus ; il m'est impossible de constater la présence de la Croix dans les monuments étrangers sans éprouver la sensation particulière, inexprimablement complexe, de ce mystère universel qui, comme un oiseau gigantesque, se suspend juste au-dessus de la petite Palestine, de la petite Europe, mais dont les ailes immenses, — les ailes noires du Condor mondial, — s'étendent à droite et à gauche, vers le passé et l'avenir, — vers quel Passé incommensurable ! vers quel imprévisible Avenir !

Comment la Croix ne serait-elle point présente parmi les monuments d'ici, en ce pays au-dessus duquel elle brille dans le ciel même? Je me souviens de cette impression unique, au moment où pour la première fois je vis la Croix du Sud. La nuit venait de tomber ; l'Orient était sombre et semé d'étoiles ; nous naviguions, reve-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

nant de Palenqué, sur le fleuve Usumacinta, sur lequel dans les temps immémoriaux voguait le roi-prêtre, Votan, fondateur de lois et d'édifices ; soudain je sentis que là-bas, au delà de la masse noire des forêts, à l'horizon, du côté de l'Orient, le ciel n'avait plus l'aspect qui m'était connu. Quelles sont, là-bas, ces étoiles étranges? Quel est ce bizarre dessin que je n'avais jamais vu? Mais c'est la Croix du Sud ! La Croix du Sud sur laquelle, comme sur un phare, se dirigeaient, aux premiers jours du printemps, les caravanes des Mexicains de jadis ! La Croix du Sud dont j'avais rêvé, vers laquelle toute mon âme s'élançait, comme celles des Mages vers l'étoile de Bethléem ! — Chaque soir, à partir de mon arrivée à Frontera, je me rendis au port, pour contempler la Croix du Sud. Obliquement dessiné, comme une croix qu'une main invisible précipiterait vers la terre dans un geste de bénédiction ou d'abandon, ce symbole flamboie au-dessus de la Mer, se suspend très bas sur la Terre, tandis que là-haut, tout en haut, du côté opposé, brillent nos Sept Étoiles septentrionales et païennes, infiniment plus chères à mon âme.

12 *mai*. — Je ne t'ai rien dit encore des ruines royales de Jojo, où nous nous étions rendus d'Oajaca dans une calèche dont l'attelage fantaisiste se composait de deux vieilles rosses et de quatre mulets. Par une route impossible, nous gagnâmes les montagnes où je dus descendre de voiture et faire l'ascension à pied, sous la conduite d'un certain vieillard. Butant contre les pierres et regardant d'en haut l'admirable vallée éclairée par les rayons du Soleil couchant, je parcourus non sans peine trois milles environ, avant de découvrir les ruines majestueuses. Les anciens rois de ce pays

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

savaient bien choisir l'emplacement de leurs édifices. Du haut de leurs palais au sommet des montagnes ils pouvaient contempler le monde étendu à leurs pieds, le Soleil levant, le Soleil qui se couche. A l'entrée d'un des bâtiments effondrés se trouve une rangée de dalles couverte de bas-reliefs. Quelles figures ! Quelle variété de visages ! Il est à supposer que, formant l'escorte de celui qui pénétrait dans le palais, ils symbolisaient l'empire du maître de ces hautes demeures sur des peuples divers, humblement alignés à l'entrée de ses appartements. Une de ces figures est tout à fait égyptienne. Je croyais voir la momie du grand Conquérant Ramsès.

Tandis que nous errions parmi les ruines, la Lune se leva et l'étranger qui nous servait de garde, pour nous être agréable, — ou peut-être pour son propre plaisir, — alluma non loin de ces figures un feu d'herbes sèches. La flamme s'élança gaîment sur les herbes, bondissant dans une danse orangée. — « Sacrificio á la Luna? » — demandai-je en souriant. — « Si, señor », répondit-il d'une voix joyeuse, tournant vers moi ses yeux compréhensifs. — « Des fleurs de flamme », — dis-je ; et de nouveau il me répondit par un regard de sympathie familière. Au moment de nous quitter, il nous offrit plusieurs authentiques *caritas* (masques de petites idoles d'argile). En revenant vers Oajaca toute voilée d'ombre, je regardais parmi les arbres le vol des lucioles.

Après avoir quitté Oajaca, il nous fallut retourner à Puebla, et le lendemain, à six heures du matin, nous partions pour Vera-Cruz par l'admirable ligne du chemin de fer Interocéanique (Ferrocarril Interoceánico). Parmi des montagnes et des vallées, parmi des forêts, des clairières et des précipices, la voie

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

serpente en sinuosités capricieuses, et vraiment il n'y a guère d'autre endroit au monde où l'on puisse voyager ainsi, pendant des heures et des heures, sans perdre de vue les masses grandioses des volcans : à l'ouest, c'est le Popocatépetl et l'Iztaxihuatl ; au nord, Malinché ; à l'est, Orizava, le plus beau de tous les volcans d'ici par l'harmonie de ses lignes. Vera-Cruz, cette fois, m'a produit une tout autre impression : elle m'a rappelé d'une part l'enchanteresse Havane, et d'autre part, si bizarre que cela puisse paraître, elle m'a fait songer à Séville, à notre Séville où j'avais assisté avec toi à la *Semana Santa* catholique.

Nous arrivâmes à Vera-Cruz pendant la Semaine Sainte. Tout était ensoleillé, printanier, exotique, avec un air de fête. Il y avait des quantités de noirs. J'aime beaucoup les visages des Nègres. C'est à la Havane, où les noirs sont nombreux, que j'ai compris tout leur charme. Voir des Négresses priant dévotement dans une église catholique, tombant à genoux devant les mannequins hideux qui représentent Jésus et Marie, — c'est un spectacle tout à fait exceptionnel. Je le répète, les visages des Nègres m'émeuvent et me ravissent. Ils sont beaucoup plus attrayants que les visages bruns des Indiens ; ils sont exempts de cette sombre maussaderie, ils expriment quelque chose d'enfantin, ils sont pleins de bonté ; une indomptable ardeur sensuelle sommeille en eux ; ces yeux-là ont un éclat mat et fascinant. Et puis, les Nègres me plaisent encore comme une singularité noire et bien marquée, comme un contraste indiscutable avec mon type d'homme blanc. Ils sont le pôle opposé au mien.

Le quai de Vera-Cruz me parut, lui-même, tout autre que la première fois, — plus large, plus beau. Nos sentiments transforment les

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

objets qui nous entourent. Le printemps chantait en moi, mon âme était pleine du son des cloches, du chant des fleurs et des couleurs. En attendant le départ du bateau, nous errions dans les vieilles rues, le long du quai, nous nous promenions en barque sur la Mer, et la Mer était bleue, lumineuse, la Mer riait. J'avais conscience de m'en aller vers des régions nouvelles, réellement nouvelles, sanctifiées par les monuments d'un Passé mystérieux... Cependant, malheur à tous ceux pour qui la contemplation de ces ruines doit être précédée d'un voyage à bord des bateaux mexicains ! Tu ne peux t'imaginer une horreur pareille. Si les Russes manquent de propreté, tu sais que les Espagnols et les Italiens ne leur cèdent en rien sous ce rapport. Quant aux Mexicains, ils tiennent le record dans ce sport glorieux... Mais voici l'heure de m'en aller dîner chez les Chinois, c'est pourquoi j'hésite à te raconter nos épreuves, nos luttes héroïques et ingénieuses contre l'impossible. « Il faut garder nos pauvres yeux », — s'écrie le personnage de Maeterlinck. — « Il faut garder nos facultés gustatives, notre capacité d'ingestion », — dis-je ; et je sens dans ma gorge un picotement fort désagréable. Je me propose d'écrire un jour un ouvrage spécial : « Guide pour les infortunés voyageurs qui, dans leur imprévoyance malavisée, désireraient manger, boire, dormir ou se laver — sur un bateau mexicain ! ! ! »

Le débarquement à Frontera fut une joie. Frontera est un petit centre de commerce dans la forêt tropicale. C'est là que j'entendis pour la première fois le bourdonnement ininterrompu des milliers de cigales particulières aux tropiques. Pour la première fois je pénétrai dans une forêt qui n'est qu'une muraille compacte de verdure enchevêtrée. J'y entrai, je

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

marchai parmi les broussailles des mimosas, parmi les bananiers, les cocotiers et d'autres plantes à l'aspect insolite. A l'heure brûlante de midi, je voyais des iguanes, et, sur la grève, des hordes infernales de crabes ; ils trottinent de biais, bondissent comme des araignées, se cachent et regardent du fond de leurs trous, se frottent avec leurs pattes torses, — on dirait des diablotins se grattant avec leurs mains difformes, — ils vous fixent avec leurs yeux écarquillés et rappellent étonnamment des créatures du genre humain. Le soir, sur l'eau et sous les arbres, volent des lucioles. Elles répandent une clarté électrique, d'un blanc verdâtre, elles ressemblent à des étoiles filantes, mais ces étoiles terrestres tombent de bas en haut, selon une ligne courbe et soudain, en haut, elles s'éteignent : impression extraordinaire à laquelle on n'arrive pas à s'habituer. Pour le moment, depuis la nouvelle Lune, elles sont beaucoup moins nombreuses.

De Frontera, par le fleuve Usumacinta, nous nous transportâmes jusqu'à la médiocre petite ville de Monte-Cristo, et nous y avons attendu trente-six heures la fin d'une averse qui avait envahi la maisonnette même où, à mon grand regret, j'étais obligé de passer la nuit. Ensuite nous avons fait une excursion à cheval, extrêmement pénible, aux ruines de Palenqué. Elle eût été plus pénible encore sans les renseignements et les indications que je m'étais évertué à réunir. Ma confiance en Chavero s'ébranla. Cet homme de science qui m'a muni de lettres d'introduction pour les divers gouverneurs de Tabasco et du Yucatan, m'avait raconté toutes sortes d'horreurs. Il m'avait dit qu'il fallait se procurer une tente, des ustensiles de cuisine, ne pas manquer d'acheter un revolver, voyager en compagnie de deux *rurales* (gardes cham-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

pêtres armés et à cheval), s'attendre à la fuite éventuelle des guides indiens, etc., etc. Or, j'ai acquis la conviction que cet homme de science n'a jamais mis les pieds dans les ruines de Palenqué ou n'y est allé qu'il y a quelque trente ans, ce qui est peu probable d'ailleurs. Sur le bateau, en quittant Vera-Cruz, j'ai fait la connaissance d'un Norvégien, lequel m'a présenté un photographe américain qui avait visité Palenqué ; celui-ci se mit à me dissuader, en riant, d'aller à Tabasco ; il me conseilla de me rendre à Monte-Cristo d'où, par le chemin le plus court, en une journée, je pouvais gagner les ruines à cheval. Le patron de notre hôtel était précisément de Monte-Cristo ; il me donna pour des personnes de là-bas des lettres infiniment plus utiles que les recommandations aux généraux mexicains, et j'ai tranquillement laissé de côté ces dernières. C'est également ici, à Frontera, que je rencontrai un théologien, professeur à Chicago, nommé Stephenson, qui avait entendu parler de moi par Harper, — (ce jeune Américain qui était venu me voir à Moscou). Le théologien se mit en devoir de nous faire peur à son tour, insistant pour que j'achète un revolver. Je répondis que je préférais être tué que tuer. Le théologien s'en montra touché. « Mais votre dame, » s'écria-t-il avec une comique dignité virile : « Vous ne sauriez consentir à voir votre dame assassinée devant vous ! » Approuvé par le rire de ma dame, je déclarai à l'Américain que l'idée de rencontrer des brigands et des bêtes féroces ne déplaisait point à celle-ci. Nous dédaignâmes donc ces « conseils excellents », à l'exception d'un seul : nous achetâmes en vue du voyage plusieurs bouteilles d'eau minérale.

Nous gagnâmes Monte-Cristo sur un bateau à vapeur d'une lenteur extrême, mais les cour-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

siers sur lesquels il fallut nous transporter vers les ruines se montrèrent plus lents que toutes les lenteurs. Les chevaux furent amenés dès six heures du matin, mais nous ne pûmes nous mettre en route avant huit heures ; on avait mis pour E. une selle d'homme qu'elle refusa d'utiliser, et deux heures durant, dans tout Monte-Cristo — (cette capitale d'imbéciles n'est pas très étendue, mais elle possède en revanche des quantités de guêpes, de hannetons, de moustiques, d'araignées, de fourmis, — oh ! des fourmis si dignes de servir d'exemple !) — on chercha une selle de dame ; on finit par en trouver une chez une dame qui était gauchère : nouvelle malchance, obligeant la cavalière à monter pour ainsi dire *à rebours* (1). Après avoir arrangé la selle nous-mêmes, nous partîmes, et les fougueux coursiers parcoururent au pas une cinquantaine de milles. Hélas ! hélas ! hélas ! La route était criblée de mares. Dans chaque mare, ma monture exprimait un indomptable désir de s'abreuver et aussi de s'étendre, le ventre dans l'eau. Observateur par ma profession, étant, en outre, né cavalier, — (ce que j'avais ignoré jusqu'ici), — je ne fus pas long à découvrir cette lâche manie chevaline et, serrant la bride, — comme Pierre le Grand en usait à l'égard de la Moscovie, — tout le long du chemin j'empêchai l'animal de s'étaler sur le ventre. Cependant cette attention soutenue, à propos d'un objet aussi indigne, me gâta considérablement le plaisir de voyager parmi les palmiers, les lianes, les arbres parés d'orchidées magnifiques. Sur une des pentes argileuses et abruptes, notre guide (un jouvenceau complètement abruti que j'entourais, pendant tout le trajet, de soins « paternels ») —

(1) En français dans le texte. — L. S.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

tomba avec son cheval dans une *barranca* (crevasse). Nous eûmes beaucoup de peine à relever le cheval. Il n'y eut pas de blessés, sinon notre petite valise qui y gagna une déchirure. Je découvris une descente beaucoup plus commode et nous arrivâmes en bas sains et saufs. Aux abords des ruines, en plusieurs endroits, il fallut nous frayer le chemin à coups de hache parmi les branches enchevêtrées. Dans un de ces endroits, je demandai à E. si elle se rappelait l'eau-forte de Goya représentant des hommes qui transportent des ânes. Après sa réponse affirmative, je déclarai que nous-mêmes, embarrassés de nos chevaux, nous étions précisément dans une situation analogue. Hélas, je ne savais pas que je proférais non pas une plaisanterie, mais la vérité pure ! Deux minutes plus tard, l'ascension devenait si difficile qu'il nous fallut mettre pied à terre, conduisant nos chevaux par la bride, parmi les pierres, enjambant des troncs d'arbres renversés. Une corde en travers de l'épaule, tremblant de tension et inondé de sueur, je traînais ces bêtes têtues et craintives qui n'avaient pas la moindre envie de monter vers les sanctuaires écroulés des Mayas. Ce me fut une occasion d'éprouver doublement, triplement, le sentiment qui déjà ne m'était pas inconnu : je compris combien il est dur, étant homme et poète, de traîner sur son dos des bestiaux !

Enfin, voici le but ! Les gouttelettes froides d'une source, l'ombre qui donne un peu de fraîcheur, la sainteté des ruines ! Je te dirai mes impressions de Palenqué lorsque j'aurai vu les monuments de même origine, — quoique appartenant, semble-t-il, à une époque ultérieure, — dans le Yucatan : — les ruines d'Uxmal et de Chichen-Itza, si vantées par les travaux de Le Plongeon. Il m'était pénible de voir combien on

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

néglige ces vestiges sacrés du passé. Je suis un des rares, très rares Européens qui ont trouvé l'énergie et les moyens de les voir de leurs propres yeux. Qui sait si dans une quinzaine ou une vingtaine d'années il subsistera encore quelque chose de ces majestueux bas-reliefs? La mousse et la moisissure les envahissent, ils se dégradent à vue d'œil. Et cependant les minces tablettes hiéroglyphées, aux murs des palais de Palenqué, recèlent on ne sait quelles lignes merveilleuses, quelles inscriptions décoratives des Mayas ; et il en reste si peu dans le monde d'aujourd'hui ! Je ne manquerai pas de prendre pour épigraphe d'un de mes prochains poèmes ces mots de la reine de Mayas, figurés par l'antique sculpteur de Palenqué : « O toi qui plus tard montreras ici ton visage! Si ton esprit est capable de réflexion, tu lui demanderas qui nous sommes. Qui nous sommes? Ah ! demande-le à l'aurore, à la forêt demande-le, demande-le à la vague, à la tempête demande-le, demande-le à l'Océan, à l'amour demande-le ! Demande-le à la terre, à la terre des douleurs, à la terre bien-aimée ! Qui nous sommes ? Ah ! nous sommes — la terre ! » C'est elle aussi, l'inconnue, la très belle, qui disait qu'elle voulait être belle, bien que sa beauté pût devenir — qui sait ? — une cause de larmes ; c'est cette reine mystérieuse qui ordonna de sculpter ces paroles : — « Je suis la voix lointaine de la Vie, je suis la Vie toute-puissante. »

23 *mai.* — *Mérida.* — Attente forcée aux escales du bateau. Si les bateaux de la navigation fluviale entassent des passagers, ils entassent aussi du bois et du bétail. Cette dernière partie de la cargaison est la plus avantageuse et la plus sûre, donc il est bon de rabaisser la gloire des hommes et de multiplier les attentions

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

envers les bestiaux. Nous arrivons, par exemple, dans une Jonuta ou dans un Coatzacoalcos quelconque. Il y a des arbres en fleur, il y a des fruits savoureux de mamey. Fort bien. Mais notre attente se prolonge une heure, deux heures, trois heures. Pourquoi ? Parce qu'on doit embarquer une dizaine de taureaux. A quel moment? — « *Quién sabe*? » chante la réponse interrogative, tout à fait comme celle des Russes : « Eh ! qui est-ce qui le sait? » Ce monstrueux « *Quién sabe* », les Mexicains le prononcent avec un sourire stupide, en vous regardant dans les yeux d'un air insolent. « *Quién sabe*? » — s'écrie l'Européen, hors de lui : « Alors, ce sera peut-être demain? » Il pose cette question avec ironie, mais on lui répond sans se troubler : « Peut-être. Ce sera probablement demain. » En effet, nous restons là douze heures entières, puis, pendant un temps presque aussi long, nous embarquons les dix *toros* qui beuglent, mugissent, se sauvent et ne manifestent aucun désir de gagner la petite ville voisine où des toreadors peureux exécuteront avec eux des exercices de tauromachie, pour la satisfaction d'un public imbécile. « Que le diable vous emporte », dis-je en grinçant des dents : « Demain, je devrais être parmi les ruines.» Je profère des jurons d'abord en russe, puis avec délectation, *con mucho gusto*, je les traduis en espagnol. Mais je reste incompris. Je suis dans un pays où il est impossible de se dépêcher. Témoin la première phrase qui salua mon arrivée au Mexique. En débarquant à Vera-Cruz (comme c'est loin déjà !), dans le premier hôtel où nous entrâmes, je commençai à poser des questions impatientes ; le patron s'informa avec prévenance : « Vous venez d'Europe? » et comme je répondais affirmativement, il me donna ce conseil amical : « Eh bien, n'oubliez pas que vous êtes dans un

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

pays où il est impossible de se dépêcher. »

28 *mai.* — *Mérida.* — Le Soleil a l'air de vouloir interrompre ma lettre. Voilà deux jours qu'il nous brûle avec fureur. A cause du Soleil, à cette heure de la sieste, les rocking-chairs proches ou lointains sont tous occupés par des gens endormis. Je t'écris dans le *patio* de notre habitation, sous les arbres. Ici le Soleil est tout de même plus clément qu'à Frontera et à Palenqué, où les bougies, sous l'influence de la chaleur, quittaient leur position verticale et se transformaient en une sorte de lamentables points d'interrogation ; la petite bouilloire à thé qui se trouvait à l'intérieur d'un sac de voyage, avait été chauffée sans le secours de l'alcool, au point qu'on se brûlait presque en la touchant. Cela rappelle les histoires du Baron Münchhausen, n'est-ce pas? Et cependant c'est l'exacte vérité.

Dans mes lettres précédentes j'ai peu parlé de mes impressions de la forêt tropicale. Si étrange que cela puisse paraître, après avoir vu les contrées exotiques, je reste un adorateur passionné de la Russie et de l'Europe. Bien des choses me plaisent ici ; bien des choses splendides qui manquent chez nous. Mais d'une façon générale, dans l'ensemble, — peut-on comparer notre Europe, si raffinée dans sa beauté, avec ces pays barbares? O notre Europe ! Elle m'apparaît comme un collier délicat, comme un rang de perles, comme une aquarelle aérienne, une oasis, un jardin, un jardin ravissant dont l'étroit espace renferme une variété prodigieuse de géniales réalisations. Nos villes sont élégantes et majestueuses comme des visions de rêve. Nos villes sont les châsses consacrées qui abritent les chefs-d'œuvre de l'Art. Ce sont des salles enchantées où abondent les talismans

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

merveilleux. Nos rivières, nos lacs sont riches en eaux. Nos forêts ont des éclaircies lumineuses, nos bocages sont pareils à des parcs, nos bois les plus touffus sont pleins de mystères profonds, de fraîcheur, de légendes, de fleurs tendres, d'oiseaux chanteurs.

Mexico, 6 *juin*. — Ma dernière lettre de Mérida a été brusquement interrompue. Je n'ai pu la reprendre ; avant mon départ, je fus envahi par cette sensation de vide moral que l'on éprouve lorsqu'on vient d'accomplir quelque chose d'important. La visite des ruines d'Uxmal et de Chichen-Itza qui, je crois, ne le cèdent pas en majesté à celles de l'Egypte, a couronné mes deux mois de pèlerinages dans les régions de Chiapas, de Tabasco, de Campêche et de Maya. Quelque chose de grand vient de s'achever ; mais cela s'est achevé, sans combler cependant, ne fût-ce qu'en partie, mon attente.

A cette dernière note mélancolique vint se joindre un sentiment de stupéfaction, de douleur cuisante lorsque j'appris la brutale destruction de nos vaisseaux (moi qui viens d'apprendre à les aimer pour leurs longues et dures traversées savamment accomplies!).

10 *juin*. — Je ne t'ai rien dit encore de mon voyage au pays des Mayas. Je crains de ne plus pouvoir le raconter, faute d'avoir écrit à temps, sous l'influence des premières impressions. Or les impressions s'effacent avec une rapidité étonnante lorsqu'elles se renouvellent ainsi, sans interruption. Y a-t-il si longtemps que je fus à Palenqué ? Pour rien au monde je ne saurais me contraindre en ce moment à décrire ces ruines et mon pèlerinage vers elles. Ce n'est ni assez lointain déjà, ni assez proche encore. C'est voilé, c'est effacé, éteint, dépourvu d'inté-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

rêt. Plus tard, beaucoup plus tard, cet éclat va renaître. Mais je me sens capable de parler de Xochicalco, car ces impressions-là se sont déjà enfoncées dans un passé sans retour. Et puis, Xochicalco fut pour moi la première révélation des monuments aztèques et mayas.

Je t'ai dit qu'en partant pour Palenqué j'avais décidé de négliger les avis de Chavero et d'autres gens de bon conseil. Porter un revolver ne constitue plus ici qu'une sorte de chic militaire. Le Mexique romantique a été plus ou moins complètement relégué aux archives. Les jaguars de ce pays attaquent plus volontiers les brebis et les veaux que les gens. Comme je demandais en plaisantant s'il y a des tigres à Uxmal, le gouverneur du Yucatan me répondit avec un sourire d'intelligence : « No, señor. Los tigres humanos, si. » Le fait est que les hommes-tigres, ou plutôt des hommes-loups, des hommes-pourceaux, des hommes-chiens existent ici, — comme sous d'autres climats d'ailleurs, — en nombre considérable.

A Merida cependant je dus me servir de la lettre de Chavero au gouverneur du Yucatan, pour la bonne raison que les ruines d'Uxmal, comme celles de Chichen-Itza, sont situées dans les limites de deux propriétés privées, près des métairies (*fincas*) de Don Augusto Péón et de Mr. Edward Thompson. Le gouverneur, Olegario Molina, se trouva être un charmant vieillard, — simple, aimable, intelligent. Il me présenta à Péón, lequel non seulement nous a autorisés à passer la nuit dans sa propriété, mais encore nous a donné des hamacs et nous a comblés d'une quantité inouïe de provisions de toute sorte. En arrivant vers le soir à la station où les chevaux nous attendaient, nous prîmes place sur le char qu'on désigne ici sous le nom de *volan-coché* ; à quelle langue appartient

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ce vocable, — je n'ai pu l'élucider. Mais ce qui ne tarda pas à s'affirmer avec la plus grande évidence, — c'est que c'était incontestablement un coche volant. Ce véhicule se compose d'une espèce de cage munie d'un matelas, de deux roues gigantesques, d'une capote, d'un timon, de deux mules précédés d'une troisième, — tout un assemblage bizarre. L'automédon était un adolescent maya.La soirée était merveilleuse. Nous voyagions à demi couchés, et j'exultais d'être enfin dans la Maya. Il fallait traverser les rails du chemin de fer ; les mules allaient ventre à terre ; un brusque détour, — et nous nous écroulons sur le flanc gauche, « comme un seul homme ». Ce fut une chance de n'avoir ni bras ni jambes cassés. Je m'en tirai avec de légères contusions aux épaules. Le choc cependant avait été si fort que la voiture se trouva démolie. Nous dûmes téléphoner à la métairie pour demander un autre véhicule. En attendant, nous nous mîmes à errer le long des sveltes palmiers, jouissant d'un admirable coucher de soleil. De ma vie, nulle part sinon sur l'océan Atlantique et au Mexique je n'ai vu ces teintes immatérielles, vert pâle et améthyste, ces coloris d'or fondu et vaporisé. La nuit était tombée lorsque nous nous élançâmes de nouveau sur une route à peine praticable, semée de grosses pierres, de blocs de rochers, — une route qui, plus exactement, était une piste étroite, tracée au cœur touffu de la forêt tropicale. C'était étrange ; c'était comme un roman ou un conte de fée. Entre les branches, au-dessus des cimes des arbres, voletaient des insectes lumineux.

Nous atteignîmes le but dans la nuit complète. La maison de pierre, vaste et disgracieuse, semblait déserte. Il n'y avait là que le *ranchero*, métayer du domaine, et ses quelques domesti-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ques indiens. Des ombres noires passaient sur le balcon, ouvraient les portes des chambres semblables à des caves, accrochaient nos hamacs. Tu n'as jamais couché dans un hamac? Quand on est très las, on peut y dormir, et même avec plaisir. D'une façon générale, je trouve que le hamac est moins une source de plaisir qu'un instrument de torture. Cependant dans les installations de fortune, dans les climats chauds, il est infiniment préférable à un lit : on n'y étouffe pas, on y est à l'abri de certaines bêtes de petites dimensions, mais grandement répugnantes.

Les ruines d'Uxmal — (ou d'Uchmal, comme on prononce chez les Mayas) — se trouvent tout près du domaine, à quelque deux ou trois milles. Nous nous y rendîmes le lendemain matin. J'hésite à parler de ces ruines. Leur mystère est trop profond. Leur beauté, tout amoindrie qu'elle ait été par les hommes et par le temps, entraîne la pensée vers ce secret qui relie, d'un lien perceptible mais indéfini, en un mystère unique, les pays aussi divers que l'Egypte, Babylone, l'Inde et cette Maya indéchiffrée. On songe à l'Atlantide évanouie qui fut le foyer, le berceau des civilisations absolument différentes. On sent que, sans l'hypothèse de l'Atlantide, il est impossible de comprendre, d'expliquer tout une foule de phénomènes dans l'ordre des cosmogonies, de la sculpture, de la peinture, de l'art architectural. Les analogies, les identités ont un caractère par trop frappant.

Quel art dans les constructions des Mayas ! Ils aimaient l'altitude, et pour leurs élans religieux ils choisissaient des endroits d'où ils pouvaient dominer et contempler de vastes panoramas. Ils aimaient les perspectives qui s'en vont vers l'horizon. Dans leurs prières

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

entraient librement le Soleil, les étoiles, l'air, les espaces verdoyants de la Terre.

Le temple pyramidal qu'on appelle la Maison du Sorcier ou la Maison du Nain, est bien conservé. On atteint l'oratoire du haut par un escalier d'une dizaine de toises, — raide, extrêmement raide. Les dalles qui le forment ont un pied d'épaisseur et moins de six pouces de profondeur, de sorte qu'on ne peut y poser le pied tout entier. Je commençai allégrement l'ascension, mais, au milieu de l'escalier, je pensai que la descente serait beaucoup plus dure et j'exprimai cette réflexion à haute voix, tout en continuant à monter rapidement. La vue qui s'ouvre du haut de cette pyramide est une des plus belles que j'aie jamais contemplées. Une immense étendue de verdure. Un désert d'émeraude. De-ci, de-là, autour de la pyramide, se dessinent nettement des constructions blanchies par l'âge. Ce sont d'autres ruines, vestiges sacrés d'une grandeur disparue. A cet endroit s'élevait jadis une cité puissante. Maintenant les plantes y ont établi leur empire. Elles ont tout envahi. Elles se sont emparées de ces temples, de ces palais détruits ; ceux-ci sont prisonniers des arbres et des fleurs. Sur la plateforme culminante, du haut de laquelle les prêtres considéraient la foule silencieuse des fidèles, le vent balance doucement la tige gracieuse et légère qui, hors du bouquet d'un agave aux feuilles puissantes, se dresse vers le ciel.

Le monde entier me semblait revêtu du grand mystère du Silence, tandis que du sommet de cette pyramide des Mayas je regardais la verdoyante étendue.

J'éprouvai des sensations vraiment torturantes lorsqu'il me fallut descendre cet escalier large, mais raide et dépourvu de rampe. A peine

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

avais-je fait quelques pas que je me sentis pâlir mortellement ; il me semblait qu'il n'y avait aucun lien entre moi-même et le monde d'en bas. Dès que j'eus pris conscience de mon trouble, ce trouble se décupla, mon cœur se mit à battre douloureusement. Ce n'était pas de la peur, c'était quelque chose de panique. Je me voyais nettement précipité sur le sol, les bras et les jambes brisés. Force me fut, hélas, de descendre en tournant le dos vers la terre et le visage vers l'escalier, comme j'avais fait pour monter, — les deux paumes s'appuyant sur les marches supérieures, tâtant du pied, avec précaution, les marches inférieures avant de hasarder un pas. Je répète que chaque marche n'avait pas six pouces de profondeur ; si j'avais fait un faux pas, il m'eût été impossible de me cramponner à l'aide de mes mains et la chute eût été inévitable. Cependant je parvins à maîtriser mon émotion et descendis sans accroc, me forçant même à fredonner, à siffler, — (E. prétend que je « sifflais faux »), — à plaisanter avec E. qui, d'une façon parfaitement héroïque, descendait *de frente*, — c'est-à-dire de face, sur cette déclivité insidieuse. Lorsque nous fûmes en bas, les guides me dirent (un peu trop tard) que les voyageurs effectuent généralement cette descente à l'aide d'une corde. Ni à Uxmal, ni à Chichen-Itza, où nous eûmes à faire plusieurs escalades, je ne m'étais jamais abaissé jusqu'à employer une corde, et je suis heureux d'avoir, cette fois encore, subi avec succès mon examen de voyageur.

La nuit que nous avons passée dans la propriété de Péón fut admirable. Nous étions absolument seuls. Tout le monde était allé se coucher de bonne heure. Nous demeurâmes au balcon, devant les palmiers merveilleux, sous un ciel profond et criblé d'étoiles. La Croix

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

du Sud et toutes les tapisseries stellaires qui ne sont visibles qu'ici, sous le tropique, enchantaient, enivraient nos regards et nos âmes. Il semblait que ce monde endormi autour de nous fût le monde primitif, dans toute la vigueur des forces originelles, sans questions, sans pensées, sans hommes.

Nous quittâmes la métairie dès l'aube, vers trois heures du matin, pour prendre le train à la station voisine. Le jour commençait à poindre, la forêt paraissait tout autre, dans les arbres scintillait encore, de-ci, de-là, une luciole attardée à sa fête nocturne, comme une pierre précieuse, légèrement balancée, avec l'éclat changeant et adouci de ses feux électriques. La Lune, qui n'avait pas eu le temps de s'éteindre, s'accouplait étrangement avec la flamboyante Étoile du Matin. Des vers se mirent à chanter dans ma pensée :

La Lune tarde à s'éteindre,
Mais déjà l'aube luit, empourprée,
Et Vénus éclatante se montre,
Souveraine des claires planètes.
Œuvre des siècles puissants,
Reposent les ruines d'Uxmal,
Légers sont les bords des nuages,
Désert est l'immense lointain.
C'est ici que vécurent les rois
Et les prêtres des pyramides.
Regarde, ô mon rêve, regarde :
Les perles des légendes s'allument.
Un poème, ici, commémore
Le rêve sombré dans les siècles,
Il chante et se sculpte, immobile,
Sous les Cieux à la triple clarté.
Dans les dalles chenues et muettes
Se tait le dessin des pensées,
Et, seul, résonne sans trêve
Le chant centuplé des cigales.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

11 *juin.* — Il y a, parmi les ruines d'Uxmal, une construction qui possède un souterrain dans lequel il me fut donné d'éprouver une sensation unique. Je ne sais qui, — quelqu'un d'inintelligent, — a baptisé cet édifice *Casa de la Vieja* (Maison de la Vieille). Certains imbéciles croyaient de même que la merveilleuse Sorcière de Rider Haggard était une vieille femme. — Te rappelles-tu son extraordinaire roman « She »? Plus que jamais j'apprécie Haggard.

J'entrai dans le souterrain, plié en deux, littéralement diminué de la moitié de ma taille, — il est impossible d'y pénétrer autrement. Dans le couloir à demi comblé de pierraille, contre la paroi de gauche, je distinguai une sculpture unique, — un visage sévère, le buste seul apparent. Il semblait, — et c'était exact, peut-être, — c'est sûrement exact, — que toute la partie inférieure du corps se fût enfoncée dans le sol. En me trouvant face à face avec ce visage, j'éprouvai une émotion étrange, pareille, pourrais-je dire, à celle d'une réminiscence. Au lieu de la vieille figure que je me préparais à voir, au lieu d'une de ces faces difformes auxquelles je me suis habitué dans ce pays, un visage jeune et éternel, jeune et beau répondit à mon regard : — « Mais c'est elle, c'est elle ! » pensai-je : « *She who must be obeyed.* »

J'avais devant moi un visage admirable, d'un type judéo-égyptien. Des traits fins, des yeux vivants, profonds, non pas vifs, mais pleins de vie, un beau nez aux narines expressives et nettes, des lèvres qui ont su, qui savent encore parler en silence. La coiffure était semblable à celles des grandes dames russes du moyen âge, un peu byzantine, avec de légères pendeloques retombantes. Cette figure avait l'air de vivre. Elle exprimait une pensée, un

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

sentiment. J'étais plein d'hésitation et de trouble. Il me semblait impossible de la quitter ainsi, comme on quitte un tableau sans vie, une statue de pierre. Avec une émotion inexprimable j'approchai mes lèvres de ce visage, et une étrange sensation de fraîcheur vivifiante pénétra en moi au moment où ces lèvres sculptées, ayant accueilli mon baiser, lui donnèrent une surnaturelle réponse.

13 *juin.* — Nous résolûmes de visiter les ruines de Chichen-Itza que Stephenson (1) célébrait déjà à l'époque où notre Gogol créait les effigies grimaçantes des types russes, ces ruines que célébra mieux encore Le Plongeon, qui y découvrit la statue du Prince-Tigre (2). Je me rendis de nouveau chez le gouverneur du Yucatan ; il me donna une lettre d'introduction pour le *Presidente Municipal* du bourg de Dzitas, situé à une trentaine de milles de ces ruines. Il lui annonça en outre ma visite par télégramme. Ce n'est pas tout à fait hors de propos que je viens de citer le nom de Gogol : mon arrivée en ce lieu béni et mes conversations avec les échantillons humains qui le peuplent m'ont fait irrésistiblement songer au « Révisor ». A la station qui précède Dzitas, nous trouvâmes un jouvenceau indien, délégué de la police rurale, qui avait pour mission de nous reconnaître parmi les voyageurs, fort peu nombreux du reste, et de veiller à ce que nous ne manquions pas de descendre où il fallait. Il nous découvrit sans hésitation dans le public, et en arrivant à la station de Dzitas, nous vîmes le gros représentant de la municipalité qui se précipitait, tout essoufflé, à notre rencontre,

(1) « Incidents of Travel in Yucatan ».

(2) « Queen Móo and the Egyptian Sphinx ».

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

tandis que le représentant de l'ordre indien, sur la plate-forme du wagon, lui désignait joyeusement nos personnes : les marchandises sont arrivées à bon port, avait-il l'air de dire. Le président du bourg était vêtu d'une blouse amplement déboutonnée et chaussé de sandales. Ses yeux matois n'étaient pas précisément capables de regarder en face. (Il y eut un incident fort touchant plus tard, au moment de nos adieux : il se pencha contre mon épaule en balbutiant : « Ayez la bonté de faire savoir au gouverneur que notre bourg est éclairé pendant la nuit. ») Véritable incarnation du grotesque, il nous emmena, à travers les mares, le long des arbres en fleur, vers la boutique de denrées « coloniales » de l'endroit, laquelle était flanquée d'une salle et dans cette salle le dîner nous attendait. Pendant notre repas, la boutique s'est remplie d'une foule qui nous dévisageait pour voir comment nous mangions et ce que nous buvions. Il était trop tard pour nous rendre aux ruines le soir même, et nous fûmes conduits, pour y passer la nuit, — dans le bâtiment de l'école ! Il est vrai qu'il n'y a pas d'hôtel dans ce bourg. Je goûtai donc le plaisir inattendu de coucher dans une école indienne, et mon hamac fut suspendu dans la classe, juste en face du tableau noir, sur lequel des maximes étaient inscrites à la craie : « *El maestro es muy delicado* », « *Ama á su prójimo como á si mismo* », etc. Je demeurai dans le doute quant à la possibilité d'aimer son prochain comme soi-même, mais que le maître fût très délicat, j'en fus convaincu d'emblée par la propreté du local, chose fort insolite en ces parages. Le matin, dès sept heures, les gamins assoiffés d'érudition mirent un terme à l'abus que nous faisions de ce temple de la science. Nous partîmes, sur des mules monstrueusement

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

paresseuses, par un chemin absolument inouï quant à l'abondance des obstacles pierreux. En revanche, de chaque côté s'élevait une muraille compacte de verdure, avec des quantités d'arbres couverts de fleurs innombrables, mauves, bleues, rouges, jaunes et blanches. Particulièrement beau était l'arbre qu'on appelle ici : fleur de mai. Ce sont des masses de fleurs blanches, semblables à l'oléandre, avec le frais parfum des fleurs aquatiques de chez nous. En cueillant une de ces branches, mes doigts se sont couverts d'un liquide blanc, gluant et sucré : sang blanc de la fleur de mai !

Nous arrivâmes sur les terres d'Edward Thompson, consul des États-Unis et archéologue, qui une fois pour toutes a donné à son intendant l'ordre de recevoir cordialement et gratuitement les hôtes étrangers venant visiter les ruines de Chichen-Itza. Quelle joie de voir ces ruines vénérables des fenêtres mêmes de nos chambres ! Et juste au-dessous des fenêtres il y avait des parterres, un beau jardin verdoyant et multicolore. Calme réconfortant, joie d'atteindre le but, ciel pur sur nos têtes, pureté de l'insouciance sur nos âmes. Et pour compléter cette impression de bienvenue, nous trouvâmes dans la salle à manger une étagère avec des livres anglais et français : inévitables éditions populaires d' « Hamlet » et du « Roi Lear », petits recueils poussiéreux de poésies de Coleridge et de Burns, toute une rangée de livres de sciences naturelles, et puis, — ô joie ! — les ouvrages de nos chers Le Plongeon et Brasseur de Bourbourg. C'était positivement comme dans un conte de fée : un bon génie avait prévu nos désirs. C'était comme si nous avions été attendus en ces lieux, — et nous nous mîmes à parcourir ces chambres, ce jardin aux couleurs si

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

exquises, avec, au loin, — elles, elles, les ruines de Chichen-Itza !

Te souviens-tu de ce jour où, pendant notre premier voyage, nous errions aux alentours du Charing-Cross Hôtel de Londres, et où nous nous sommes arrêtés devant une librairie théosophique ? Je me rappelle avoir acheté ce jour-là « The Voice of the Silence » de Mme Blavatsky et avoir pris un catalogue d'ouvrages sur la théosophie. Ces deux petits bouquins, dont le second me fut un guide excellent, ont joué un grand rôle dans ma vie. Admirable comme une pierre précieuse, « The Voice of the Silence » devint l'étoile matinale de mon aube intérieure. Elle m'a fait pénétrer dans un monde nouveau. Quant à ce catalogue, d'aspect peu élégant, je fis grâce à lui l'acquisition de toute une série d'ouvrages inestimables en compagnie desquels j'ai passé bien des heures joyeuses et limpides au cours de ces dernières années. Parmi ces volumes se trouvait aussi le livre d'Augustus Le Plongeon : « Queen Móo and the Egyptian Sphinx », sans lequel je ne me fusse peut-être jamais laissé entraîner par l'idée de voir les ruines indéchiffrées des Mayas, dressées vers la Croix du Sud. Je les ai vues, je les connais.

Ce n'est pas à moi qu'il sera donné de prononcer à leur sujet des paroles définitives. Mais je sais que le temps n'est pas loin où ces paroles seront prononcées, où l'arc-en-ciel irisé des conjectures, jeté par-dessus l'Atlantide évanouïe, réunira en un tableau unique les vestiges de Maya, les pyramides d'Égypte, les temples hindous, les légendes de l'Océanie. Notre puérile chronologie européenne cédera la place à une autre échelle, à des évaluations du temps qui dépasseront nos vieilles mesures, comme le vol du condor dépasse les ébats des oiseaux domestiques. Nous apprendrons alors à contem-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

pler les prairies et les vallées non plus du haut d'un petit Mont Blanc déjà piétiné par les stupides touristes, mais des sommets volcaniques du géant Chimborazo, près de la masse neigeuse duquel les Péruviens érigeaient jadis des temples d'or au Soleil, des temples d'argent à la Lune.

13 *juin*. — Devant les temples et les palais de ces pays ensoleillés, ce qui frappe tout d'abord, c'est précisément l'amour de leurs constructeurs pour le Soleil et le Ciel, c'est leur esprit ouvert en face de la Nature, leur goût de l'altitude, de l'étendue royale des horizons. Ignace de Loyola indiquant au bon catholique le chemin du salut, — chemin véritablement digne, dit-il « de Dieu et de moi-même », — souligne la nécessité de considérer toutes choses « como de lejos y desde un sitio elevado », — (« comme de loin et d'un lieu élevé »). Il dit que pour cela il est indispensable de comprendre cette vérité première : « Diós y yo, ahora no hay más en el mundo. » (« Dieu et moi, et plus personne au monde, à présent »). Plus personne, plus rien, excepté la conscience de l'homme et le silence de l'Univers, silence avec lequel le *moi* humain demeure face à face. C'est alors que s'ouvre l'immensité de la véritable connaissance, et qu'il devient possible de « ver y poseer á Diós » (« voir Dieu et Le posséder »). Ainsi donc, — « fuge, tace, quiesce » (« fuis, tais-toi, demeure au repos »). Partir, se taire, être paisible dans la paix.

Les anciens constructeurs toltèques, les anciens Mayas, Fils de la Terre, connaissaient le sens de ces paroles, de ces pensées du mystique futur, perdu dans l'extase des contemplations pieuses. Ils considéraient l'altitude, l'abstraction des bassesses quotidiennes, comme

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

un degré indispensable vers l'union avec l'au-delà, comme la première condition de la connaissance par la prière. Du haut des pyramides, il était aisé de contempler le monde avec calme et fierté, non en esclave soumis, mais en maître. Dans les majestueux monastères mayas, où les Vierges du Soleil, religieuses de l'Astre Suprême, entretenaient un feu éternel, des pensées d'une clarté aveuglante naissaient dans la conscience ; les adolescentes au teint bronzé, vêtues du halo d'or des songes, recevaient dans leur sommeil mainte révélation qui ne peut surgir que loin du piétinement de l'agitation quotidienne et très haut au-dessus de la platitude affairée des marchés.

Je fus à Teotiuacan, sur les Pyramides du Soleil et de la Lune. Je suis monté sur la Pyramide du Soleil, plus élevée que la célèbre pyramide de Chéops. Mais ce qui m'a frappé, ce n'est point la grandeur de ces monuments, ni la conscience que ces colosses ont des milliers et des milliers d'années d'existence, — mais bien le fait que les hommes disparus, leurs constructeurs de jadis, avaient si fidèlement compris que les temples, du sein desquels la pensée s'élance, doivent se dresser vers le firmament et s'ouvrir aux étoiles, qu'ils doivent s'élever loin des maisons où l'on mange, où l'on boit, où l'on marchande, où l'on prononce des paroles vaines, qu'ils doivent représenter une intégrité unique, royalement fière dans son isolement, comme sont fiers dans leur isolement les aigles, les arbres séculaires, les cimes des montagnes, comme, refusant de se confondre avec les nuages mesquins, demeure isolée l'énorme nue orageuse.

En contemplant, du haut de la Pyramide du Soleil, les montagnes et les vallées environnantes, en regardant la belle Route des Morts

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

qui va de ce monument à la Pyramide de la Lune, je compris qu'il y eut un temps où il était facile de prier dans les temples, facile de sentir, tout en priant, le lien qui unit l'homme à l'univers. Je songeais aussi combien il est peu probable qu'alors une âme en prière sentît battre en elle ce cri arraché à Blake : « My mother, my mother, the church is cold ! » (Ma mère, ma mère, l'église est froide !).

Je crois même que si, au lieu des sacrifices non sanglants offerts par les doux prêtres de Quetzalcoatl, les Aztèques ivres de Soleil et de couleurs extirpaient avec leur glaive d'obsidienne le cœur du prisonnier de guerre, au sommet d'un teocalli, — leurs victimes n'éprouvaient pas toujours devant ce supplice la terreur exclusive de la mort. Arraché de la poitrine, élevé vers le Soleil par la main du sacrificateur pour être précipité ensuite aux pieds d'une idole effroyable, le cœur vivant aspirait à vivre, car le propre du cœur humain est de vouloir battre encore et toujours. Cependant, symbole du feu volcanique qui s'arrache du sein de la terre et s'élance vers le Soleil, ce cœur se livrait à la mort avec la certitude d'une vie nouvelle et resplendissante. Les guerriers qui avaient péri par le glaive entraient dans les palais du Soleil. Ils y étaient attendus, ils y goûtaient une existence de lumière et de bonheur ; puis, au bout d'un bref délai, leurs esprits s'en allaient animer des oiseaux au plumage diapré, à la voix sonore, des nuages légers, des nuages changeants, aériens, libres, planant dans les hauteurs, encadrés d'une lisière d'or.

Il est dur de mourir, mais je ne sais si la mort est plus facile dans une chambre étouffante ou bien sous le Soleil qui brille et nous attend, au sommet d'une pyramide, devant le sacrifica-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

teur inexorable, mais prompt à porter le coup, avec qui la victime s'allie, à l'instant suprême, en une angoissante communion, aux yeux du Destin inéluctable, cruel et tendre dans sa cruauté même. Je frémis à l'idée que l'on puisse se laisser conduire degré par degré, jusqu'à l'ultime, l'effroyable terrasse du teocalli pyramidal, pour être précipité sur l'autel de pierre et voir le geste qui brandit la lame d'agate. Cependant je sais, je sens, que les sacrifices non sanglants des Toltèques aimant les fleurs et la fumée des aromates, comme les sacrifices cruels des Aztèques aimant la couleur du sang répandu, sont des cierges allumés par devant le Très Haut ; mais pourquoi ils furent allumés les uns et les autres, — comment pourrais-je le savoir, moi, humble entre les cierges? Lesquels de ces flambeaux Lui paraissent les plus agréables? — j'ai peur de réfléchir à cela. Pour envisager cette pensée sans horreur, il est nécessaire, sans doute, de se fondre en une communion absolue avec Celui qui éclaire, Celui qui consume.

14 *juin*. — Nuit. — J'ai longuement réfléchi au Feu. Etre brûlé ne me ferait pas peur. Ce qui me paraît effrayant et monstrueux, c'est de voir s'éteindre lentement, progressivement, les hommes que j'avais vus briller et flamber. Fumeuse extinction des pensées et des formes. Extinction de tous les feux, mort de toutes les lumières. En moi-même je sens une intarissable jeunesse ; plus j'avance dans la vie, plus elle me paraît légère. Au bout de chaque longue étape, je jette à terre une partie du fardeau que je portais sur mes épaules. Mais de tous côtés je vois des visages familiers et je constate avec indignation, avec dépit, avec douleur, que plus ils vont, ces êtres, plus ils

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

se font moroses et courbés; — cependant moi-même, à chaque pas, je deviens plus gai, plus serein, je perçois mieux le murmure des ruisseaux et le chant des alouettes, je sens que ma taille se redresse, qu'une vigueur allègre s'accroît en mon corps, que dans mon cœur amoureux du Rêve les sources ne cessent de chanter.

C'est là l'évolution qui se fit chez Oscar Wilde et pour laquelle je lui garde un amour exclusif. Sans nous connaître, nous avons prononcé, lui et moi, des paroles identiques sur l'adoration du Soleil et la jeunesse éternelle. Et si Wilde, mon frère aîné, a pu équitablement, comme représentant d'une race plus raffinée, se donner le titre de Roi de la Vie, — je dirai, moi, que je ne suis pas un *King of Life*, mais un troubadour mélodieux, un rayon du Soleil printanier, un ruisseau chantant, un tendre bouton d'or, le sourire d'un visage d'enfant.

Mais, bien que je sois amoureux des voluptés, bien que je sois un païen qui entonne des hymnes au Soleil, à la Lune, au quadruple verbe des Eléments, — le chrétien, en moi, garde toute sa force ; je ne puis réprimer le désir d'être humble et débonnaire, d'être un instrument docile dans la main qui m'envoie ici-bas ; j'ai compris la beauté du Christ, je ne puis méconnaître le fait que l'Evangile selon saint Jean soit le livre le plus émouvant, le plus subtil qui fut jamais écrit. Je souhaite demeurer souvent avec Jésus-Christ, — toujours, si cela est possible, car Il n'empêche pas, Il ordonne, au contraire, d'aimer les fleurs et les oiseaux que j'aime tant. Mais pour cela, il faudrait prier, et la prière est si difficile ! Je n'ai qu'à pénétrer dans une forêt, je n'ai qu'à passer d'une chambre dans le jardin, — aussitôt, sans voix, à la manière des païens, j'adresse ma prière aux choses de l'univers. J'aime le brin d'herbe et le moustique, je suis

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

prêt à coller mes lèvres à une branche de lilas, au plantain rustique, je me fonds avec le petit nuage du Ciel, avec le vent qui court sur la terre et dans les rameaux chuchotants ; mais lorsque j'entre dans un temple chrétien, mon cœur se serre, je sens les eaux fraîches, qui murmuraient tout à l'heure en mon âme, se perdre parmi des sables arides, sans les désaltérer, sans les rendre plus beaux.

Certes, je ne puis me défendre d'un ravissement, d'un trouble sacré, lorsque je suis assis dans une église catholique, écoutant les fugues majestueuses de l'orgue. Je ne puis réprimer des larmes, des sanglots, lorsque j'entends les admirables chants funéraires de notre église russe. Mais cela ne me suffit pas. Je veux que le temple où je pénètre soit inondé de Soleil et tout resplendissant de fleurs. Je veux que, pendant mes prières, autour de moi toutes choses soient belles, je veux voir autour de moi des êtres qui prient, et non pas ces figures mornes, ces visages étrangers ou indifférents. Je veux que, dans le temple où je prie, on n'entende point le cliquetis des monnaies, que le tintamarre des rues n'y pénètre point, détruisant les saintes suggestions des cantiques.

C'est pourquoi je bénis les hommes qui bâtissaient leurs temples sur des sommets ; j'aime les descendants des Atlantes dont les prières confondaient en une immense et unique extase les pensées, les fleurs, les mots, les parfums, les couleurs, et l'air libre, — et la hauteur des pyramides d'où l'on découvre le vert océan des plantes, jusqu'à la ligne lointaine de l'horizon, sous l'azur natal des cieux, sous les rayons du Soleil, notre procréateur.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

MOSAÏQUE FLEURIE

SYMBOLES MEXICAINS

LA cosmogonie antique des Mexicains affirme que, de tous les dieux, le plus ancien est le dieu du Feu, qui réside au centre des fleurs, en une demeure entourée de quatre murs et abritée de plumes étincelantes, en manière d'ailes.

Le mot *ihuitl*, — plume, — signifie, dans le langage des Nahuatls, un objet d'essence divine. Voler — est l'apanage des dieux.

Une des figures les plus grandioses du symbolisme des Mexicains et des Mayas, figure qui leur est commune avec les Egyptiens, c'est la pyramide. Cependant la pyramide mexicaine est tronquée et se termine par un temple. Les divers savants donnent des explications différentes de l'origine de la pyramide : rêve de grandeur, désir de s'assurer un refuge solide en cas de déluge, et bien d'autres suppositions de ce genre. Quant à moi, je tiens pour certain que l'origine de la pyramide est liée au culte du Soleil, qu'elle est purement religieuse. Au soir, lorsque le Soleil, surtout après l'orage, transperce de ses rayons obliques les nuages amassés, on voit se dessiner dans le ciel, avec une netteté absolue, le contour

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

d'une pyramide se terminant par le disque du Soleil. De la surface de la Terre, cette pyramide, faite de rayons et de nuages, de feu et de menace orageuse, conduit la pensée vers les hauteurs du Ciel, vers ce qu'il y a en lui de plus puissant et de plus éclatant, — vers le Soleil. Tel est aux pays des fervents du Soleil, — les Mexicains, les Egyptiens et les Mayas, — l'origine de la pyramide terrestre, oraison qui s'élève, cantique haut dressé, à jamais immobile en sa piété muette.

Le Serpent au Plumage d'Émeraude, le dieu des Vents, Quetzalcoatl, portait un autre nom encore : Iahualliéhuécatl, la Roue des Vents. Il symbolisait la force centrale, la rotation, l'empire des quatre points cardinaux. Il était le seigneur de la quaternité universelle, donc le souverain de l'univers. Il était également Omeh-Tecutli, le Double-Souverain, et Omeh-Tzihuatl, la Double-Souveraine. En lui étaient réunis le principe viril ou céleste, le principe féminin ou terrestre. Dans leurs invocations pieuses, les Mexicains appellent Quetzalcoatl : Invisible, Impalpable, Pareil à l'Air, Pareil aux ténèbres des nuits, Seigneur de tous lieux. On le nommait encore Chicomé-Xochitl, les Sept Fleurs, et Tzitlalla-Tonalla, Etoiles scintillantes (Voie Lactée). Dans le langage des Mayas son nom est Cuculcan, — le Quatre divin. C'est lui qui a réuni les tribus éparses, qui leur a donné une forme de gouvernement fondée sur le nombre 4, et qui partout, dans le Mexique et le pays des Mayas, a dressé des pyramides quadrilatérales. Il était né de la Mer, il a disparu dans la Mer, pour monter au ciel sous la forme de l'Etoile du Soir et du Matin. Lors de sa première apparition il portait un vêtement blanc tout orné de croix rouges. Dans les temples qu'il fondait

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

pour la prière, la pénitence, le jeûne et les louanges, il disposait quatre pièces qu'il occupait successivement. Avec de l'or, des pierres précieuses, des rideaux en plumes brillantes, ces quatre pièces étaient revêtues de couleurs bleues, vertes, rouges et jaunes. (De même notre Sviétovit, à Arcone, possédait quatre pierres précieuses...)

Montezuma, le dernier roi des Aztèques, était une incarnation du dieu de la guerre, du dieu-colibri, Huitzilopochtli. Bernal Diaz, le compagnon de Cortez, dans son récit de la conquête du Mexique, raconte que Montezuma, venant au-devant de Cortez, apparut porté sur une magnifique litière, dominant la poussière terrestre. En mettant pied à terre il se montra chaussé de sandales d'or afin d'éviter le contact du sol. Quatre chefs principaux le soutenaient et le portaient presque. Le baldaquin qui l'abritait était orné de plumes bleu-vert, d'or, de perles et de jade. D'autres seigneurs le précédaient, balayant le sol, étalant des tapis. Comme l'Etoile Polaire reste seule immobile parmi le mouvement éternel des étoiles, lui seul, Montezuma, pouvait rester assis pendant de telles solennités, et son trône était haut dressé. Montezuma s'habillait habituellement de bleu et de blanc, comme le ciel qui revêt tantôt la blancheur des nuages, tantôt la sérénité de l'azur. Il portait des parures d'or, de plumes précieuses, vertes et bleues, de turquoises, de perles et de *chalchivitls*, — pierres qui ressemblent aux émeraudes. Son diadème, en haute pointe sur le front, était tantôt incrusté de turquoises, tantôt façonné en or poli. Parfois il portait une couronne de plumes, avec une tête d'oiseau en or au-dessus du front. Son emblème était le Soleil. Parfois à ses sandales étaient attachés de petits

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ailerons, des *tzi-coyolli*, semblables à des ailes d'oiseau. Et tandis qu'il marchait, ces ailerons produisaient un son pareil à celui de quelques fines clochettes d'or.

Dans son très remarquable ouvrage, le plus intéressant de tous ceux qui ont paru récemment touchant le Mexique de l'Antiquité (1), Célia Nuttall énumère les treize principaux emblèmes de la symbolique mexicaine : le svastika ou la croix ; le feu ; le serpent ; l'arbre ; le visage humain ; le corps humain ; l'animal ; l'oiseau ; la main ; la pyramide ; la montagne ; la coupe ; la fleur. Le svastika ou la croix, le plus ancien des symboles primitifs, représentait, dit-elle, la conversion annuelle de la Grande et de la Petite Ourse autour de l'Etoile Polaire. C'était donc non seulement l'image du plus caractéristique des phénomènes célestes, mais encore le signe de l'année. Les formes les plus développées du svastka chez les Mexicains font partie des signes du calendrier. Au Mexique, comme dans la vallée de l'Ohio, le signe du svastika correspond au Serpent. Dans le Copan, ce signe est combiné avec l'image d'une figure humaine au repos, qui en occupe le centre, et qui exhale quatre souffles remplis d'une semence de vie. Finalement la croix est devenue le symbole de l'unité des quatre éléments, ou bien celui des deux principes originels de la Nature fondus en un seul, ou bien encore le symbole du dieu de la Pluie, car la Pluie crée la vie, étant elle-même une conséquence de l'union de la Terre avec le Ciel.

Le Feu sacré, constamment entretenu au sommet de la pyramide, représentait la prin-

(1) « The fundamental Principles of Old and New Civilisations », Cambridge, 1901.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

cipale lumière céleste. L'origine de ce feu était considérée comme surnaturelle et son entretien constituait l'objet des soins particuliers de la part des prêtres. Une profonde signification symbolique s'attachait au rite selon lequel on allumait le feu sacré au moyen d'un vilebrequin de roseau, que l'on tenait verticalement et qu'on introduisait dans un morceau de bois sec, maintenu dans la position horizontale. On obtenait ainsi une figure en forme de T, et ce rite offrait une allégorie de l'unité créatrice du double principe de la Nature. La nouvelle flamme sacrée était transmise chaque année à tous les habitants du Mexique. Remarquons que l'*acatl*, le roseau, s'unissait ainsi à l'Orient, région virile, celle qui donne la vie. Il est curieux de noter que le poète de la nouvelle Amérique, Walt Whitman, dans ses « Feuilles d'Herbe » intitule « Roseau » (Calamus) la partie du livre consacrée au culte de l'amour viril.

Le Serpent, par l'image phonétique du mot, correspond, dans la langue des Mayas, à la quadruple puissance, et dans la langue des Aztèques, à la double puissance. Les quatre éléments et les deux principes de la Nature, réunis sous une seule forme, enroulés en un cercle unique, — figure de la vie qui se reproduit, dans sa répétition renaissante, dans le retour circulaire de la création.

L'Arbre était le symbole de la vie, de la croissance visible ou secrète. Les six directions, — vers le haut, vers le bas et vers les quatre points cardinaux, l'arbre les réunit et les renferme dans le chiffre sacré : sept. L'arbre figurait aussi l'existence des tribus : le tronc principal était le souverain ; les branches et les rameaux, — les vassaux ; les feuilles, — les sujets ; les fleurs, — les jeunes filles ; les fruits, — les femmes, et ainsi de suite. L'arbre conven-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

tionnel dans la peinture mexicaine se ramifie habituellement en quatre parties égales.

Le Visage humain représente la dualité et l'unité de la Nature ; la partie supérieure correspond au Ciel ; les deux yeux, — au Soleil et à la Lune ; la bouche et les dents sont la Terre, les ténèbres du Monde Inférieur; le nez est le souffle. Les oreilles, les narines, les yeux et la bouche sont les sept portes de la sensualité.

Le Corps humain exprime le compte complet. Il est l'image de la parfaite organisation de l'état, celle aussi du système du calendrier, avec ses nombres primordiaux : les doigts, 20 ; les bras et les jambes, 4 ; le corps et la tête, 2.

L'Animal, le quadrupède, — le plus souvent chat sauvage ou puma, — représente le monde d'en bas et le culte nocturne de la Terre.

L'Oiseau, généralement un aigle, symbolise le monde d'en haut et le culte diurne du Ciel.

La Main, chez les Mayas, indiquait le chiffre 5; elle signifiait aussi le royaume, composé d'une métropole et de quatre provinces.

La Pyramide, emblème de l'autorité du Chef Suprême, symbolisait à la fois le centre sacré et stable de l'Univers et ses Quatre Parties. C'était également une expression hypostatique de la Force fondamentale du monde et une image des Quatre Éléments. Le plus important des téocallis de l'antique Mexico était couronné de deux temples, figurant ainsi la dualité de la Nature, tandis que la quaternité de l'édifice universel était représentée par les quatre côtés du monument et par ses quatre terrasses surélevées. Fray Duran dit que sur le côté oriental de la pyramide le nombre des degrés était 365. Le rite annuel de l'ascension triomphale des prêtres signifiait la course annuelle du Soleil.

La Montagne représentait l'union du Ciel et de la Terre. La cime de la montagne était sacrée,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

car c'est là qu'avaient lieu les épousailles du Haut et du Bas, suivies de pluies fécondantes. La montagne était honorée en outre comme l'image de la stabilité, du calme et de la puissance concentrée.

La Coupe était l'emblème de la terre, le réceptacle des pluies fécondes, le symbole du centre terrestre. Remplie d'eau pluviale dont la surface reflétait les astres, — et principalement l'Étoile Polaire, — la Coupe signifiait aussi l'union du Ciel et de la Terre, exprimée par les jeux de la lumière qui provient du Cœur des Cieux.

La Fleur symbolisait à la fois la Terre et le royaume avec ses subdivisions. On choisissait généralement une fleur quadripétale et régulière, dont le centre était marqué d'un cercle ou d'un point et dont chaque pétale portait une macule circulaire. Dans certaines circonstances, la Fleur devenait l'image de l'Univers tout entier. N'est-il pas vrai que la Fleur au cœur jaune, aux pétales diaprés, rappelle le Soleil avec sa compagnie familière d'astres hétérogènes?

Les Mexicains honoraient deux Soleils : le jeune, celui du jour, et le vieux, celui de la nuit, ou Soleil noir. L'étoile du Soir s'appelait au Mexique : le Soleil disparu.

Celia Nuttall attribue d'une manière spirituelle et convaincante l'origine du Svastika à l'observation du mouvement circulaire de la Grande Ourse, de la Petite Ourse et de Cassiopée ; elle signale le rôle important que jouent dans toutes les civilisations primitives ces trois constellations, ainsi que l'Étoile Polaire ; les rapprochements qu'elle fait à ce propos sont fort intéressants. On sait que Cassiopée se compose de cinq étoiles, que la Grande et la

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Petite Ourse en comportent sept chacune. Or le nombre 7 est le plus répandu de tous les nombres symboliques. Au Mexique, sept tribus ont apparu sortant de sept cavernes. Le Guatémala possède sept tribus et divise la journée en sept parties. Les Zunis comptent sept directions principales dans l'espace et sept divisions dans la ville. La Gaule a sept régions ; la Grande-Bretagne, sept rois ; l'Irlande, sept sanctuaires principaux. Au moment de la conquête, Mexico possédait également sept endroits réservés aux sacrifices. Le nombre total des étoiles de la Grande Ourse — la Petite n'est qu'une sorte de réplique), — de Cassiopée et de l'Etoile Polaire est 13. C'est un nombre sacré chez les Mexicains et les Mayas. Tout le système du calendrier dans le Mexique et le Yucatan est échafaudé sur la combinaison de ces nombres : $13+7=20$.

La pierre du Zodiaque est le plus grandiose et peut-être le plus intéressant parmi les monuments artistiques de l'antiquité mexicaine, conservés au Musée National de Mexico. Voici l'histoire de cette pierre. Selon Tezozomoc, chroniqueur du Mexique, en l'année des *Douze Lapins*, — (année 1478 de l'ère chrétienne), — deux ans avant la mort du roi Axayacatl, qui, à cette époque-là, gouvernait le monde, le grand prêtre rappela à celui-ci une promesse solennelle et parla en ces termes : « Le temple destiné aux grands holocaustes est sur le point d'être achevé. C'est toi-même qui viens de l'ériger. Tu as juré de l'orner de monuments de toute beauté, afin que notre dieu Huitzilopochtli, gardien et protecteur de notre tribu, prît plaisir à y séjourner. Le temps vole, tu ne peux tarder davantage. » — « Je veux, répondit le roi, à la place de l'autel consacré jadis par mon père au Dieu du Soleil, dresser une pierre nouvelle.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Fais enlever l'ancienne, mais conserve-la soigneusement. Je nourrirai et vêtirai les ouvriers qui m'apporteront un fragment de rocher considérable ; je donnerai de l'or, du cacao, des habits multicolores aux sculpteurs qui graveront sur cette pierre l'image du Soleil, entourée des emblèmes des saisons et des constellations. »

Aussitôt les ouvriers se mirent à l'ouvrage et arrachèrent un énorme bloc de rocher. Cinq mille hommes vigoureux s'attelèrent pour le traîner. Mais lorsqu'on atteignit le pont Xoloc, les poutres se brisèrent en mille morceaux, le rocher tomba dans l'eau, et personne n'osa tenter de le retirer des profondeurs du lac. Alors le roi entra dans une grande colère et dit : « Qu'on bâtisse un autre pont, à doubles poutres et pilotis, et qu'on arrache un autre rocher aux montagnes de Coyoacan. Qu'on m'apporte ce rocher et qu'on en fasse, en outre, une coupe où sera recueilli le sang qui découle de l'autel, en offrande propitiatoire à notre dieu. » L'ordre royal fut exécuté et la nouvelle procession des fragments de rochers s'accomplit sans encombre. Un dessin, reproduit dans le code de Mendoza, montre la pierre traînée par une longue file d'hommes, à l'aide de câbles et de grands rouleaux de bois, selon la manière dont les Egyptiens transportaient les énormes blocs de granit destinés à la construction de leurs pyramides.

Ce débris de rocher fut placé d'abord horizontalement, dans le huitième bâtiment du grand temple de Mexico. Le roi Axayacatl invita les chefs de tous les peuples alliés aux solennités de la consécration qui eurent lieu en l'année des *Deux Maisons* (1481 de l'ère chrétienne). Les treize prêtres des treize principales divinités du Mexique, armés de couteaux en obsidienne, montèrent avant l'aube sur la

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Pierre. Sept cent vingt-huit prisonniers que l'on avait gardés à la suite d'une bataille victorieuse, vêtus de plumes éclatantes, furent placés non loin de là. Au lever du Soleil, le prêtre saisit un vase où brûlaient des aromates, fit quatre fois le tour du rocher, lança le vase contre la pierre, et le vase se brisa en menus éclats. Aussitôt le roi Axayacatl monta sur la pierre et commença l'immolation en extirpant les cœurs avec un glaive d'obsidienne et en les jetant dans la vasque de pierre (celle-là même qui s'est conservée jusqu'à nos jours). Après avoir immolé 52 prisonniers, il céda la place aux prêtres ; treize sacrificateurs continuèrent successivement à immoler les victimes jusqu'à ce que tous les 728 captifs fussent tués.

En l'an 1521 de notre ère, Cortez, avec une poignée d'Espagnols, conquit le Mexique et détruisit ses temples. Le Calendrier de pierre, ainsi que diverses grandes statues de dieux et autres objets du culte, furent enfouis dans les marais voisins, sur l'ordre des moines catholiques, afin que les païens cessassent de les contempler. En 1551, la pierre remonta à la surface de la terre et fut enterrée derechef, en 1558, selon le décret d'un pieux archevêque, grandement offusqué par le spectacle de ces emblèmes et effigies du paganisme. Après ce deuxième ensevelissement, la pierre demeura dans l'oubli absolu. Au cours de 232 années, aucun des écrivains parlant des antiquités mexicaines ne signale l'existence du Calendrier. Celui-ci fut donc l'objet d'une découverte tout à fait inattendue lorsqu'il apparut en 1790, au moment où l'on déblayait la place de la Cathédrale, à l'endroit précis de l'antique teocalli. Il fut encastré dans une des tours de la Cathédrale et y demeura jusqu'en 1885 ; plus tard on le transporta au Musée National.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Le diamètre de ce zodiaque est de 11 pieds 8 pouces. C'est un bloc de basalte, dont Alexandre Humboldt évalue le poids à 24.400 kilogrammes. Ce chiffre permet de juger des difficultés que les Aztèques étaient capables de surmonter pour la construction de leurs temples. Ce monument représentait l'année mexicaine. L'année civile se composait de 18 mois de 20 jours ; le mois se divisait en 4 semaines de 5 jours ; 5 jours intercalaires complétaient l'année : c'étaient les Némontemi, jours fatidiques, pendant lesquels on ne devait rien entreprendre, les visites seules étant permises. L'année commençait au 1er mars du calendrier européen ; les mois portaient des noms évocateurs : les Eaux décroissantes ; les Liens de Fleurs ; la Fête de l'Herbe ; le Soleil en Partance ; la Maison de Lumière. Chaque jour avait également un nom propre : l'Aurore; le Vent; le Serpent; la Mort; la Fleur.

Comme il restait un excédent de six heures à ajouter aux 365 jours de l'année, les Mexicains corrigeaient cette inexactitude en intercalant 25 jours après tous les 104 ans. De cette façon leur année correspondait au temps solaire avec plus de précision encore que celle du calendrier grégorien : en effet, c'est seulement après une période de plus de 5.000 ans qu'ils arrivaient à perdre une journée.

La première rectification du calendrier mexicain eut lieu 16 siècles avant l'invasion espagnole, dans l'antique cité de Huéhuétlapallan (Arizona). Au moment où les Espagnols, avec leur calendrier julien, arrivèrent en 1520 à Vera-Cruz, ils se trouvaient de dix jours en retard sur le temps exact.

Les Mexicains divisaient le temps en cycles de 52 années ; chaque cycle comportait quatre subdivisions de 13 ans. Il y avait quatre noms

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

pour les années : Toxtli, Acatl, Tecpatl et Calli, ce qui veut dire : le Lapin, le Roseau, le Silex, la Maison. Les Toltèques partageaient la période historique en quatre grandes époques ou quatre Morts du Soleil : âge de l'Eau, âge de la Terre, âge du Feu, âge de l'Air. Les Aztèques modifièrent cet ordre de la façon suivante : âge de l'Eau, âge de l'Air, âge du Feu, âge de la Terre. Voici comment les savants expliquent cette division : l'âge de l'Eau correspond à l'engloutissement de l'Atlantide ; l'âge de l'Air est la période glaciaire, à laquelle les Mexicains relient les légendes des régions glacées du Nord, d'où venaient leurs ancêtres ; l'âge du Feu est l'époque des éruptions volcaniques accompagnées de tremblements de terre ; l'âge de la Terre est la période de l'existence proprement historique des peuples mexicains, existence qui remonte au delà de l'année 4431 avant J.-C.

La journée des Aztèques, de même que leur nuit, comptait 8 heures ; l'heure avait 90 minutes égales aux nôtres. Chacune des heures avait une consécration spéciale : la 1re (correspondant, chez nous, à 6 heures du matin) était dédiée au Soleil Levant ; la 2e à la Lune Pâlissante ; la 3e à la Déesse de l'Eau ; la 4e à la Voie Solaire ; la 5e à Quetzalcoatl, Étoile du Matin ; la 6e au Dieu des Morts ; la 7e à la Terre ; la 8e à Tlaloc, Dieu des Tonnerres. Des heures de la Nuit, la 1re appartenait à Quetzalcoatl, Étoile du Soir ; la 2e aux Étoiles Scintillantes (Voie Lactée) ; la 3e à la Nuit ; la 4e au Dieu qui gouverne la Nuit (Aldébaran) ; la 5e au Feu Créateur de l'Univers — (à minuit on allumait le Feu sur la Colline Stellaire) ; la 6e au Messager du Soleil ; la 7e à l'Aurore ; la 8e au Seigneur de la Lumière Revenante. Parmi les heures du jour, la 3e et la 7e avaient

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

un caractère favorable ; la 1re heure de la Nuit était de mauvais augure. Les prêtres de Quetzalcoatl possédaient un calendrier secret et sacré. Leur année n'avait que 260 jours, avec 20 mois de 13 jours chacun. Cette manière de calculer le temps était fondée sur le mouvement visible de la planète Vénus qui brillait pendant 260 jours en qualité d'Étoile du Matin et les 260 jours suivants en qualité d'Étoile du Soir.

Les Nahuatls divisaient les étoiles en trois catégories : *tzitlallin*, étoiles immobiles ; *tzitlalmina*, comètes ; *tzontémocné* ou *tzitziminé*, planètes. Ils figuraient les premières par de petits disques moitié rouges, moitié blancs ; les deuxièmes par des ronds avec une flèche ; les troisièmes par les effigies des dieux auxquels elles étaient dédiées, — toujours de profil, avec une coiffure ornée d'une aile.

De même que les Hellènes, les Nahuatls représentaient Vénus surgissant de l'écume des mers parmi les coquillages. Témoins certaines sculptures d'argent du Mexique.

Les Mayas consacraient les vingt premiers et les vingt derniers jours de l'année à la pierre précieuse *can*, — c'est-à-dire à Vénus.

L'Occident indiquait, chez les Aztèques, la résidence des femmes. Les âmes de celles qui avaient mérité la vie immortelle habitaient le Pays du Couchant, tandis que les âmes des hommes séjournaient dans la région orientale. Les âmes des guerriers saluent chaque jour le Soleil levant et l'accompagnent depuis l'horizon de l'Est jusqu'au Zénith. Là les âmes féminines attendent Celui au Clair Visage et le suivent

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

jusqu'à la limite du Déclin, dont le symbole est la Maison.

Les âmes des prêtres défunts se transformaient en papillons ou en phalènes ; celles des guerriers devenaient des colibris. Il y a une analogie entre ce mythe et une légende populaire de Pologne, « Les Filles des Piletzky » :

Dans la très noble maison des Piletzky
Toutes les filles premier-nées,
S'il leur arrivait de mourir
Avant d'être mariées,
Se changeaient en colombes blanches.
Mais si elles étaient mariées,
En mourant elles se muaient
En des papillons nocturnes.
Or si l'une de ces phalènes
Entre, la nuit, par la fenêtre
Et se pose sur une main,
Et tout doucement la pique,
C'est que vers la maison des Piletzky
S'avance, déjà toute proche,
La mort.

Mictlantécutli, Seigneur du Nord et de l'ombre mortelle, avait pour emblème une araignée. Dans la symbolique universelle, l'araignée représente également la Force centrale du Monde, filant éternellement le fil de la vie. On connaît la prédilection si caractéristique dont jouissait l'araignée auprès du grand panthéiste européen, Spinoza.

Il y avait autrefois, dans le Ciel du Mexique, un dieu appelé Tzitlal-Tonac, Étoile scintillante, et une déesse, Tzitlal-Cué, à la Chemise étoilée. Or cette déesse stellaire mit au monde une créature étrange : un couteau de silex. Tous les autres enfants du couple, épouvantés par ce nouveau-né bizarre, le précipitèrent du haut

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

des cieux. Le couteau de silex tomba, se brisant en petits morceaux, et de ses étincelles surgirent seize cents dieux et déesses.

De toutes les danses, la plus sacrée était celle qu'exécutaient les prêtres seuls pour la fête du Dieu du Feu. Pendant cette solennité, ils se montraient avec des visages enduits de noir, comme une incarnation des ténèbres et de la nuit. Dans chaque main ils tenaient deux torches. D'abord ils restaient assis ; puis ils commençaient une lente procession circulaire autour du réchaud divin. Après avoir dansé, ils jetaient leurs torches dans le cratère flambant. Ce rite s'accomplissait dans un profond silence, au sommet d'une pyramide. En bas se tenait la foule pieuse et muette. D'une façon générale, la danse était considérée au Mexique comme un art sacré ; on apprenait à danser dès l'enfance, sous la direction spéciale des prêtres.

Dans l'écriture polychrome du Mexique, le visage de la femme est ordinairement peint en jaune, couleur du Couchant. La parenté des ténèbres et du mystère avec le principe féminin était symbolisée, entre autres, par la Maison des Ténèbres, élevée dans l'enceinte du grand teocalli de Mexico et dédiée à la Mère-Terre, dont le nom est Tzihuacoatl, la Femme-Serpent. Les autres temples de cette déesse étaient, nous dit-on, des souterrains obscurs, semblables à des caves, avec une entrée unique et basse, parfois sculptée en forme d'une mâchoire de serpent. Les prêtres seuls étaient admis à pénétrer dans ces sanctuaires secrets, où des rites mystérieux étaient célébrés et où l'on entretenait le feu sacré.

Selon le récit de Bernal Diaz, l'effigie de Tez-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

catlipoca, Celui qui taquine les Deux Côtés, effigie placée dans le grand teocalli de Mexico, était saisissante par l'éclat de ses yeux. Ces yeux étaient en réalité des miroirs métalliques. Ce dieu contemplait le monde à travers un reflet. S'ingéniant par des ruses magiques à pousser sans cesse le côté droit de la vie contre le côté gauche, il jouissait de cette lutte et regardait l'existence universelle comme une succession d'ombres dans un panorama ininterrompu.

Tezcatlipoca, seigneur de l'éclatant miroir d'obsidienne, magicien qui séduisit Quetzalcoatl, incarnait la Nuit, le Ciel nocturne, avec ses myriades de miroirs stellaires. Ainsi la Nuit triomphe de l'Étoile du Soir en l'attirant au fond de ses arcanes noirs. Doublement rafraîchie par l'obscurité et regagnant sa place après un séjour momentané parmi les mystères des ombres, l'Étoile du Soir est doublement lumineuse lorsqu'elle ressurgit, Étoile du Matin.

Tandis que le miroir d'obsidienne était l'emblème du culte stellaire, le miroir de silex poli appartenait au culte du Soleil. Les prêtres utilisaient le miroir de silex pour concentrer les rayons solaires en allumant le feu sacré, à l'heure de midi, pendant l'équinoxe du printemps et le solstice de l'été.

Dans la langue des Nahuatls, l'océan se nomme *ilhuicaatl*, eau céleste. La Pluie et l'Océan appartenaient au principe viril, le Ciel, tandis que les puits, les lacs, les sources, les rivières provenaient du principe féminin, la Terre.

Chez les Mayas, la tête de serpent symbo-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

lisait la Mer. L'Océan, en leur langue, s'appelle *canah*, serpent très puissant. A l'entrée des temples les Mayas plaçaient deux colonnes appuyées sur têtes de serpents sculptés, aux gueules béantes.

Les Égyptiens, de même que les Hindous et les Chaldéens, considéraient le triangle équilatéral comme le symbole de la Nature. Chez les chrétiens ce triangle, contenant un œil, est l'emblème de la Divinité. Chez les Mayas, tout comme dans l'occultisme européen, le triangle équilatéral dont le sommet est en haut signifie le Feu ; si le sommet se trouve en bas, il signifie l'Eau. D'après les indications de Célia Nuttall, l'un des temples mayas dont les ruines existent encore, celui d'Uxmal, dit le temple du Colombier, aux multiples décors de triangles équilatéraux, ne serait qu'une immense oraison architecturale pour obtenir le bienfait de la pluie, un hymne monumental aux divinités de l'Eau et du Feu.

Le bleu pâle est, au pays de Mayas, la couleur du deuil, non pas celle de la détresse, mais celle d'une joie paisible, — délivrance des liens matériels, progrès sur la route des Cieux.

Chac, en maya, veut dire rouge ; *chaac* signifie : orage, tonnerre, dispensateur de pluies, dieu de la Fécondité, protecteur des champs. Le symbole de ce dieu est la croix. En son honneur on célébrait la fête de *l'extinction du feu*.

La croix en forme de *tau* correspondait chez les Mayas à la constellation de la Croix du Sud. Le Plongeon, célèbre explorateur du pays des Mayas, signale qu'au début de mai, lorsque cette constellation se montre perpendiculaire à

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

l'horizon, l'agriculteur sait que le temps des pluies approche et prépare les semailles. Ce signe du renouveau, avec le cercle qui le complète, se trouvait, en Egypte, placé entre les mains et sur la poitrine des momies. La Croix du Sud et la Grande Ourse sont les souveraines du ciel nocturne au pays des Mayas, elles ressortent avec une netteté particulière parmi les autres constellations.

Le mot maya *Ti-ha-u*, qui correspond au signe T, signifie : *Ceci est pour l'eau.*

Une invocation des Mayas au dieu de la Pluie, dans le texte qui s'est conservé jusqu'à nos jours, chante ainsi :

Quand le Souverain se lève à l'Orient,
Les quatre côtés du Ciel,
Les quatre coins de la Terre
Sont ébranlés,
Et mes chants,
Déchirés,
Tombent aux mains du Seigneur.
Quand le nuage se lève à l'Orient
Et gagne en montant le Zénith
(Où siège Celui qui dressa
Les treize sillons des nuages, —
Le Roi Atzolan,
Celui qui déchire,
Le jaune tonnerre, —
Où les Seigneurs qui pourfendent
Attendent que vienne Atzolan, —)
Alors le gardien des vases
Où fermente un breuvage sacré,
Plein d'amour pour ceux qui déchirent,
Protecteurs des moissons, des semailles,
Leur transmet les saintes offrandes
Pour les faire accepter au Très-Haut.

Les Mayas représentaient la Terre sous les traits d'un vieillard dont le visage était tourné vers l'Orient et dont la main tenait l'esprit de

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

vie, le feu, premier principe du monde matériel.

Les Mayas imaginaient l'univers comme une étendue illimitée de ténèbres, où réside l'inconnaissable volonté. Pour symboliser l'univers ils avaient choisi le cercle, appelé *Uol* (Volonté). Le cercle coupé par un diamètre vertrical portait le nom de *Lahun* (L'Omnipénétant). Le cercle indique l'Infini Androgyne ; la circonférence divisée verticalement signifie l'éveil de la conscience, le principe viril ; elle représente la décade, le souverain 10, né de la fusion de 3 et de 7. Le cercle coupé par deux diamètres, l'un vertical, l'autre horizontal, s'appelait *Canob*, le 4 sacré, symbole des Quatre Constructeurs de l'Univers.

Les Mayas attribuaient le Feu au souffle de Couh, la Raison Universelle.

Selon Stephens (un des célèbres voyageurs de la péninsule du Yucatan, vers le milieu du XIX^e siècle), lorsqu'un Maya sent l'approche de la mort, il dit avec une parfaite sérénité : « Je m'en vais me reposer. »

Les couleurs préférées des Mayas sont le rouge, le vert, le jaune et le bleu clair. Couleur de la passion, couleur de la vie, couleur de la raison, couleur de la piété.

Devant leurs divinités les prêtres mexicains brûlaient des aromates quatre fois par jour : à l'aube, à midi, au crépuscule, à minuit.

Voici une des règles que les parents mexicains transmettaient à leurs enfants : « Abstiens-toi de donner le poison à qui que ce soit : tu offenserais le Très-Haut dans sa créature

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

et tu en périrais toi-même. » Une autre encore : « Ne mens à personne, car on te voit. »

Les Chichimèques honoraient le Soleil comme leur père, la Terre comme leur mère ; on dit qu'ils ne connaissaient point d'autres dieux.

Homara affirme qu'il existait au Mexique jusqu'à 2.000 divinités. Selon un certain moine pieux, Fray Léon de Gante, ces Démons (c'est-à-dire les dieux) étaient si nombreux que les *Indios* eux-mêmes en ignoraient le compte ; chaque objet avait sa divinité particulière.

Il existait chez les Aztèques un rite de communion avec la chair de Huitzilopochtli, dieu de la guerre et divinité nationale du Mexique. On façonnait avec de la pâte une figure de Huitzilopochtli ; puis, en présence du Roi, des quatre grands prêtres, des quatre principaux éducateurs de la jeunesse, un homme qu'on appelait Quetzalcoatl lançait un javelot muni d'une pointe de pierre et perçait le cœur de Huitzilopochtli. Ensuite on découpait le corps du dieu, le cœur était réservé au roi, et le reste, divisé en parcelles égales, était distribué parmi les fidèles de Mexico et de Tlaltelulco. Ce rite était célébré une fois par an.

Les adorateurs de Quetzalcoatl étaient grands artistes en joaillerie. Leurs spécialités étaient les pierres vertes (chalchivitl), l'argenterie, les objets en coquillages rouges ou blancs, en bois, en turquoise, en plumes brillantes. Les légendes racontent que les serviteurs de Quetzalcoatl se distinguaient par la légèreté de leurs mouvements et que les hérauts qui proclamaient ses ordres du haut de la Montagne des Exclamations, couvraient de leur voix des espaces immenses, de sorte que leurs paroles étaient

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

entendues à cent milles à la ronde. A l'époque où le règne de Quetzalcoatl était exempt de troubles, on ne voyait partout qu'abondance et que floraisons. Les citrouilles et les maïs atteignaient des dimensions énormes ; les épis étaient si hauts et si gros qu'on y grimpait comme sur des arbres ; le coton se teignait de toutes les couleurs imaginables : rose, rouge, jaune, vert, brun, orange, bigarré. Les oiseaux avaient un plumage d'émeraude, leurs voix étaient tendres et suaves. Les cacaoyers multicolores croissaient en nombre considérable. Le maïs ne servait même plus à la nourriture, mais seulement au chauffage des bains. Cependant Quetzalcoatl lui-même contemplait ses fidèles d'un regard bienveillant, célébrait ses offices pieux en se transperçant d'une pointe de maguey pour laisser tomber des gouttes de sang purificateur, et à l'heure de minuit se baignait dans la source sacrée, en regardant les étoiles.

On raconte qu'en quittant le Mexique, Quetzalcoatl vit dans les montagnes un arbre très grand ; d'une très grande flèche il transperça cet arbre; ainsi fut formée la croix. Il accomplit à cette époque bien d'autres faits surprenants. En un certain endroit, au sein des montagnes, où les hommes vivent loin des surfaces plates, il érigea une pierre colossale ; or celui qui a franchi les degrés de la piété peut déplacer cette pierre avec le petit doigt de sa main ; mais si, par simple curiosité, une foule immense s'assemble et s'efforce de remuer la pierre, celle-ci ne bougera point d'un cheveu.

Voici comment Fray Bernardino de Sahagun décrit les rites des libations sanglantes dans l'antiquité mexicaine. En beaucoup d'endroits, jour et nuit, on répandait le sang sur les teo-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

calli, en tuant des hommes et des femmes devant les statues des Démons. Pour honorer les Démons on faisait, en outre, des libations à certaines dates fixes, de la manière suivante : celui qui voulait répandre le sang de sa propre langue transperçait celle-ci avec la pointe d'un couteau ; dans l'orifice ainsi obtenu on introduisait un gros brin de paille, selon le degré de zèle de chacun : certains hommes reliaient leurs pailles ensemble et les tiraient, comme ceux qui tirent sur une corde, à travers les trous de leurs langues ; quelques-uns faisaient passer, l'une après l'autre, des quantités de pailles et les déposaient ensuite, toutes sanglantes, devant le Démon, ou bien sur les routes, ou bien dans dés urnes ; on faisait la même opération pour les mains et les pieds. Les prêtres répandaient le sang non seulement sur les pyramides des temples, mais encore au dehors, sur les montagnes ou dans les cavernes, dans leur zèle nocturne, et cela de la façon suivante : ils prenaient des roseaux verts et des épines de maguey et, après les avoir arrosés avec le sang extrait de la partie antérieure de leurs pieds, ils s'en allaient nus, la nuit, dans les montagnes où ils demeuraient en prière et où ils déposaient ces objets sanglants sur une litière de roseaux ; ils accomplissaient ce rite en quatre ou cinq endroits successifs, selon le zèle de chacun. Les hommes répandaient encore leur sang cinq jours avant la fête principale que leur piété célébrait tous les vingt jours. Ils pratiquaient des incisions dans leurs oreilles, ils y puisaient du sang et s'en enduisaient le visage en traçant des rayures sanglantes ; les femmes, pour montrer aussi leur dévotion, offraient leur sang durant quatre-vingts jours en renouvelant les incisions tous les trois ou quatre jours pendant cette

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

période. On sacrifiait encore aux Démons, et particulièrement à Huitzilopochtli, par zèle pieux, le sang des oiseaux ; aux jours de fête on achetait des perdreaux, on les décapitait devant l'idole, on déversait le sang et le corps était jeté à terre où il tournoyait en rond avant de mourir. Lorsqu'on tuait un esclave ou un prisonnier, le maître recueillait le sang dans une coupe, y plongeait un papier blanc et s'approchait ensuite de chacune des statues des Démons dont il oignait la bouche avec le papier ensanglanté ; d'autres encore plongeaient un bâton dans le sang et en effleuraient la bouche de la statue.

Outre les dieux et les déesses de tous les éléments, — (divinités communes aux Mexicains et aux autres peuples qui possédaient également des dieux de l'Eau, du Vent, de la Terre et du Feu), — il existait au Mexique des dieux absolument particuliers. Telle est, par exemple, Tzihuapipitli, la déesse des accouchées mortes dans le premier enfantement. Les mères de cette catégorie étaient honorées chez les Aztèques à l'égal des guerriers valeureux tombés sur le champ de bataille. Fort intéressante aussi est Tlaculteutl, la déesse des voluptés charnelles. On l'appelait également Ixcuina, la plus jeune des quatre sœurs, ou encore Tlaculcuani, la Mangeuse de Choses impures. Cette déesse incitait les hommes à la luxure, et quoi qu'ils eussent à lui confesser, tous les péchés leur étaient remis. Un autre dieu très curieux est celui de l'Ivresse, Tezcatzoncatl. D'après Sahagun, ce dieu était cousin ou frère des autres divinités du vin ; après avoir énuméré celles-ci par leurs noms, jusqu'au nombre de treize, l'auteur s'écrie : « Que de divinités protectrices pour les ivrognes ! »

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Une des coutumes nuptiales au Mexique consistait à faire asseoir les fiancés sur une même natte et à lier les bords de leurs vêtements l'un à l'autre, ce qui constituait un détail important de la cérémonie. Il y avait aussi un moment où la fiancée tournait autour du feu, après quoi les jeunes époux allumaient le copal odorant en l'honneur des dieux. Pendant les quatre premières nuits, ils dormaient sur de fines nattes de jonc et leurs couvertures légères étaient ornées de plumes brillantes, avec un *chalchivitl* vert au milieu. Aux quatre coins du lit, il y avait des roseaux verts et des épines d'agave, afin que des gouttes de sang fussent versées à la gloire des dieux. Les épousailles ne devaient pas s'accomplir avant la quatrième nuit ; si ce délai prescrit n'était point respecté, c'était un signe de malheur. A la fin de la quatrième nuit, les époux se baignaient, revêtaient des habits neufs, leurs têtes étaient parées de coiffures blanches, leurs bras et leurs jambes, de plumes rouges.

Pour la cérémonie des funérailles, les Mexicains peignaient en bleu le front du mort, car celui-ci devait se rendre dans les cieux ; on mettait dans sa main un bâton pour qu'il accomplît son chemin sans difficulté ; on plaçait près de lui une cruche d'eau afin qu'il pût boire au sein de l'ombre mortelle ; à différentes heures du jour on lui remettait des billets divers avec l'explication de leur usage. En déposant le premier billet, on disait : « Grâce à cela, tu passeras sans danger entre deux montagnes agitées. » En déposant le deuxième : « Grâce à cela, tu parcourras sans obstacle le chemin interdit par le Grand Serpent. » En déposant le troisième : « Grâce à cela, tu franchiras sûrement le lieu où est le Crocodile. » Le quatrième

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

billet conduisait le mort à travers huit déserts ; le cinquième à travers huit montagnes ; le sixième à travers un vent si violent et tranchant qu'il brisait les rochers et coupait comme un couteau. (Ce dernier détail coïncide avec le récit de Caldéron dans son drame « Le Purgatoire de Saint-Patrice ».) Dans certains cas, on brûlait le cadavre et on recueillait les cendres dans une urne ; en d'autres cas, on enterrait le mort ; parfois on l'embaumait. Dans l'urne funéraire, on introduisait quelque pierre précieuse ; s'il s'agissait d'un grand personnage, cette pierre était toujours un *chalchivitl* couleur d'émeraude, destiné à servir de cœur au défunt dans le monde nouveau.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

LA TRANSFIGURATION DU SACRIFICE

PENSÉE SOLAIRE

LE Soleil absorbe l'Eau, l'Eau se donne au Feu, elle cesse d'être Eau, elle devient brouillard, petit nuage, nuée orageuse, elle embrasse l'éclair, s'unit au Feu, et de nouveau, après le sacrifice qui l'a livrée, elle se déverse sur la Terre, en pluie claire et fraîche. Le Soleil attire le grain caché sous la Terre ; le grain s'éveille, il dérobe aux mottes de terre leurs sucs et les mottes lui donnent la nourriture, et l'émeraude vivante s'agite doucement dans le grain ; la pousse transperce le plafond de sa chambre nocturne, elle s'emplit d'air et de lumière, et l'Air et la Lumière lui accordent sa part d'eux-mêmes ; puis la plante fleurit, défleurit, jette ses graines à la Terre, restitue à la Terre sa tige morte, afin que celle-ci redevienne de la terre. L'oiseau sur la branche chante son chant printanier et la compagne de l'oiseau n'est pas seule à écouter ce chant ; je l'écoute, moi aussi, caché dans l'ombre des rameaux, et les notes du chant pénètrent dans mon âme ; j'accueille en mon âme, en même temps, la fraîche haleine des premières feuilles collantes et le frémisse-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ment des reflets sur les frondaisons et, le soir, la clarté vacillante de l'Etoile ; et, après avoir pris tout cela à l'Univers, je crée un vers sonore ou bien une parole de tendresse que j'offre à une âme proche, ou bien un frisson de bonheur dans mon cœur solitaire, — et l'Univers s'enrichit de mon bonheur à moi, bien que, peut-être, il ne soit perceptible à personne. Sur toutes les cordes, le Vent passe, et toutes les cordes chantent l'Harmonie de l'Univers. Mais, pour que cette Harmonie existe, avec ses cordes d'or, il faut aussi que les cordes se brisent, il faut que les cordes, qui chantaient si clair, demeurent brisées parfois, que le Vent, dans la plénitude universelle, puisse souffler, cruel et froid, que les tempêtes de l'hiver fassent à leur tour retentir leur chanson. Les tempêtes de l'hiver, — ceux à qui il est arrivé de rester gisants et glacés sous la neige connaissent leur chant.

J'ai parcouru le livre des légendes aux feuilles multiples, et parmi ces feuilles dissemblables, — couleur d'émeraude, ou blanches, ou rouges de sang, ou jaunies, — une seule et même idée accueillait mon regard, l'idée d'or du Sacrifice, de la Transfiguration du Sacrifice, le rêve d'or, le rêve sanglant, redoutable, et plein de réconfort infini.

Il existe au Pérou la légende suivante : Coniraya, le Créateur de toutes choses, avait coutume de parcourir la Terre en guenilles, de sorte que ceux qui le rencontraient voyaient en lui une figure lamentable et sordide. Tout en vagabondant ainsi, il devint amoureux de la très belle Covillaca. Il s'introduisit dans un verger, modela un fruit avec de la semence, se changea en oiseau, et lorsque Covillaca vint s'asseoir sous l'arbre où l'oiseau s'était perché, il jeta le fruit sur ses genoux. Elle le mangea et conçut aussitôt. L'enfant naquit. Au bout

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

d'un an, les dieux s'assemblèrent, afin d'établir qui était le père de cet enfant. Tous étaient présents, en habits somptueux ; et, couvert de ses guenilles habituelles, Coniraya lui-même parut. Comme personne n'avouait être le père de l'enfant, on laissa celui-ci chercher par ses propres moyens : l'enfant, à quatre pattes, s'approcha, sans hésiter, de Coniraya. Covillaca savait que sa grossesse et son enfantement avaient une origine miraculeuse ; elle aurait dû, en cet instant même, affronter le Destin avec confiance, attendant la continuation du miracle ; mais elle se montra pusillanime et indigne du bienheureux sacrifice que lui proposait le Destin. Pleine de honte et de courroux, elle s'enfuit. Aussitôt des vêtements d'or brillèrent sur Coniraya, et le Soleil se leva. Covillaca fut transformée en une pierre, en une pierre stérile, — belle, peut-être, — mais stérile et inerte.

Il existe un mythe siamois, extraordinairement semblable à cette légende, et qui, pour ainsi dire, en complète le sens. Un lépreux tout couvert de plaies gagnait sa subsistance en travaillant dans un verger. Il s'approchait souvent d'un certain pommier, de sorte que sa force vitale était passée dans la sève de l'arbre et que sa semence se trouvait dans les fruits de celui-ci. La fille du roi mangea de ces pommes, devint grosse et donna le jour à un enfant. Au bout d'un an, le roi voulut savoir qui était le père. Sur son ordre, tous les habitants du pays se rassemblèrent, chacun portant des friandises et des fruits. Celui devant qui l'enfant s'arrêterait en parcourant le rang, devait être le père. Or, l'enfant s'approcha du lépreux, bien que celui-ci fût couvert d'ulcères et ne tînt à la main qu'une boule de riz refroidi. L'enfant s'attacha au cou du lépreux et se mit à manger

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

le riz. Le père ainsi découvert, le Roi se montra courroucé et agit royalement : il ordonna de jeter le lépreux, la Princesse et l'enfant dans le fleuve. Mais la Princesse ne s'enfuit pas loin du père mystérieux de son enfant : le lépreux se transforma en un beau jeune homme ; — par la force de la confiance humaine, la hideur du commencement se termina en beauté.

Passons à une autre région. Au village de Verkhotichanka, dans le gouvernement de Voronège, village qui peut-être a cessé d'exister, les habitants adoraient le feu jusqu'au milieu du siècle dernier (1). En soufflant sur la flamme, pour la ranimer plus vite, ils répétaient : « Petit Feu sacré, donne-toi à nous ! » Ils adoraient également la Lune, car le croissant nouveau octroyait la santé. L'eau aussi leur était sacrée : c'était un péché que de boire à un seau plein, au risque de répandre l'eau ; on ne devait pas non plus faire couler de l'eau entre ses doigts. Dans ce lieu de paganisme primitif, vacciner un enfant était considéré comme un péché, le vaccin étant le sceau de l'Antéchrist. Au contraire, ceux qui meurent de la petite vérole seront, dans l'autre monde, vêtus de tuniques d'or. La notion de l'Antéchrist n'altère point le caractère purement païen de l'idée de ces tuniques qui remplacent, dans la nouvelle existence, les pustules de la maladie. La petite vérole seule a le privilège des tuniques d'or. Quelle en est la raison ? Les rebouteux eux-mêmes gardent le silence à ce sujet : « C'est ainsi de toute éternité.» Chez les Serbes, le nom de la petite vérole est : *boguiné* (2). Les Grecs modernes la représentent comme une femme surnaturelle possédant des pouvoirs miracu-

(1) Th. I. Bousslaïev, *Esquisses historiques*, tome I.

(2) En russe, *boguinia* veut dire : déesse.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

leux. Et, tandis que *l'elf* germanique est le génie de la lumière, du feu, de l'eau et de l'air, — le mot grec *alf* désigne la maladie, les ulcères de la peau. Ce qui est ulcères ici, signifie, ailleurs, chaudes tuniques d'or.

Transportons-nous maintenant dans l'antiquité mexicaine et voyons une des légendes réunies dans un livre du XVIIIe siècle, *Historia Antigua de Mejico* de D. Mariano Veytia.

Sur un vaste champ, au milieu duquel flambait un bûcher, ou plutôt un cratère qui lançait des flammes terribles, tous les sages, ainsi que les hommes les plus nobles et les plus hardis de la contrée, se trouvaient réunis ; on leur avait ordonné de se rassembler et on leur avait déclaré que ceux qui auraient le courage de se jeter dans les flammes deviendraient des dieux et seraient honorés comme tels. Ayant écouté cette invitation, tous demeurèrent immobiles et se demandèrent lequel d'entre eux devait commencer.

Tandis qu'ils discutaient, Cintéotl, le dieu du Maïs, qu'on appelait encore Inopintinzin, le dieu Orphelin, seul et sans famille, s'approcha de l'un des compétiteurs. Celui-ci était tout couvert d'ulcères déjà anciens, mais il supportait sa douleur avec patience. « Que fais-tu là? demanda le dieu : Comment peux-tu hésiter à t'unir à la flamme, pendant que tes camarades s'attardent à de futiles discussions? Précipite-toi dans le feu afin de mettre fin au mal que tu as souffert tant d'années avec cette vaillance héroïque, et tu seras comblé de joie, et tu recevras éternellement les honneurs rendus aux dieux. »

Illuminé par cet espoir, le lépreux, courbé comme sous le poids de la honte, s'approcha du feu et se précipita dedans. Grand fut l'étonnement général devant une action aussi téméraire. Mais, chose plus inouïe encore, on vit le

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

corps de cet homme se dissoudre peu à peu en rayons et se changer en parcelles de flamme, sans laisser la moindre trace. Au même instant un aigle très beau et très puissant descendit du Ciel, plongea dans le feu, saisit avec les serres et le bec la sphère de flamme en laquelle le lépreux venait de se transformer, l'éleva dans les airs et la déposa au firmament : le Soleil !

Inspiré par cet exemple, un des sages qui se trouvaient là, désirant jouir de félicités semblables, se jeta dans le feu. Mais les langues de flamme avaient épuisé leur ardeur suprême pendant la transfiguration du lépreux, leur force était moins vive, on ne distinguait plus que des étincelles au fond du cratère ; le sage fut changé en Lune et transporté au Ciel, mais dans une région inférieure à celle du Soleil.

Il existe une variante plus vieille et plus imagée de cette légende, citée par le meilleur des anciens historiens du Mexique, Fray Bernardino de Sahagun.

Autrefois, avant que le jour existât, les Dieux s'assemblèrent en un lieu nommé Teotiuacan et posèrent entre eux cette question : « Qui de nous assumera la charge de répandre la lumière sur le monde? » A ces mots, sans hésiter, le dieu dont le nom est Tecucistecatl, répondit : « C'est moi qui choisis la tâche d'éclairer le monde. » Aussitôt les dieux interrogèrent à nouveau : « Quel autre encore? » Tous les regards s'entre-croisèrent, on se mit à délibérer qui serait cet autre, mais aucun n'avait le courage de se vouer à un tel office, — chacun se troublait et se dérobait.

Un des dieux, qui ne jouissait d'aucune considération dans l'assemblée et qui était lépreux, gardait le silence, se contentant d'écouter les discours des autres. On s'adressa à lui, disant : « Toi, petit lépreux, essaie de devenir

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

lumineux ! » Il obéit de grand cœur et répondit : « J'accepte votre arrêt comme une faveur. Ainsi soit-il. »

Aussitôt les deux dieux commencèrent leur pénitence qui devait durer quatre nuits. On alluma le feu dans la cavité du rocher qu'on appelle aujourd'hui Téutezcalli. Le dieu nommé Tecucistecatl offrit en sacrifice des choses très précieuses : au lieu de branchages, il apporta des plumes multicolores de grande valeur, qu'on appelle *manquetzalli* ; au lieu de boules le foin, de sphères d'or ; au lieu d'épines de maguey, — des épines en riches pierreries ; au lieu d'épines sanglantes, — du corail rouge ; le copal apporté par lui était également excellent. Le lépreux dont le nom était Nanahuatzin, dressa son offrande, et au lieu de branchages il y avait des roseaux verts, attachés trois par trois, en tout neuf roseaux ; il apporta des boules de foin et des épines de maguey et les arrosa de son propre sang ; et au lieu de copal, son offrande consistait en ulcères de lèpre. Et pour chacun des deux, une tour fut construite, semblable à une montagne ; à l'intérieur de ces montagnes ils firent pénitence quatre nuits durant, et de nos jours ces sommets portent le nom de *tzacavalli*.

La quatrième nuit de la pénitence expirait. Au moment où l'heure s'inclinait vers minuit, commença la cérémonie rituelle. Un peu avant la minute où la nuit se divise, on apporta aux pénitents leurs habits. Celui dont le nom est Tecucistecatl fut vêtu d'une parure de plumes, *aztacomitl*, et d'une tunique de lin. Le lépreux dont le nom est Nanahuatzin mit une guirlande de papier sur sa tête et s'habilla d'un long vêtement de papier avec une *maxtli* de même.

A minuit révolu, tous les dieux pénétrèrent dans le cercle de feu qu'on appelle *teutezcalli*. Le

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

feu y avait flambé quatre nuits durant. Ils se placèrent sur deux rangs ; puis deux d'entre eux s'avancèrent, le visage dirigé vers le feu, entre les deux rangs, en disant : « Tecucistecatl, tu vas entrer dans le feu. » Aussitôt il s'élança ; mais la flamme était haute et ardente ; Tecucistecatl sentit la douleur des brûlures et, n'osant point se laisser choir, il revint en arrière. Pour la deuxième fois il s'avança, s'armant de courage, mais au dernier moment la résolution lui manqua. A quatre reprises il renouvela son effort sans pouvoir se décider. Or il était interdit de tenter l'épreuve au delà de la quatrième fois. Après cette quadruple expérience, les dieux dirent : — « Allons, Nanahuatzin, essaie à ton tour ! » A peine eurent-ils parlé, que l'illuminé, fermant les yeux, bondit dans la flamme et aussitôt se mit à craquer et à répandre des étincelles, comme celui que l'on incinère. En le voyant tomber et flamber, Tecucistecatl s'élança dans le feu. On raconte qu'un aigle le suivit et fut également consumé, — c'est pourquoi le plumage de l'aigle est brun ou noir. Un tigre entra ensuite et ne brûla point, mais fut effleuré par le feu, de sorte qu'il se trouve tacheté de noir et de blanc. C'est de là que provient le titre de Quaütlocélotl, Aigle-Tigre, donné aux guerriers agiles et sûrs ; et le nom de Quaütli est prononcé en premier lieu, car l'Aigle fut le premier à pénétrer dans les flammes ; et Océlotl est nommé le second, car le tigre suivit l'Aigle dans le feu.

Les deux dieux disparus dans les flammes, les autres se mirent à guetter l'ascension de Nanahuatzin. Après un moment d'attente solennelle, le ciel se colora de rouge et de tous côtés s'embrasa la lueur de l'aurore. On raconte que les dieux attendirent à genoux l'apparition de Nanahuatzin transformé en Soleil. Ils regar-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

daient de tous côtés, parcourant des yeux l'horizon ; cependant, ni en pensée ni en paroles, ils n'arrivaient à fixer avec certitude le point où il devait apparaître ; aucun signe particulier n'attirait leur attention. Les uns pensaient qu'il viendrait du côté de l'Étoile Conductrice, et dirigeaient leurs regards vers celle-ci ; les autres contemplaient le côté opposé. Partout à la fois on pressentait le lever de l'astre, car toute l'étendue du ciel était irradiée par l'aurore. Quelques-uns contemplaient le côté qu'on a appelé Orient, et affirmaient que le Soleil se lèverait dans cette direction. Ce qu'ils disaient était vrai. Enfin le Soleil se leva, dans un éclat rouge, intense et multiple ; il semblait se balancer, et personne n'osait le regarder, car il ôtait aux yeux la faculté de voir ; il étincelait et projetait sur la terre ses rayons excessifs et répandait à flots la clarté radieuse. Plus tard, la Lune se montra également à l'Orient, côte à côte avec le Soleil. Le Soleil se leva le premier, suivi par la Lune : dans l'ordre même de leur entrée au sein des flammes, les deux sacrifiés reparaissaient, transfigurés.

Les conteurs des légendes ajoutent que le Soleil et la Lune possédaient une lumière égale pour éclairer le monde ; lorsque les dieux s'aperçurent que leur force lumineuse était la même, ils tinrent conseil de nouveau, disant : « O dieux ! Laisserons-nous les choses en cet état? Est-il bon que les deux flambeaux marchent côte à côte? Est-il bon qu'ils éclairent de même? » Ils prirent une décision, en s'écriant : « Qu'il en soit comme ceci ! » Et l'un d'eux, levant le bras, lança un lapin au visage de Tecucistecatl, et le visage de celui-ci s'obscurcit, sa clarté se troubla, son aspect devint tel qu'il est maintenant.

Le Soleil et la Lune demeuraient immobiles

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

au-dessus de la Terre. Et de nouveau les dieux murmurèrent : « Comment vivrons-nous? Le Soleil ne bouge pas. Allons-nous demeurer parmi les êtres inférieurs? Mourons tous, et que notre mort le fasse renaître. » Tout aussitôt, l'Air se chargea d'exterminer les dieux. Seul Xolotl hésita, dit-on, à mourir. Il s'écria : « O dieux, je ne suis point mort ! » Et il pleurait, et à force de pleurer ses paupières étaient enflées ; lorsque l'exterminateur s'approcha de lui, il prit la fuite, se cacha dans un champ de maïs, et se transforma en un épi à double tige que les travailleurs des champs appellent encore Xolotl ; mais on l'avait suivi et il fut découvert parmi le maïs ; de nouveau il se mit à courir, il se cacha parmi les magueys et se transforma en un maguey double qu'on appela Maxolotl ; cette fois encore, il fut découvert, et s'enfuit, et se jeta à l'eau pour se changer en un poisson, nommé Axolotl ; alors on le prit et il fut tué. On prétend cependant que la mort des dieux ne fut pas la cause véritable du mouvement du Soleil. Mais un vent très puissant retentit et souffla, poussant le Soleil afin que celui-ci se mît en route. Le Soleil engagé dans sa course, la Lune demeurait à la même place. Puis elle commença à se mouvoir à son tour sur les traces du Soleil. Depuis lors, ils sont séparés et se montrent à des heures différentes. Le Soleil parcourt la journée, la Lune travaille dans la nuit.

Si, après ces légendes fleuries et multicolores, nous examinons la conception cosmogonique de Slowacki, « La Genèse par l'Esprit » (1), nous y découvrirons des analogies abstraites qui nous rendront plus sensible la pensée dissi-

(1) « Genezis z Ducha, » Modlitva z rękopisu J. Slowackiego. Lwów, 1874.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

mulée sous les images des traditions antiques. Ces légendes pittoresques en recevront un fond idéal, sur lequel, comme sur les lueurs nocturnes d'un incendie, les contours impondérables se détacheront en relief précis. Cette méditation, Slowacki la désignait sous le nom de Prière et la tenait pour son œuvre la plus importante ; elle était pour lui l'alpha et l'omega de ses écrits, tout comme pour Edgar Poe l'idée cosmogonique de son « Eureka ». « La Genèse par l'Esprit » est entièrement composée selon le rythme d'une haute inspiration religieuse pénétrant dans un esprit génial et spontanément créateur. J'en cite les pages les plus éclatantes, en les reliant par des résumés du contexte.

Tu m'as placé, ô Dieu, sur les rochers océaniques, afin que je passe en revue les actes séculiers de mon esprit ; mais voici que, soudain, je me suis senti immortel dans mon passé — même, Fils de Dieu, créateur du visible, un de ceux qui t'apportent leur amour bénévole sur les guirlandes d'or du Soleil et des astres.

Car mon esprit, avant que commençât la création, résidait dans le Verbe, et le Verbe était en Toi et j'étais dans le Verbe. (Je n'étais point Moi, car mon Moi est une forme, et, là-bas, il n'y avait point de formes encore. L'Evangile dit, en parlant de Dieu : « En Lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes », — mais non pas des personnes humaines. Car si le Moi avait existé à la même heure que Dieu, l'âge de l'homme serait égal à celui de Dieu.)

Or, nous, les Esprits du Verbe, nous conçûmes le désir des formes, — (le Moi implique la Forme), — et tout aussitôt Tu nous rendis visibles, Seigneur, et Tu permis que de nous-mêmes, de notre volonté et de notre amour,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

nous façonnions les formes premières et surgissions devant Toi, manifestés.

Et Tu séparas les Esprits qui pour leur forme avaient choisi la lumière, de ceux qui préféraient se révéler dans les ténèbres ; et, les uns sur les soleils et les étoiles, les autres sur les étoiles et sur les lunes, commencèrent le travail des formes parmi lesquelles, Seigneur, Tu puises sans cesse les aspects définitifs de l'amour, pour qui tout a été créé, par qui naissent toutes choses.

Ici, où, derrière moi, étincellent les roches d'or et d'argent, enchâssées dans les falaises comme les boucliers titaniques dont les yeux d'Homère rêvaient ; ici, où les soleils lancés comme des flèches inondent de rayons mes épaules, où parmi le bruit de la mer on perçoit la voix incessante du Chaos, constructeur de formes ; ici, où les âmes, par la voie qui fut mienne jadis, abordent l'échelle de vie de Jacob ; au-dessus de ces flots où tant de fois ma pensée s'élança vers des horizons inconnus, à la recherche de nouveaux univers, — laisse-moi, mon Dieu, balbutier comme un petit enfant le récit de l'antique travail de la vie, laisse-moi le déchiffrer parmi les formes qui sont les inscriptions de mon passé.

Car, composé, ainsi que la Trinité première, de trois personnes, — esprit, amour, volonté, — mon esprit volait, appelant à lui les esprits fraternels et de même nature ; puis, ayant par l'amour éveillé en soi la volonté, il se fixa en un point de l'espace invisible, dans l'éblouissement de forces magnétiquement attractives. Et celles-ci devinrent des forces électriques fulgurantes, et leur chaleur se propagea au sein de l'esprit.

Lorsque, dans sa paresse, mon esprit négligea de puiser en soi la substance solaire et s'éloigna

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

du chemin de la création, Tu l'as châtié, Seigneur, par la lutte de ses forces intérieures, par la débâcle de ces forces unies, les contraignant à briller non plus comme de la lumière, mais comme un feu dévastateur ; et, l'ayant rendu tributaire des clartés de la Lune et du Soleil, Tu changeas mon esprit en un tourbillon de feu pour le suspendre sur les abîmes.

Or voici, dans les Cieux, un autre cercle d'esprits lumineux, semblable à ce cercle de feu, mais d'une essence plus pure et plus complètement rachetée ; un ange d'or, les cheveux au vent, puissant, impétueux, saisit une poignée de sphères, la tord en un arc-en-ciel étincelant et l'entraîne avec lui.

A ce moment, trois anges, — celui des soleils, celui des lunes, celui des sphères, — s'effleurèrent du geste et fondèrent entre eux la première loi de la dépendance, du secours et du poïds ; or moi, depuis lors, j'appelle jour le temps de la clarté et j'appelle nuit les heures privées de lumière. Des siècles ont passé, ô Seigneur, et pas une seule fois mon esprit ne s'est endormi ; il travaillait sans cesse, transmuant en formes la nouvelle idée de la forme, selon le verbe sphérique, établissant la loi, se soumettant à sa propre loi, afin de s'élever sur les fondations ainsi édifiées et de proposer à l'esprit de nouveaux chemins ascendants.

Voici, ô Seigneur, parmi les rocs, figure de la beauté parachevée, l'esprit, — l'esprit dormant encore, mais déjà prêt à recevoir la forme humaine, et l'arc-en-ciel de la pensée Divine le revêt d'une sextuple guirlande. Dans l'abîme il a puisé cette connaissance des formes et des nombres mathématiques qui jusqu'à présent demeure au plus profond du trésor spirituel, si bien qu'elle semble en faire partie, sans aucune conscience et sans mérite aucun de sa

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

part. Mais Toi, Seigneur, Tu sais que la forme du diamant fut composée de formes vivantes et que les eaux découlèrent des formes visibles, à peine reliées entre elles, apprenant la loi de l'équilibre, tandis que sur la sphère tout était vie et changement, et ce que nous appelons la Mort, — c'est-à-dire le passage de l'esprit d'une forme à une autre, — n'existait point.

J'évoque devant Toi, ô mon Dieu, ces durs cristaux, incarnations premières de notre esprit; tout mouvement les a abandonnés aujourd'hui, et cependant les nuages et les éclairs vivants les couronnent encore ; car ce sont les Égyptiens de la nature primitive, qui se bâtissaient un corps pour des milliers d'années, et tenaient en mépris le mouvement, et n'avaient d'amour que pour la durée et le repos. Combien de foudres il t'a fallu, Seigneur, frappant contre les rocs de basalte du monde originel, combien de feux souterrains, combien de secousses pour briser ces cristaux et les réduire en poussière terrestre d'aujourd'hui, toute formée des débris de ces géants primitifs dressés jadis par l'attraction de l'esprit ! Est-ce Toi qui ordonnas à l'Esprit cette destruction de soi-même? Est-ce lui-même, foudroyé, qui fit crouler les voûtes échafaudées, jusqu'à ce que, du sein des rocs éclatés il eut extrait le feu, l'étincelle première, qui, telle une Lune énorme, bondit d'entre les pierres grondantes, se transforma en colonne de feu, et se leva sur la terre comme un ange exterminateur, et réside encore dans les profondeurs terrestres, sous la coquille de nos travaux de sept jours et de nos cendres?

Or à cette heure-là, Seigneur, les premiers des Esprits qui déjà s'acheminaient vers Toi, dans une torture de flamme, t'offrirent le premier sacrifice. Ils se vouèrent à la mort. Mais ce qui, pour eux, était la mort, n'était à Tes

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

yeux, ô mon Dieu, que l'assomption de l'esprit dans une de ses formes et son éveil dans une forme différente, plus parfaite, sans aucune conscience du passé, sans aucun souvenir de ce qui précéda son sommeil. Le premier sacrifice de ce mollusque qui Te pria, Seigneur, de lui permettre un épanouissement de plénitude vitale au sein d'un fragment de la matière, pour être ensuite détruit par la mort, — ne fut-il point l'image du sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Ce sacrifice ne demeura point sans effet ; car la mort, apparue pour la première fois dans la nature, Tu la récompensas, Seigneur, par le don que nous appelons aujourd'hui le corps vivant. Cette mort, ce tout premier sacrifice, donna naissance à la toute première résurrection. Par Ta faveur, ô mon Dieu, l'esprit conserva la miraculeuse faculté de créer des formes semblables à lui-même et, de par cette force, les esprits réunis, en des nombres divers, entrant en contact les uns avec les autres, exaltant leur puissance, devinrent créateurs de formes pareilles aux leurs.

Dès lors les esprits moururent et ressuscitèrent au lieu de se composer, de jaillir, de se combiner ou de se dissoudre en des gaz. Et, bien que je sache, Seigneur, que, sous la forme d'une étincelle, mon esprit tout entier vivait déjà au sein de la pierre, — à mes yeux imparfaits c'est seulement à partir de cette mort première, de ce premier sacrifice mortel, que l'Esprit commence à vivre, visible, et me devient fraternel.

Ainsi, d'un seul sacrifice de l'Esprit qui se voue à la mort en pleine force d'amour et de volonté, naquit une postérité de formes innombrables, de miracles de création que mes lèvres humaines ne sauraient énumérer devant Toi,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ô mon Dieu ; mais Tu les connais tous, car pas une seule forme *suivante* n'est sortie de la *précédente* à ton insu. Tu pris d'abord en tes mains l'esprit qui t'implorait, Tu écoutas ses désirs puérils et selon sa volonté Tu lui accordas une forme nouvelle. C'est pourquoi ces Formes sont à la fois savantes et puériles. Car chacun des esprits, torturé dans sa longue patience au fond d'une demeure étroite, avant que vînt son heure, savait ; et il Te priait, mon Dieu, avec des larmes, de modifier les pauvres murs de sa retraite ; et, que ses larmes fussent diamants ou perles, il T'a toujours apporté en offrande, Seigneur, une part de sa tranquillité passée et de ses trésors, afin que Tu en prisses davantage au profit de l'esprit, selon ses besoins.

Antique Océan, raconte-moi quels mystères primitifs du corps vivant s'accomplissaient jadis dans tes profondeurs? Comment pour la première fois se dépliaient les fleurs sensibles dans lesquelles s'épanouissait l'esprit? Mais tu as, à deux reprises, effacé de la surface de la terre ces formes merveilleuses et rudimentaires de l'esprit primitif, et maintenant tu ne peux plus révéler manifestement les merveilles que contemplaient dans ton sein les yeux du Seigneur. Des éponges formidables, des serpents végétaux sortaient de tes ondes d'argent ; les zoophytes s'appuyaient sur le sol avec leurs centaines de pieds, la bouche tournée vers le fond terrestre. Le mollusque, la limace, empruntant un moyen de défense à leur père le roc, se collaient aux récifs, émerveillés de vivre, sous leurs boucliers de pierre. La prudence se montra la première, sous la forme des cornes du mollusque ; le besoin de défense et la crainte cimentèrent l'huître au rocher. Et voici que naissent, au sein des eaux, des monstres prudents, paresseux et froids, luttant contre le mouvement des

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

flots, attendant la mort à l'endroit même de leur naissance, sans rien connaître du reste de la nature. Et Toi, Seigneur, dis-moi quelles premières demandes Te furent adressées par ces créatures, quels merveilleux, quels monstrueux désirs? Car j'ignore lequel de ces êtres effroyables et informes, sentant soudain le mouvement et l'émotion dans son système nerveux, éprouva le désir de posséder un triple cœur et te pria de le lui octroyer, Seigneur, en plaçant l'un des trois cœurs au milieu, les deux autres de chaque côté, ainsi que des sentinelles; et l'esprit qui résidait en cette forme-là, a-t-il depuis lors accueilli de ta part dans ses trois cœurs la joie de la naissance, dans ses trois cœurs l'aiguillon et le mal de la mort, — dis-le-moi, ô Seigneur? Lequel des martyrs T'a offert en sacrifice deux de ses cœurs, n'en gardant qu'un seul au sein des eaux, pour orienter sa soif et sa force créatrice vers la curiosité seule et pour façonner les *yeux* qui, même chez les mollusques fossiles, nous étonnent encore par leur perfection ; les yeux qui, aux premiers jours de la création, devaient briller dans l'eau ainsi que des escarboucles magiques, pour la première fois apparues au fond de la mer, pierreries vivantes, mobiles, se tournant, regardant l'univers ; les yeux depuis ce jour à jamais ouverts, afin de devenir les flambeaux de la raison, les yeux que les hommes pleins de doute, ô mon Dieu, commencent aujourd'hui à refermer volontairement, et que dans leur scepticisme, pour la première fois, ils appellent abuseurs de la raison, calomniateurs de l'expérience. O mon Dieu, dans le polype, dans la seiche je distingue la formation du cerveau et de l'oreille, dans la nature sous-marine je vois l'ébauche complète de l'humanité, je vois tous mes membres déjà modelés, déjà mobiles, destinés à se réunir un jour en un

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ensemble, mais qui pour le moment inspirent la crainte et l'horreur par leur aspect de corps dépecé.

L'esprit, épuisé à la fin par la lutte contre les vagues énormes de l'Océan, sacrifie ses trois cœurs au Seigneur ; il arrache les yeux de l'orbite éplorée ; la bouche qui aspirait au ciel, il la refoule et l'ajuste à ses pieds, afin que là, centuplée, elle puise les sucs de la terre ; c'est ainsi que l'esprit, dans sa paresse, s'écartant du droit chemin, prit l'aspect d'un champignon zoophyte, sacrifiant jusqu'à son système nerveux, pour obtenir la paix, sous une forme nouvelle, plus durable et moins vulnérable. Alors, ô mon Dieu, tu détruisis cette nature, et de l'animal semblable à un arbre tu fis l'arbre lui-même.

Tel est, Seigneur, le récit des défaillances de mon esprit à moi. Car la paresse sur le chemin de l'action, le désir d'un séjour plus long dans la matière, le souci de la durée et de la forme stable, ont été et restent encore le seul péché de mes frères et de Tes fils, les Esprits. Conjurés par cette unique loi, les soleils, les étoiles, les lunes accomplissent leur tâche ; et tout esprit qui s'élance en avant, quels que soient ses défauts ou ses imperfections, par le seul fait que son visage est orienté vers les aboutissements définitifs, alors même qu'il serait encore loin de sa forme parachevée, — est inscrit dans le livre de l'être.

Dans Ta grande bonté, ô mon Dieu, sous les vastes gisements diluviens, sous les couches des forêts calcinées, Tu m'avais réservé cette première épreuve de l'esprit s'emparant de la terre, sa première apparition enchâssée dans l'anneau de la sensibilité, son triple coup d'œil au fond du cœur qui dans l'homme seul se colore de sang, qui, pour la première fois, souffre

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

pour un autre que soi-même en ton Fils Jésus-Christ. Bénis soient ceux qui, même privés de ton esprit, mon Dieu, ont découvert ce monde de créatures primitives, l'ont éclairé avec le flambeau de la raison et ont parlé de cadavres, sans savoir qu'ils racontaient l'histoire de leur propre existence. Le flambeau qu'ils ont laissé derrière eux dans ces souterrains ténébreux m'a prêté sa lumière lorsque j'y pénétrai à mon tour pour y trouver les ossements rangés et toute chose déjà disposée selon l'ordre de la vie, excepté Ton Esprit, ô Seigneur, Ton esprit que seul Tu manifestes, blessé encore par la passion accomplie au fond des jours révolus. Tu sais le compte des souffrances que ces ossements ont endurées.

O Dieu, l'esprit T'a fait le sacrifice de son corps vivant et, avec ce qui lui restait de force immortelle, il conquit la terre, il garda l'étincelle de vie dans ses formes végétales. Sa puissance formidable se révéla dans les bruyères et son effort contre la nature hostile dans les chardons dont les hautes forêts recouvrirent la terre. Parmi les astres, la sphère bruissante courait, les cheveux au vent, ténébreuse, car les ombres et les brumes se suspendaient en voiles de deuil sur le front des premiers criminels de la nature. Mes yeux se refusent à jeter un regard dans ces forêts où la branche, narguant le cyclone, se tend et déchire l'air dans un grondement de tonnerres ; où les graines des bruyères éclatent avec le bruit de la foudre centuple ; là, les vapeurs sortaient de la terre avec une telle violence que les rocs arrachés et les monts de basalte projetés dans les airs se brisaient et retombaient, sable et poussière. Dans les nuages, dans les brumes et les ténèbres, je vois la besogne formidable de l'Esprit, cet empire du dieu sylvestre où l'esprit travaillait

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

pour le corps, plutôt que pour sa propre substance angélique. Tout ce dont la mort devait le dépouiller, tout ce qui devait se changer en cendre, en vieilles souches, en feuilles pourries, — était la plus riche conquête de son travail, au moment où l'esprit lui-même, déjà élevé au-dessus des formes, attendait la miséricorde divine, l'incendie et le déluge.

Alors sur les formes mortes de la création primitive, sur les corps pétrifiés des magiciens de la mer se rua le tourbillon de feu, nouvel exterminateur, génie de la vengeance déchaîné contre la vie. De son front couronné de nuages ruisselaient les eaux diluviennes, ses pieds enflammés desséchèrent le lit de la mer, et, des siècles durant, la terre s'écoula, éclairant de son rouge incendie les hauteurs divines, — la terre qui, au bout de ces siècles, remodelée à nouveau et parée de rayons, devait briller de tous les feux de douze pierreries, dans l'éclat où elle apparut à Saint Jean, — splendeur sur l'abîme des mondes.

O mon Esprit ! Dans l'informité de ton embryon primitif la pensée et le sentiment existaient déjà. Ta pensée évoquait les formes nouvelles ; ton sentiment, ton ardent amour réclamait ces formes à ton Créateur, à ton Père. Ces deux forces, tu les concentrais en deux points uniques de ton corps : le cerveau et le cœur ; et ce que tu as conquis par elles, Dieu ne te l'a plus repris; mais par la pression violente et la douleur Il contraignit ta nature à produire des formes nouvelles en augmentant en toi la puissance de création. Effrayé, irrité par la résistance des corps, Il se mit à dérouler au fond des mers des tresses d'argent et fit surgir le troisième règne, le règne terrible du Serpent. On dirait que les souches des arbres incendiés ressuscitent au fond des eaux ; leur aubier est

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

remplacé par un système nerveux ; la pensée, le cœur s'appuient sur le sol. Et, comme une guerrière en reconnaissance, ils ont envoyé la pensée en avant du cœur, munie des deux flambeaux de ses yeux, avec cette prudence qui témoigne de la défaite de l'esprit. Dieu! voici que m'apparaît la tête d'un énorme Serpent, la première tête qui regarde à la surface unie de la mer, qui se sait souveraine de la nature entière, reine de la perfection accomplie. La voici qui, gravement, parcourt du regard tout le ciel ; voici que ses yeux rencontrent le disque solaire, — stupéfaite, la voici qui se cache au fond des ténèbres. C'est seulement au bout de longues années de sa séculaire existence, que cette tête-là s'aventure dans la lutte monstrueuse contre le Soleil... Sa gueule est béante... Elle siffle, et dans ce sifflement elle connaît le don de la voix, ce don qui devait être, lui aussi, conquis par le travail de l'esprit. Inquiète, elle retourne au sein des eaux, se demandant si, parmi les trésors accumulés par son passé, il existe quelque chose qui soit digne, Seigneur, de T'être offert pour te remercier du don de la voix, ce chant du sentiment et de la raison, ce chant qui maintenant, après des siècles et des siècles, s'élève en hymnes jusqu'à Toi, ce chant qui sert de lien et de signe entre les esprits qui vers Toi s'acheminent.

Slowacki dit ensuite que la mort des corps contribua au parcours du chemin spirituel, à l'élan spirituel de la vie ; la mort ne fut plus que l'ordonnatrice des apparences, la reine des masques, des dépouilles mortelles, des vêtements de l'esprit ; elle n'est pas autre chose qu'un fantôme, sans aucune action effective sur l'existence universelle. L'idée de l'Esprit créateur se développe et embrasse le monde entier ; dans toute forme originelle l'humanité

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

se révèle aussitôt, comme si, assoupies, ces formes rêvaient déjà de l'homme futur. De tout temps, certes, l'homme fut le but de l'Esprit créateur sur la Terre. Mais il fallait que l'Esprit embrassât d'abord la Nature d'un regard général, qu'il survolât la terre sous la forme d'un oiseau, qu'il vît comment coulent les fleuves et s'étendent les forêts et se disposent les chaînes des monts.

Les Esprits de la Terre s'élevèrent d'abord sur des ailes, pour examiner les lieux de leur halte, puis ils sacrifièrent leurs ailes en échange d'une forme plus propre à régner sur la Terre. L'idée de l'homme naquit dans l'Esprit au sixième jour de la Création, mais le moindre brin d'herbe la contient déjà dans sa forme logiquement dessinée. L'Esprit en travail s'avance par degrés, tantôt créant, tantôt se livrant à la paresse, fondant des lois et se révoltant contre elles, s'endormant souvent sur le chemin de la création, mais progressant sans détour. Ainsi chaque arbre est la solution d'un problème mathématique, le secret d'un nombre. La couleur première que nous voyons aux arbres est la conséquence logique de l'influence mutuelle des causes hétérogènes, mais alliées, car elle provient de la lumière jaune dont se nourrissent les plantes, mêlée au bleu de l'air et de l'eau. « En respirant l'odeur de la rose, s'écrie Slowacki, — j'oublie un instant, comme étourdi, la soif et le trouble de ma nature humaine, je crois me transporter en arrière, au temps où le but de mon esprit était de créer la beauté, où respirer un arôme était son unique joie parmi les travaux, son unique délice. Et c'est, pour moi, comme un retour vers l'aube des jours, vers l'originelle fraîcheur de l'existence terrestre. »

Effleurant la terre entière par le toucher de

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

l'amour créateur, écoutant le murmure des herbes fleuries, les grondement du vent et de la mer, Slowacki consigne en un éclatant poème sa pensée fondamentale : « La science du passé n'est rien si devant toi elle n'évoque l'avenir tout entier. Or dans ces livres-là, dans les livres de l'Existence, gît, découvert, le mystère de la mort et distinctement s'y trouve inscrite la loi de la création continue : *le Sacrifice.* »

De l'Esprit, pour l'Esprit, par le sacrifice, vers le soleil de la Sagesse Divine. Par les masques de la matière, vers le visage vrai. Par le chemin matinal de l'amour et de la compréhension, d'un soleil à un autre soleil, au long des guirlandes stellaires, jusques aux clartés d'or des Soleils éternels.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

LE PAYS D'OSIRIS

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Biblioteca Universitaria - Oviedo

AU SEUIL DE L'ÉGYPTE

Ne crains pas d'aller en Égypte.
La Bible.

L'HOMME avance-t-il ou non? et s'il avance, est-ce en ligne droite, en progressant, ou bien est-ce en cercles et en spirales? Comment répondre à cela? Je ne sais. Jugez-en vous-mêmes. J'étais enfant. Je lisais des quantités de livres ; entre autres, bien entendu, les romans de Jules Verne. Si je ne me trompe, c'est précisément dans un roman de Jules Verne qu'il est question d'un personnage bizarre à qui il arriva une aventure, réelle mais fort peu vraisemblable : désirant étudier l'espagnol, il apprit par méprise le portugais. Certes il y a une ressemblance entre le portugais et l'espagnol, mais tout de même, l'espagnol est bien plus éloquent. Et puis, s'il est vrai que l'Espagne est voisine du Portugal, les chansons du Portugal ne sont pas aussi sonores, il n'y a point de belles Andalouses dans ce pays, et ce ne fut pas un Portugais, mais bien un Espagnol, Cortez, qui fit la conquête du Mexique. Enfin, il y a beaucoup de différences entre l'Espagne et le Portugal, entre la langue espagnole et la langue portugaise.

Que fit de son acquisition douteuse cet homme étrange et digne de pitié, qui apprit

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

une langue au lieu d'une autre? — Vraiment, je ne m'en souviens plus. Il y a si longtemps que j'ai lu cette histoire !

Mais nous voici à quelques années de là. L'enfant est devenu un adolescent. Il a seize ans révolus, il fait sa sixième année de lycée. (C'est de moi-même que je parle.) J'appris à cette époque l'existence d'un écrivain scandinave, célèbre à l'étranger, — Henrik Ibsen. J'appris à son sujet quelque chose de si intéressant que j'en conçus le désir indomptable de lire ses œuvres dans l'original. Aussitôt dit, aussitôt fait. Les pays scandinaves étaient alors réunis sous l'autorité de la Suède. Saint-Pétersbourg possède, ainsi que je l'appris en ce temps-là, une librairie scandinave, précisément suédoise. Ces circonstances qui me paraissaient engageantes m'incitèrent à écrire à la librairie en question, pour qu'on m'envoyât un dictionnaire suédois, une grammaire suédoise et, — afin de hâter ma connaissance de cette langue, — une série de récits de Tourguénev, que j'aimais beaucoup, traduits en suédois.

Je me familiarisai très vite avec le suédois. Je me fis envoyer alors les œuvres d'Ibsen, et je découvris, à mon grand regret, que le génial Scandinave écrivait en norvégien, et que le norvégien était une langue à part. Il a des analogies incontestables avec le suédois, — et pourtant c'est une langue tout à fait différente. Donc, impossible de lire Ibsen dans l'original. Faut-il qu'il y ait de ces inadvertances étonnantes chez un jeune homme doué pour la philologie et qui avait tout prévu avec tant de soin !

L'homme avance-t-il ou non, et s'il avance, est-ce en droite ligne ou en cercle?

Que fallait-il faire? Je soupirai et je fis venir un dictionnaire norvégien, une grammaire nor-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

végienne, quelques traductions norvégiennes de Tourguénev, puis, non sans une certaine diminution de mes succès au lycée, j'étudiai rapidement la langue norvégienne et lus les œuvres d'Ibsen dans le texte. Ma méprise, en cette occasion, eut son utilité : non seulement je lus Ibsen, mais ayant acquis par erreur la connaissance du suédois, je pus lire également dans le texte le grand écrivain suédois Strindberg ; et puis d'autres.

Il se passa beaucoup, beaucoup d'années encore. Je conçus le désir d'aller en Égypte. De voir les véritables Égyptiens. Ne fût-ce que les modernes. J'avais une grande envie de voir les monuments de l'Égypte. De connaître tout ce qui concerne l'Égypte. L'Égypte est l'Égypte, n'est-ce pas? Presque tout ce qui nous est précieux nous est venu de l'Égypte.

Me voici sur le pont d'un bateau du Lloyd allemand. Je regarde les vagues. Je respire la fraîcheur marine. Je me réjouis d'avoir quitté l'Europe. Je me réjouis d'arriver, dans très peu de temps, à Alexandrie. Puis ce sera le Caire. J'irai au pays des Pyramides. Et plus loin encore, toujours plus loin.

Je ne me contente pas de regarder la Mer : je lis aussi différents ouvrages. Toujours sur l'Égypte. Sur ses religions antiques. Sur les immortelles légendes, où Osiris et Isis annoncent l'immortalité. Sur les temples. Sur les sculptures. Sur la vallée du Nil, ensoleillée, à jamais ignorante des pluies, privée de pluies, mais toute en fleur. Le papyrus et le lotus. Beaucoup de lotus. Bleu ciel, et blancs, et roses. Tout est si beau. Tout est si noble, si fin, si aérien.

Parmi les livres que j'emportais avec moi il y avait plusieurs récits de voyage. Par curiosité, et aussi parce que j'aime beaucoup la

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

langue polonaise, j'avais pris, entre autres, un ouvrage de Maurice Mann : Voyage en Orient (1). Le tome premier est consacré à l'Égypte. Plus je lis, plus je sens l'ennui qui me gagne.

Il ne manque pas de talent, ce Polonais. Mais il ne fait que parler des Arabes, toujours des Arabes. Voyons, je vais en Égypte, et non en Arabie ! Mais d'après son récit, on dirait qu'en Égypte il est impossible de respirer ou de faire le moindre mouvement sans buter contre un Arabe. N'importe, ce livre est fort intéressant, je poursuis ma lecture. Mann dit entre autres qu'en arrivant en Égypte, — quelque soin qu'on prenne de ses bagages, qu'on les cache dans un coin, que l'on monte ou non la garde auprès d'eux, — un Arabe ne manque pas d'apparaître soudain, comme s'il surgissait de la mer ; il saisit les bagages, on a beau lui crier des malédictions, il s'en est emparé, il faut courir à sa poursuite.

Très peu confortable, comme première impression. Mais peut-être cela se passait-il ainsi dans ce temps-là, autrefois?

Mann raconte aussi que les Arabes insistent furieusement, réclamant à toute force des *bakchich*. (En russe, cela s'appelle : « Pour le thé, par votre bonne grâce ! ») Ils ne cessent de crier, paraît-il : « Moussiou, bakchich ! » Selon lui, s'il vous arrive de passer devant une rangée d'ânes, de chevaux ou de chameaux, sans vous adresser à aucun de leurs guides, chacun de ces guides ne vous en interpelle pas moins en criant : bakchich ! Un Arabe avec son âne vous harcèle ; vous ne voulez pas de l'âne? — bakchich. Un marchand veut vous vendre quelque chose, — vous n'en voulez pas? —

(1) « Podróz na Wschód » przez Maurycego Manna, Kraków, 1854.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

bakchich. Quelqu'un danse, vous ne le regardez pas : bakchich. Vous rencontrez un homme, il vous salue, — bakchich. Et de quelle façon ! Il vous arrache la main, il s'accroche à vos habits, il vous barre le chemin, il vous persécute, mettant votre patience à l'épreuve. Bakchich. Que Dieu vous préserve de porter la main à votre poche, ne serait-ce que pour prendre un mouchoir. Vous êtes un homme perdu. Bakchich, bakchich, bakchich.

Tout cela n'est guère rassurant.

Mais enfin, on peut y aller d'un petit bakchich, quelque menue monnaie. Sans se laisser irriter, on peut semer de petites piastres et voir des visages souriants. D'ailleurs, c'est sans doute pour le pittoresque du récit que ce Polonais du siècle dernier exagère cette hantise du bakchich. Nous verrons.

Je jette le livre de Mann, tous les livres. Pas par-dessus bord, — mais enfin je les mets de côté. Assez de livres. Tout à l'heure nous serons à Alexandrie. Ça, c'est une ville ! Elle fut bâtie par Alexandre de Macédoine en personne. Vous vous rappelez comment?

Après avoir conquis l'Égypte, Alexandre le Grand se rendit auprès des prêtres égyptiens et ceux-ci reconnurent en lui le Fils du Soleil, le fils d'Amon, seigneur de l'Univers. En quittant Memphis, il explora le Delta et son œil de faucon ne tarda pas à découvrir les avantages stratégiques ou autres que présente la bande de terre comprise entre la Méditerranée et le lac Mareotis et réunie par le Nil au reste de l'Égypte. Il esquissa lui-même le plan de la cité. Tandis qu'on posait les fondations, la chaux vint à manquer, — alors il acheva le tracé avec de la farine. Il ordonna de prendre la farine destinée à la nourriture des soldats et il marqua ainsi les rues de la future capitale

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

de l'Égypte. Des oiseaux s'assemblèrent et dispersèrent la farine. On avertit le roi. Celui-ci fit venir un augure. Le signe fut déclaré favorable. Les oiseaux apportaient leur bénédiction à cet Alexandre ailé dont le vol s'étendait non seulement jusqu'à l'Égypte, mais jusqu'à l'Inde. Ainsi surgit Alexandrie, une des plus étonnantes capitales du monde.

Créée par le génie hellénique, Alexandrie fut, six siècles durant, le trésor des sciences humaines, du génie humain, la capitale suprême de l'activité bouillonnante, des efforts philosophiques, religieux, scientifiques, artistiques, commerciaux et industriels. Elle était pareille à un phare gigantesque vers lequel, dans la nuit, voguent les navires et volent des nuées d'oiseaux, — les premiers pour ne pas se perdre en mer, les deuxièmes pour se briser contre les vitres énormes qui abritent la lumière, dispensatrice de vie et de mort. Alexandrie donna naissance à Euclide, à Origène, à Philon, — intelligences qui pénétrèrent les lois des lignes du monde matériel et qui déterminèrent les lignes intérieures que parcourt inéluctablement l'esprit humain dans ses raisonnements, dans ses contemplations et ses œuvres pieuses. C'est là que méditèrent et se fortifièrent en esprit Hiéronyme et Clément, Augustin et d'autres Pères de l'Église. C'est là que Théocrite écrivit son œuvre idyllique, c'est là que s'exerça la verve de ce Zoïle dont le nom devint un sobriquet pour des siècles, mais dont le rire, de son vivant, avait perdu son dard venimeux. C'est là que fut déchirée par les chrétiens fanatiques la dernière adoratrice du Soleil, Hypatie ; c'est de ces bords que fut lancé sur l'océan des âges l'appel magique, le roucoulement d'amour de cette tourterelle des bocages perfides, de ce petit serpent du Nil, — serpent tué

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

par un autre serpent, — Cléopâtre, qui rendit amoureux de ses charmes non seulement les césars de Rome, mais encore un des maîtres du monde, un roi de la poésie : Shakespeare.

Une belle description de l'Alexandrie du IVe siècle de l'ère chrétienne, — époque où grandissait Hypatie, dernière beauté du paganisme, — nous a été donnée par le plus remarquable des théosophes anglais de nos jours, M. Mead, dans son ouvrage connu sur le gnosticisme. Montons avec lui au sommet du phare, sur une île, à 400 pieds au-dessus du sol, et regardons cette capitale du monde du haut du célèbre Pharos.

La cité s'étale devant nous sur une longue bande de terre, ou sur un isthme, entre la Mer et le lac Mareotis. Le lac se trouve au sud ; à gauche, vers l'ouest, c'est l'estuaire du Nil, et le grand canal qui conduit aux sanctuaires de Sérapis vers lesquels, à l'époque des fêtes, sur des barques parées, se hâtent les pèlerins pour offrir leurs prières aux dieux agonisants, pour offrir des présents aux prêtres sages, aux prêtres rusés, aux terribles prêtres voyants qui, pendant sept milliers d'années, — ou davantage, — ont dominé les millions d'intelligences et les destinées de l'Égypte, ce royaume unique, héritier de l'Atlantide, — l'Égypte, dont l'impérissable influence gagna la Phénicie, le pays d'Israël, l'Hellade et, par leur intermédiaire, l'univers entier.

Avec son cadre de Mer immense et bleue, la cité s'étend sur un espace de cinq milles, comme une gigantesque chlamyde, selon le dessein d'Alexandre. Les deux rues principales forment une croix qui la divise en quatre parties. Traverser la ville d'un bout à l'autre constitue tout un voyage. Cette ville doit lutter contre le souffle de la Mer, il sied donc que ses

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

dimensions soient considérables. Au carrefour des deux rues se trouve une place avec une fontaine, des statues, des arbres. De-ci de-là se dressent des colonnes et des obélisques ; la plus grande des colonnes, en pierre rouge, s'élève non loin du rivage, et sur le rivage même on voit deux obélisques dont l'un porte encore le nom d'Aiguille de Cléopâtre.

L'île du Phare est réunie au continent par un môle géant, d'un mille de longueur. Des ponts. Des tours. Le quartier grec empreint du sens inné de l'élégance architecturale. Le mausolée d'Alexandre avec son sépulcre d'or. Les somptueux tombeaux des Ptolémées qui régnèrent sur l'Égypte depuis la mort d'Alexandre jusqu'à celle de Cléopâtre. Le grand temple de Poséidon, le dieu favori des navigateurs, celui dont les cavales marines aux crinières blanches traînent les chars que nous entendons gronder dans les bruits et les murmures du flux. Les magnifiques édifices des thermes. Le Musée dont le monde entier garde le souvenir. Semblables à une forteresse, les bâtiments du Sérapéum, avec leurs murailles massives ; devant les portes, au delà des portes, des sphynx innombrables.

Sous la ville, au-dessous des maisons, — des voûtes et des cryptes. La fourmilière ne se contente pas de se dresser vers le Soleil, — elle a encore des passages souterrains. Toute fourmilière, qu'elle appartienne à des insectes ou à des hommes, comporte inévitablement un labyrinthe. Ces caves possèdent, pour la plupart, des puits souterrains. Bien que l'Égypte soit entourée de la faveur particulière du dieu Nil aux multiples eaux, l'eau y devient, à certaines époques, plus précieuse que le vin.

Le quartier du sud-ouest est celui des Juifs. Leur nombre n'y est jamais descendu au-des-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

sous de 40.000. Ce coin est pittoresque, plein de bruits et de cris. Plus loin, c'est l'hippodrome. Et tout à fait à l'est, — voici le faubourg *fashionable* de Nicopolis. De l'autre côté de la ville, au delà du Racotis, — tout un monde de statues et de colonnes : Necropolis.

Dans les rues, avec toute l'innombrable variété des visages humains, l'Afrique, l'Asie et l'Europe se donnent rendez-vous. Égyptiens et Grecs raffinés, avec des airs de supériorité délicate. Romains vigoureux, représentants de la magistrature et de l'art militaire, considérant toutes choses avec un mépris de soldats. Éthiopiens et Nègres à la peau luisante, aux dents étonnamment blanches, au sourire confiant et heureux. Moines en foule, venus de la Thébaïde, gens hirsutes et farouches. Kingsley les a décrits avec éloquence dans son roman « Hypatia ». Phéniciens et Carthaginois, espèce fantasque, préférant le lucre à la vie, éparpillant dans tous les coins du globe les marchandises spirituelles ou matérielles préparées par autrui. Juifs aux visages jaunes, aux yeux noirs et profonds. Goths à la chevelure d'or. Perses, grands et sveltes, dont les traits mâles expriment une féminine douceur. Mais cette énumération reste loin, bien loin de compte.

Au-dessus de tous ces Goths, Ethiopiens et Juifs, Romains et Egyptiens de la décadence, se dressent Euclide et Archimède ; il est juste que la ville d'Euclide et d'Archimède possède deux centres ; les voici : la Bibliothèque et le Musée. Le vaste Musée, outre son trésor de livres, comprenait un observatoire d'astronomie, un immense jardin botanique, une ménagerie considérable, et diverses collections ouvertes à ceux qui se vouaient aux études. Là, dans des salles élégantes, les poètes, les astrologues, les adeptes de la science la plus libre et la plus

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

haute, — les mathématiques, — se livraient aux délices des contemplations intellectuelles. Après la disparition de ce Musée, détruit par un incendie où se dessine nettement l'ombre de César, — on fonda un autre Musée, mais celui-ci ne fut qu'une faible réplique du premier. Le feu allumé par les envahisseurs poursuivit de sa fatalité ce qui faisait l'orgueil d'Alexandrie, cette « ville grecque construite avec des matériaux égyptiens ». La Bibliothèque où se trouvaient réunies les conquêtes intellectuelles d'un grand nombre de siècles périt également par la flamme. Cette bibliothèque recélait, — maintenant perdus pour toujours, — ces rouleaux magiques où tout un système de signes subtils consignait la sagesse millénaire de l'Egypte. Alexandrie conservait les antiques manuscrits d'Hésiode et d'Homère, ceux des poètes Cycliques, ceux de Platon, d'Aristote, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Dans les centaines de milliers de ces rouleaux et de ces papyrus, vivait l'étincellement de sommets inégalés, la guirlande des noms avec lesquels jusqu'à nos jours nous tressons des couronnes.

Quel fut le sort de tout cela? La destruction par la main des barbares, l'incendie allumé d'abord par la soldatesque romaine et, pour achever le blessé, crime plus cruel encore, un feu lent, entretenu pendant des mois et des mois, avec une lâcheté profanatrice, par l'Arabe avide et borné. Les Romains incendiaires ont racheté du moins en partie ce péché historique, puisque le seul nom de Rome exprime toutes nos notions de grandeur ; Rome, c'est le chant universel des cloches, l'appel à l'œuvre, l'hymne de la noble activité. Quant aux Arabes, ce peuple rapace, qui détruit pour détruire, ils ne possèdent qu'une piètre parcelle de faculté créatrice ; le peu de bien qu'ils ont apporté au

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

monde, ils l'avaient emprunté à d'autres ; — mais que de choses ils ont anéanties, et de quelle manière !

Lorsque, en 639, les Arabes, toujours prompts à flairer une occasion de larcin, assiégèrent Alexandrie, cette ville, bien que déjà meurtrie, lutta quatorze mois durant contre les brigands d'Amrou. Ce furent les Coptes eux-mêmes, descendants directs des premiers Egyptiens, qui la livrèrent aux Arabes pour se débarrasser des Grecs abhorrés. Ils pensaient permettre aux Arabes d'entrer dans la ville pour chasser la maudite engeance hellénique, puis laisser repartir en paix ses enfants du désert. Le chef des Coptes, voyant son erreur, s'empoisonna. Le patriarche qui les soutenait de son côté, essaya de persuader aux Arabes de s'en aller tranquillement. A cette proposition Amrou répondit à sa manière. Il montra la grande colonne du Serapéum et dit : « Quand tu auras dévoré cela, nous quitterons l'Égypte. » Aussitôt les Arabes commencèrent leur besogne coutumière. A bas, tout ce qui reste encore des monuments de la ville ! Quant à la bibliothèque... Qu'est-ce qu'un trésor de livres? « Ces livres sont inutiles s'ils répètent la parole du Coran, ils sont nuisibles s'ils la contredisent. Au feu ! » Ainsi, au nom du Coran, de ce livre qui n'est qu'une parodie décousue du Judaïsme et du Christianisme, avec l'adjonction de légendes persanes ou grecques accommodées au goût arabe, — au nom d'un ramassis de défroques étrangères, — les trésors du génie de l'Egypte et de l'Europe, pendant six mois, servirent à chauffer les bains publics.

Ce péché historique, non seulement rien ne l'a compensé, mais il fut encore augmenté de mille crimes du même genre de la part des Arabes. L'Arabe, dit l'auteur d'un ouvrage sur l'art

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

égyptien, — l'Arabe, plus que le Perse de Chosroès, est avide, illogique et ignorant. Le contact avec une nature spirituelle, avec une race affinée, ne l'a point corrigé ; il est demeuré tel qu'il était : réfractaire à tout ce qui est idée, art, littérature, science, philosophie. Haroun-al-Rachid n'est qu'une exception. Il s'entourait de poètes, d'historiens, d'artistes, mais ceux-ci lui servaient pour ainsi dire d'astrologues et de bouffons. Quant au peuple, — il est plus bas que les derniers barbares d'Attila. Piller le butin, entasser de l'or, enlever des femmes, — voilà toute son ambition. A peine à son apogée, il s'écroule. Mélangée de sang arabe, la race expirante des Égyptiens périt complètement. Forme dégénérée de l'art égyptien, l'art arabe est éphémère. Il n'existe pas. Comment les enfants de l'Islam seraient-ils des créateurs habiles, quand l'Islam lui-même signifie la docilité et l'absence d'images créées? Les architectes des premières mosquées dont l'influence se répandit dans l'avenir le plus lointain furent des Égyptiens ou des Grecs d'Alexandrie. Bien entendu, ils s'inspiraient de l'Islam, mais tout de même... s'ils y puisaient leur inspiration, ils n'en restaient pas moins fils d'Alexandrie. L'historien musulman, Ibn-Khaldoun lui-même déclare : « Lorsque les Arabes viennent peupler un pays quelconque, ils ont recours aux étrangers pour bâtir. » Sans le secours d'autrui, l'Arabe serait à peine capable de construire une cabane d'argile.

Tout cela est assez effrayant. Encore ces Arabes. N'arriverai-je pas à m'en débarrasser? L'homme avance-t-il, oui ou non?

Il avance. Nous avançons. Nous approchons d'Alexandrie. J'ai vu briller au loin ses maisons blanches ; dans un instant je verrai le port. Le Soleil descend, l'âme s'apaise dans le délice de l'inconnu tout proche. La poitrine respire

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

librement. Dans l'esprit, des vers se mettent à chanter, larges et pleins :

Le Soleil déclinant s'en allait au delà de la Mer,
Dans les cieux s'étendaient des lueurs cornalines,
Et la Mer murmurait, en multiple arabesque sonore :
« Devant toi c'est la sainte contrée avec ses Pyramides ».

Grève jaune bordant la cité dont les voix se sont tues,
Dont le rouge miracle a flambé vers les âges futurs,
Longues ailes d'oiseaux éployés au-dessus de l'Egypte.
Le mystère du Nil va s'ouvrir. Je suis tien, Osiris !

Or, tandis que ces vers achèvent de chanter dans mon esprit la bienvenue en Egypte, quelqu'un qui me paraît être mon double, avec un sourire amer, s'avance sur le pont et murmure en passant : « Osiris est mort, il a cessé d'être le dieu de l'Immortalité. Les pyramides sont dépouillées, écroulées, souillées par la présence continuelle de l'homme. Les débris des temples se dressent à côté des gargotes, et des mendiants arabes montent la garde autour d'eux. Le papyrus est mort avec les Egyptiens, il ne pousse plus en Egypte, c'est en Sicile qu'il faut le chercher. Le lotus ne fleurit plus au bord du Nil, son regard n'accompagne plus le Soleil couchant, il n'accueille plus le Soleil qui se lève ; c'est aux expositions de fleurs, à Paris, qu'il faut le chercher. Les statues des dieux et des déesses de l'Egypte ont été emportées, il y a longtemps, loin des ruines des temples ; retourne vers les villes d'Europe si tu désires les contempler religieusement. Osiris est déchiré à nouveau, non pas en quatorze morceaux, mais en fragments innombrables ; Isis ne cherche plus Osiris déchiré. »

Au moment précis où je songe avec effroi que j'ai eu tort de me fier à ces paroles : « Ne crains point d'aller en Egypte », — sur l'immobile navire

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

de nos jours, qu'on appelle un bateau à vapeur, une horde d'Arabes fait irruption. Ils vocifèrent, ils s'agitent, ils s'empressent, ils s'emparent de mes bagages, ils m'emportent presque, moi-même, dans leurs bras, ils parlent toutes les langues du monde... même le russe...

Hélas ! me voici en Egypte.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

LE NIL

Les sources du Nil sont insondables.
Psammétique.

ON peut se passer de vin, on peut se passer de miel, on peut se passer de lait, — on ne peut se passer d'eau.

Sans eau, on ne saurait étancher la soif. Sans eau, on ne saurait être propre, et sans la propreté, le bonheur et la dignité sont-ils possibles? Sans eau, on ne saurait arroser les champs, cultiver les jardins, jouir de la vue des fleurs qui, s'étant abreuvées, ouvrent leurs calices blancs, rouges, jaunes ou bleus.

Nous naquîmes de l'eau, nous en fûmes baptisés ; c'est de l'eau que nous tenons la vie, c'est elle que nous prenons pour symbole de notre renaissance dans la vie immortelle.

Au commencement des âges, il n'y avait au monde que le Ciel et l'Eau, dit une légende slave des anciens temps. Dans cette immensité, Dieu et le Diable se trouvaient seuls. Alors d'une poignée de sable marin, de quelques grains puisés au fond des eaux immenses, fut créée notre terre, cette terre sur laquelle nous vivons depuis tant de siècles, observant la tradition première, arrosant les sables eux-mêmes avec de l'eau, transformant les sables en oasis.

Sur les murs des temples géants de l'Égypte,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

se multiplient les fontaines de vie, promettant l'immortalité à celui qui possède la foi ; fontaine de vie, — la croix à la poignée ovoïde, précieuse, indispensable à l'Égyptien de l'antiquité, autant qu'est indispensable à l'Hindou le svastika tournant, symbole des métempsychoses éternelles, autant que nous est indispensable et chère depuis l'enfance, à nous, les derniers-nés, notre croix chrétienne. Les fontaines de vie sont multiples, et celui qui s'est endormi du sommeil de la mort, celui qui s'est retiré dans l'Amenti, dans la Région du Couchant, renaît sous une forme nouvelle, sa forme d'autrefois, mais illuminée ; il vogue sur une céleste barque le long du Nil céleste, il laboure les champs non-terrestres, et des bœufs non-terrestres marchent devant lui, avec leurs cornes largement étalées ; il conduit au bercail les célestes troupeaux, il admire les épis haut dressés qui s'élèvent dans le royaume d'Osiris ; il vit, il vit sans fin, de cette douce existence, non-terrestre et cependant semblable à celle d'ici-bas.

Qu'y a-t-il de plus émouvant qu'une goutte d'eau qui scintille? Qu'y a-t-il de plus doux que le murmure d'un ruisseau, que le clapotis d'une rivière, que la vaste clarté d'un fleuve puissant, riche en eaux, et qui s'étend sur des milliers de milles?

Peut-on imaginer la Russie sans la Volga ?

Volga, Volga, toi, mille fois chantée,
Tu nous berçais parmi les siècles, nous et nos révoltes.
Orgueil des Slaves, symbole de liberté pour les libres
Pour les vastes esprits que les bornes irritent.

Peut-on imaginer l'Europe sans le Rhin, dont le nom est mélodieux et dont les rives si magnifiquement évoquent le moyen-âge ? l'Amérique sans l'Amazone, ombragée de lianes et d'orchi-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

dées? l'Inde sans le Gange qui reflète en ses eaux les visages des dieux et les visages des lotus ?

Est-ce possible?

Nous ne saurions imaginer cela, car nos pensées gardent l'empreinte qu'elles ont reçue dans notre enfance. Et pourtant c'est admissible, n'est-ce pas?

On dit qu'il y avait dans le Paradis terrestre quatre grands fleuves. Si par hasard l'un de ces fleuves, ou même deux d'entre eux, étaient venus à tarir, il fût resté encore un ruissellement d'eaux courantes, de vivifiantes voies liquides qui dispensent aux riverains l'argent fluide, et les pierreries des fleurs écloses.

De même, au sein de notre grand pays qui s'étend d'une mer à une autre mer, et d'un bout du monde à l'autre bout, il y a bien des fleuves essentiellement russes, outre la Volga célébrée par les poètes. Il y a le Dnieper sinueux qui enchantait Gogol, et la paisible Oka, et Moskva-la-Rivière, — à quoi bon les énumérer tous?

Il en est de même pour l'Amérique, et pour l'Inde, il en est de même pour tout pays qui a son histoire, et qui suit l'exemple du Paradis terrestre : un fleuve y remplace l'autre, le troisième remplace le deuxième. Mais il n'y a point d'Égypte sans le Nil. L'Égypte sans le Nil serait un corps sans âme. Abreuvée par le Nil, créée par le Nil, ne vivant que par le Nil, — on ne saurait sans le Nil imaginer l'Égypte.

Il y a une étrange analogie essentielle entre le pays torride des Pharaons et la région du Nord russo-finnois. Durant des centaines et des milliers d'années, cette région demeura entièrement recouverte de forêts inextricables, de paluds et de marécages. Et cela a subsisté en partie jusqu'à nos jours. Marais et paluds, pins et sapins. Pins et sapins, marais et paluds. On

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ne saurait s'y engager ni à pied, ni à cheval. Toute vie humaine en serait absente si l'étendue des bois n'était traversée par un fleuve, seule route praticable, voie d'argent qui coupe la solitude des forêts. Le long de ses bords existe une étroite lisière de terre asséchée ; et si l'on s'aventure, sur quelque méchante barque, jusqu'à ces retraites sylvestres, on peut, sur l'étroite lisière de sol, fixer son camp pour y créer, dans une certaine mesure, le train-train de l'existence humaine. Cette étroite lisière que le fleuve a conquise sur la forêt sauvage atteint à peine cinquante ou cent toises de largeur. Sans elle, il n'y aurait là nul campement, les chasseurs ne se hasarderaient pas sur les chemins perdus, les voix humaines ne retentiraient point parmi le règne animal, parmi le règne du silence sylvestre. Le dicton est vrai : sans le fleuve, point de terre. Sans eau, point de vie.

Durant des centaines et des milliers d'années, les sables s'amassent dans l'Afrique du Nord, et la Mort marche sur l'étendue des sables. Règne gris, règne jaune de l'absence humaine, des fantômes, du Silence illimité que seuls interrompent le verbe des vents et les rares voix des fauves. Les trombes tournoient comme des arbres énormes et diaboliques qu'anime le souffle brusque du sabbat mortel des éléments. Les vents du désert passent. Fantasque est l'humeur de ces vents. Les Arabes disent que le vent de la mer, comme le vent des terres, rampe sur le sol, tandis que le vent du désert bondit et s'élance au galop, sursaute et creuse le sable. Ce vent soulève parfois un nuage de sable et le maintient au ciel trois jours entiers. Le Soleil est semblable à une sphère rouge, où se condensent la flamme et la fumée des incendies, veilleuse sinistre sur le royaume de la mort. Une pluie fine tombe de ce nuage qui

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

dure trois jours ; non point en gouttes humides, mais en poussières menues, insaisissables, invincibles, cruelles, qui s'emparent de toutes choses, qui pénètrent jusque sous le verre de l'objet qu'on appelle une montre, arrêtant le cours des minutes pour indiquer qu'ici il n'y a point de vie, il n'y a point de temps. Ici, les fantômes seuls sont vivants. Le mirage tisse ses dessins, renversant et changeant les rapports des objets et des mesures. Des chameaux irréels passent dans l'air. Deux soleils se regardent entre eux. Des êtres aux vagues contours, la tête appuyée à la ligne de l'horizon, marchent sur le ciel ainsi que sur un sol. Les surfaces unies des lacs étalent leur fraîcheur liquide, mais nul ne saurait s'y désaltérer. Ici, il n'y a rien à boire. Il n'y a point d'eau, il n'y a point de vie.

Cependant, plus près de la mer Rouge, issu d'on ne sait quelles sources, sur un espace de près de sept milliers de milles s'étend un fleuve capricieux, qui aime les sinuosités fuyantes et qui, tout le long de son cours serpentin, à droite et à gauche, a conquis sur le désert une étroite lisière de terrain. Et voici que s'épanouit la vallée du Nil, très longue, mais d'une largeur insignifiante ; il suffit de monter sur les monts de Libye pour voir devant soi, avec une netteté absolue, l'immense étendue des sables mortels, la voie liquide du Nil créateur, et sur ses bords l'étroite lisière de terrain, — cette étroite lisière nourrie d'humidité, amendée par le limon des crues, sans laquelle ce silence de mort n'eût point connu la voix humaine qui résonna ici avec une étrange et séculaire éloquence.

Cette lisière fertile, enrichie par les crues annuelles, attire depuis des milliers d'années l'attention des millions d'hommes ; sans ces

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

crues qui transforment les sables en terre végétale, sans ces fêtes des eaux déchaînées qui apportent d'énormes quantités de limon, — il n'y aurait eu ni royaume des Pharaons, ni trésors de religion et d'art, ni lutte séculaire des peuples d'Afrique, d'Asie et d'Europe pour la conquête de ce présent du Nil. La crue du Nil, de même que la décroissance de ses eaux, se manifeste d'abord lentement, comme à regret, puis avec une brusque accélération. Dans la nuit du 17 au 18 juin, — (nouveau style), — la première goutte tombe du ciel, — larme d'Isis qui pleure Osiris déchiré. C'est la « Nuit de la goutte d'eau ». Le Nil renaît après la sécheresse, il grossit lentement ; en juillet, vers l'époque du solstice, la montée des eaux devient rapide et vigoureuse ; de la fin de septembre au commencement d'octobre la fête de l'eau atteint son apogée. Le lit du fleuve est rempli, les espaces voisins sont inondés. Les digues sont renversées, les canaux sont en pleine activité. Le Nil hésite encore un instant, dans son désir de plénitude, mais, sentant fléchir ses forces, il commence à se retirer. Son niveau s'abaisse, d'abord lentement, puis de plus en plus vite, — le fleuve a compris que son temps est fini, qu'il est l'heure de s'apaiser. La terre labourable, perdant peu à peu son aspect marécageux, devient propre à la culture. L'époque qui correspond à notre printemps, — avril, mai et jusqu'aux premiers jours de juin, — est l'époque de la grande misère du Nil, celle des basses-eaux.

Mais quelles sont les causes de la crue du Nil et où se trouvent les sources de ce fleuve? Cette question, d'une importance vitale pour les riverains, a de tout temps préoccupé l'Égypte ; son caractère mystérieux n'a pas manqué d'intriguer les Grecs,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

les Romains et les autres peuples jusqu'à nos jours.

Les sources de tel ou tel fleuve, comme les causes de tel ou tel phénomène remarquable, sont plus faciles à indiquer approximativement qu'à déterminer avec exactitude. Dans le monde des recherches, nous aboutissons toujours à des portes ouvertes, au delà desquelles il y a d'autres salles encore, d'autres portes, des portes fermées. Selon les géographes, la situation exacte des sources demeure inconnue, même pour certains fleuves de l'Europe. N'est-ce pas hier seulement que fut découverte, dit-on, la source authentique de la Volga, sous forme d'un minuscule filet d'eau se frayant un passage, avec une hardiesse enfantine, au milieu d'une petite prairie, près du village de Volguino-Verkhovié? Mais les fleuves des pays lointains, plus capricieux encore? Qui pourrait affirmer qu'ils ont été scrupuleusement étudiés? Prenons, par exemple, le Tigre qui sort d'un trou noir au fond d'une gorge des montagnes. C'est là, dit-on, la source du Tigre. Les Assyriens, avides de perpétuer leur souvenir dans les siècles, ont gravé en cet endroit leurs inscriptions. Pourtant, les montagnes sont tellement impénétrables, les gorges présentent un désordre tellement compliqué ! Qui sait si les sources du Tigre ne se trouvent pas plutôt dans la vallée de l'Eden ?

J'aime Hérodote et ses fantasmagories. Elle ont une haute noblesse de style. En ce qui concerne les sources du Nil, dit Hérodote, — aucun de ceux avec qui j'ai eu l'occasion de m'entretenir, aucun Égyptien, aucun Libyen, aucun Grec ne m'a dit qu'il les connaissait. Seul le gardien des trésors d'Athéné à Saïs prétendait les connaître, mais je suppose qu'il plaisantait.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Il y a, entre la Thébaïde et l'Éléphantine, deux montagnes aux sommets pointus ; le nom de l'une est Krophi, le nom de l'autre est Mophi. C'est entre ces deux montagnes que se trouvent les sources insondables du Nil ; la moitié de leurs eaux se dirige au nord, vers l'Égypte, l'autre moitié au sud, vers l'Éthiopie. Champollion dit que les mots Krophi et Mophi signifient : bon et méchant ; Maspero prétend qu'ils signifient : son abîme, son eau. Ainsi soit-il. Les deux explications sont excellentes. Cent autres égyptologues peuvent fournir encore une centaine d'explications différentes. Le Nil est si riche, — pourquoi hésiterait-il à se parer d'épithètes et de légendes de plus en plus nombreuses? Quant aux alternatives de sécheresse et de débordement, Hérodote en parle plus éloquemment encore. En été, lorsque les pluies cessent d'alimenter les fleuves, le niveau de ceux-ci s'abaisse. Il y a des mois où le Soleil boit à tous les fleuves, en quantité égale, mais il arrive aussi qu'il ne s'abreuve que dans le Nil. Hérodote confond les mois, mais il déclare avec conviction : « Je considère donc le Soleil comme l'auteur de ce phénomène. »

Les empereurs romains envoyaient des explorateurs à la découverte des sources du Nil. Les explorateurs rencontraient des nains, des marais immenses, mais n'arrivaient pas à trouver les sources. Pline l'Aîné supposait que le Nil venait de la Mauritanie, Sénèque le faisait découler des eaux qui entourent Philæ ; d'une façon générale « chercher les sources du Nil » correspondait chez les anciens à ce que nous entendons par « chercher la quadrature du cercle », — c'est-à-dire à l'impossible.

Les géographes modernes situent la source du Nil dans les lacs de l'Afrique centrale ; quant aux débordements, ils les attribuent

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

aux averses d'été qui alimentent les torrents des montagnes de l'Abyssinie, lesquels, par l'intermédiaire du Nil Bleu et de l'Atbara, gagnent le Nil Blanc. Dans ce débordement, toutes les couleurs se fondent. Il y a un Nil vert, un Nil bleu ; tantôt il est rouge, tantôt il est jaune, et parfois, tout simplement il est trouble et terne.

Un jeune savant français, Charles Palenque, auteur d'un ouvrage sur le Nil tel qu'il fut à l'époque des Pharaons et tel qu'il est de nos jours, décrit minutieusement le culte du fleuve et les fêtes qui célèbrent ses crues.

Le Nil était un dieu, le père des dieux ; cependant tandis que, dans différentes villes ou régions, chacune des divinités avait son temple, le Nil n'en possédait point, car, ainsi qu'il est dit dans l'hymne du Nil, il n'y a point de demeure capable de le contenir. Pourtant tous les Égyptiens l'honoraient et chacun d'eux lui consacrait sa pensée du matin, sa pensée du soir. Ils considéraient le Nil comme Celui-là qui seul tient de lui-même sa naissance. De même que le Soleil, après sa mort quotidienne, renaît chaque matin, de même le Nil, que chaque année dessèche, triomphe chaque année, ressuscite pendant la fête des hautes eaux ; de même aussi, Osiris, et avec lui tout homme qui meurt après avoir dignement vécu, après avoir couronné l'existence par le sommeil de la mort, renaît à la vie immortelle dans la région occidentale de l'Amenti. Le Nil, par son essence même, est mystérieux et ne se prête ni aux interprétations ni aux sortilèges. On peut agir sur les autres divinités en invoquant leurs noms selon les formules prescrites ; il est impossible de conjurer le Nil ; il se refuse à l'influence des grimoires, il n'obéit à aucun talisman. Il est seul à connaître son nom véritable, et seul il peut agir sur sa propre volonté.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Comment eut-on songé à élever un temple au mystérieux Hâpi, au Nil inviolable? Le Nil avait ses prêtres, mais il ne possédait aucun sanctuaire extérieur.

C'est lui, le purificateur, l'impénétrable, qui octroie au défunt l'eau claire, l'eau fraîche. « Donnez-moi de l'eau courante », — s'écrie, à travers son inscription funéraire, la fille d'un des prêtres suprêmes. C'est lui qui procure l'eau courante, l'eau qui guérit la soif mortelle, l'eau qui vivifie les ombres des morts. C'est lui qui, de ses plantes aquatiques, tisse pour l'homme pieux, renaissant dans la mort, des vêtements nouveaux. Seigneur des eaux, seigneur des fontaines de vie, — avec Isis, sa sœur-épouse, magicienne suprême, incarnation du féminin et du maternel, — c'est lui qui assure l'éternité de lumière à l'homme qui accomplit dignement sa terrestre journée, jusqu'à l'heure des ombres du soir.

Il y a deux Nil : le terrestre et le céleste. Les eaux du Nil céleste suivent la moitié de leur chemin de l'Occident au Nord, et l'autre moitié du Nord à l'Orient. C'est au sein de ces eaux qu'Isis, pleurant Osiris dépecé par Set, le Désert stérile, laisse tomber une larme ; et, comme d'un seul diamant naissent des feux innombrables et multicolores, de cette unique larme adamantine surgissent les multiples eaux du Nil terrestre.

Le Nil terrestre a deux apparences, semblables entre elles, celle du Sud et celle du Nord. Participant des deux natures, jeune et puissant, avec des seins de femme, bien que viril par le sexe, coiffé de papyrus et coiffé de lotus, — voici le Nil du Sud, voici le Nil du Nord, l'un tout fardé de rouge, et l'autre tout de bleu. Nombreux sont les noms qui le désignent : Celui qui recouvre, Celui qui monte, Celui qui fait irruption,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

le Bondissant, le Grand Pleureur, Celui par qui les eaux se répandent ; c'est encore lui, le Traceur de chemins, sinueux comme un serpent, qui est représenté parmi la splendeur raffinée du temple de Philæ, sous la forme d'un serpent issu d'une caverne.

La fête de la crue du Nil est célébrée par les riverains de différentes façons, selon l'usage antique de l'Egypte.

D'après Maspero, vers l'époque du solstice d'été, lorsque les eaux sacrées des abîmes de Syène affluaient à Silsilis, les habitants de cette région, — parfois leur chef lui-même ou l'un de ses fils, — offraient en sacrifice un bœuf ou des oies ; puis ils jetaient dans l'eau un rouleau de parchemin scellé, un écrit ordonnant de prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer à l'Egypte les bienfaits d'une crue régulière. Selon la tradition qui se transmettait d'un siècle à l'autre, la prospérité ou le malheur de l'année étaient proportionnés à la générosité et au zèle avec lesquels cette fête était célébrée. Si les fidèles manquaient d'enthousiasme, le Nil n'obéissait pas au commandement de l'écrit et se répandait sur les champs avec une moindre abondance. Les paysans, venus de loin avec leurs provisions, mangeaient et buvaient tous ensemble pendant plusieurs jours ; ils buvaient jusqu'à s'enivrer, afin que les eaux du Nil envahissent avec ivresse les champs conquis sur le désert. L'instant de la grande solennité arrivait ; les prêtres en procession sortaient du sanctuaire et marchaient le long du rivage portant la statue du dieu, au son de la musique et au chant des hymnes.

De nos jours encore, les Coptes et les Musulmans eux-mêmes honorent le Nil et célèbrent la fête de la crue. La montée progressive du fleuve est annoncée par les hérauts ; à l'instant

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

où le débordement s'accentue, commencent les noces du Nil. Parmi les bruits des réjouissances, parmi les feux allumés, parmi la gaîté générale et les détonations des armes, on précipite dans les eaux la fiancée du Nil ; ce n'est qu'une poupée, il est vrai, mais ces épousailles ne sont qu'un symbole, et c'est la terre elle-même qui s'unit à l'eau par ce rite nuptial ; Osiris ressuscité embrasse Isis ; la volonté de l'homme se fiance avec le champ prêt à enfanter des épis ; le désert, humecté par le baiser du Nil, s'habille de fleurs odorantes.

Ah ! le Désert... Il faut l'avoir vu, pour sentir combien l'eau est sacrée, combien il est juste de l'aimer et de la diviniser. L'Egyptien de l'antiquité redoutait de s'aventurer jusqu'au désert, car il sentait avec une terreur mystique que le désert, — c'est l'absence de toute vie. Tandis que nous galopons , à cheval, ou sur de petits ânes rapides, par les étendues de pierres et de sable, entre les monts Libyens et les monts d'Arabie, notre âme succombe à une étouffante et trouble tristesse ; nous constatons avec étonnement qu'il n'y a point ici de vrais sables, de ces sables jaunes et dorés que nous aimions voir sur les plages. Ici, ce n'est qu'une poudre grise, la poussière des siècles, les cendres de la vie consumée. C'est la mort, moins la beauté de la mort. C'est l'absence de vie, morne, suffocante, pleine de maléfices. C'est la hantise des démons muets et stériles.

Si l'on trouve sur son chemin quelque village de fellahs, sa vue n'apporte point de réconfort. Ces masures d'argile, à peine dignes du nom de cabanes, sont si pauvres qu'une isba russe est un magnifique palais à côté d'elles. Le désert exerce une oppression. L'isba d'un moujik de Russie a des ornements aux fenêtres. Cela atteste un besoin de beauté. Ici, ce sentiment n'existe

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

pas. On dit que ces gens n'ont pas besoin de maisons véritables : ils vivent en plein air, et puis il fait toujours chaud en Egypte. C'est faux. Les nuits d'ici sont parfaitement froides. Il n'est pas nécessaire non plus que les femmes enceintes se délivrent parmi les porcs. Or, c'est ainsi qu'elles accouchent ici. Ces êtres humains vivent comme des bêtes, dans la poussière, dans la décomposition.

Je me souviens des vers qui chantaient dans mon âme lorsque pour la première fois m'apparurent les campagnes de l'Egypte :

Léger comme un cheval ambleur,
Trotte l'ânon. La route est longue.
Le puits d'arrosage se plaint,
Gémit, tel un sifflet d'usine.
Des bœufs marchent, toujours en rond,
Toujours en rond, sans s'arrêter,
Rivés l'un à l'autre à jamais
Par le torride Créateur.
Et jusqu'aux espaces sableux
Que jamais ne baigna la pluie,
Pour les vêtir de robes vertes,
Le Nil enverra ses eaux troubles.
Pour que les autres s'en nourrissent,
Pour que je garde ma crainte obtuse,
J'ai labouré les champs de boue,
Moi qui fus, suis et reste un fellah.
Moi, ver de terre, obscur et nu,
Pris dans la gueule de la glèbe,
Comme autrefois soumis au joug
Que j'ai porté huit mille années.

Quand on a respiré cette poussière des siècles, on comprend que le Nil reste jusqu'à présent sacré aux yeux du fellah et que celui-ci ne saurait rire ni plaisanter à ce sujet, ni refuser de l'eau à qui en demande. C'est là une tradition millénaire.

Le Nil de nos jours est privé de ces charmes

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

qui répandirent leur clarté sur des siècles. L'antique Egypte est morte, et avec elle ont disparu ses prestiges. Les eaux du Nil ne possèdent plus ni papyrus ni lotus, le Nil égyptien a perdu ses monstres de grand style, — le crocodile et l'hippopotame. Le long du Nil s'avancent, bondés de gens ébahis et stupides, les absurdes bateaux à vapeur, ces diligences fluviales au service des plaisirs en commun. J'ai tenu à éviter cette profanation et cette humiliation. Je n'ai glissé sur les eaux du fleuve sacré qu'au moyen d'une nacelle ailée, d'une barque à voiles.

Dépouillé de ses charmes antiques, le Nil n'en reste pas moins immortel. Dans le Delta et dans les parties voisines, il garde sa vivifiante ampleur et sa puissance ; il émeut par sa beauté, dans la Haute-Egypte, lorsque, sur une barque ailée, on s'insinue à travers ses chutes tourbillonnantes, pour gagner le dernier temple d'Isis, le temple de Philæ, harmonieux comme un songe.

Et jusqu'à présent, jusqu'au jour d'aujourd'hui les paroles de l'ancien hymne du Nil n'ont rien perdu de leur éloquence. Je n'en ai entendu chanter que des fragments, peut-être dénaturés. Mais les voici telles qu'elles m'ont été rapportées :

« Salut, ô Nil, salut à toi qui parus sur cette terre pour apporter à l'Egypte la vie. Dieu secret, issu des ténèbres, arrosant les prairies que créa le Soleil, afin de faire vivre les troupeaux. C'est toi qui abreuves la terre. Route céleste, tu descends des hauteurs ; ami des blés, par qui croissent les graines ; dieu révélateur, toi qui éclaires toutes les maisons.

« Repos des doigts, — s'il travaille, c'est pour les millions d'opprimés. Lorsqu'il décroît au ciel, les dieux s'écroulent, les hommes dépérissent. Il brille, — et la terre entière s'emplit

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

d'allégresse, tous les corps sont en joie, toute chose vivante reçoit sa subsistance, toute dent broie des aliments.

« Il apporte les fraîches nourritures ; seigneur des mets exquis, il répand tous les biens. Il veille sur tout sacrifice. L'encens qui s'exhale de lui est d'une qualité suprême. Ses eaux inondent deux contrées, les granges s'emplissent, le blé coule dans les greniers.

« Il n'est point de demeure capable de le contenir ; — et qui saurait pénétrer dans son cœur? Joie de tous ses enfants, il a fortifié les générations. Le Sud l'honore, ses lois dans le Nord sont immuables. Il a bu les larmes de tous les yeux. Son regard surveille l'abondance croissante.

« Il a créé le soir et l'heure de midi, il a dessiné leurs visages. Il permet que se réalisent tous les efforts, toutes les inscriptions de paroles divines, tous les espoirs pieux.

« Sa colère est terrible. Sa colère apporte le malheur. Alors chacun soupire après l'eau. La Thébaïde et le Delta languissent. Point de vêtements pour se couvrir, nul ne porte de parure, le cycle divin s'interrompt.

« Mais à peine nous as-tu répondu par la crue de tes eaux, — tout s'emplit d'aromates. Fondateur de l'ordre, les hommes te supplient avec des paroles de caresse, afin que tu leur répondes par la crue de tes eaux.

« Des cantiques pour toi sonnent sur une harpe, c'est avec nos mains que nous te chantons. Tu as comblé tes fidèles de joie, tu as adouci leurs travaux. Clarté radieuse, bouclier protecteur, tu ranimes les cœurs, les multiples naissances te plaisent.

« O Nil débordant, c'est à toi qu'on dédie les offrandes, c'est pour toi qu'on égorge les bœufs, c'est toi que célèbrent les hymnes ; nous t'avons

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

immolé des oiseaux, nous avons allumé le feu du sacrifice, toi dont le nom est caché dans le secret du ciel, de qui nulle image ne doit fixer l'aspect.

« En ta présence exultent les êtres humains. Les dieux remplis de crainte rendent hommage au dieu. Lève-toi, ô Nil, fais entendre ta voix ! Lève-toi, ô Nil, lève-toi, ô Nil, et fais entendre ta voix ! »

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

LE SOLEIL, UNIQUE DIVINITÉ

Celui dont les noms sont innombrables
Hymne égyptien.

Ne m'abandonne point, Dieu d'or massif.
Hymne égyptien.

SI tu allumes un petit cierge, sa clarté s'étend sur ton visage et ton visage est illuminé. Dans le petit rayonnement de cette petite lumière, ton âme se dispose à chanter les grandes louanges de l'Univers. Comment ne les chanterions-nous pas lorsque s'allume le grand Flambeau que les habitants de la vallée du Nil appelaient Lampe de vie, issue de l'Océan des Cieux?

En parlant du Soleil, nous devenons nous-mêmes chantants et clairs. Sa première caresse effleure les cimes des arbres, encore enveloppés d'humidité nocturne, elle glisse à peine, lointain soupçon, sur la gorge frileuse de l'oiseau engourdi, — et voici que s'ébranle la barrière entre le jour et la nuit, voici qu'elle se brise dans le cri sonore de l'oiseau ; les appels retentissent parmi les branches, pour la millionnième fois les créatures vivantes éprouvent le désir d'entonner l'Hymne au Soleil.

Quel que soit le pays où tu pénètres, tu enten-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

dras les louanges du Soleil, tu saisiras l'amour du Soleil dans le dicton populaire, dans la parole fleurie du poète, comme dans la formule exacte du penseur. Devant la variété infinie des formules et des louanges, tu comprendras comment la multiplicité des noms et des formes peut appartenir à un seul objet et se réduire à l'unité.

Le moujik russe dit : « La première alouette se pose à la première place chaude. » Le sage grec, Apollonius de Tyane, dit : « Ne faire qu'un avec le Soleil. » N'y a-t-il pas un accord entre ces deux notes différentes? Ne discernons-nous pas, en toutes deux, l'amour exalté des créatures pour le Soleil, l'inépuisable tendresse du Soleil pour tout ce qui vit?

« Parmi les créatures », dit le Breton, « le Soleil est une œuvre de Dieu, mais la Lune vient du Diable, c'est pourquoi elle ne brille pas aussi clair, et c'est pourquoi souvent elle conseille le mal. » Dans ces mêmes parties de la Bretagne on croit que la femme qui se regarde dans un miroir après le coucher du Soleil aperçoit derrière son épaule le Diable.

Il faut obéir au Soleil. Le Soleil s'est couché, le Soleil dort, — n'essaie point de chercher ton propre reflet, le Diable te saisirait dans ses rets, tu succomberais au vertige.

Un autre mot du moujik russe me revient à l'esprit : « Conduis la herse au soleil, ton cheval ne s'emballera point. »

Autant il y a de lueurs dans le Soleil, autant il existe de ses manifestations différentes dans l'Univers, et autant de noms divers que lui ont donné les divers esprits.

« Le Soleil est un cercle, » dit Eschyle.

« Le Soleil est une sphère, » dit Plutarque.

« Le Soleil est un disque, » dit Pythagore.

« Le Soleil est une vaste source de lumière courante, » dit Lucrèce.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

« Le Soleil est une pierre embrasée, » dit Anaxagore.

« Le Soleil est la pierre précieuse du Ciel, le Soleil est un joyau qui tient de lui-même son éclat, » disent tous les peuples de l'Univers.

« Le dieu solaire, c'est l'Ouragan, et le Soleil est le cœur des Cieux, » disent les Mayas de l'Antiquité.

« Le Soleil est la Pierre aux Serpents, il fut créé par les Serpents de l'orage, » disent les Celtes et les Germains.

« Le Soleil est la pierre victorieuse, le Soleil est la pierre désirable, » disent encore les antiques Germains.

« Le Soleil est un bouclier, » dit l'Edda, qui ajoute : « Le Soleil est une roue lumineuse, le Soleil est une roue très belle. »

« Le Soleil et la Lune sont deux barques, l'une de sable rouge, l'autre de sable blanc, et toutes deux dans le Ciel voguent en dansant, » disent les beaux habitants de Tahiti.

« Le Soleil est une femme belle, » disent les Australiens : « elle commence sa promenade à l'Orient, elle s'en va jusqu'à l'endroit marqué par l'Arbre touffu, puis descend vers l'Occident.»

« Le Soleil est notre père, » disent les Péruviens.

D'autres appellent le Soleil coupe de clarté, urne brillante, mer de rayons, anneau de feu, puits de feu, cratère brûlant, collier étincelant, palais de flamme des esprits bienheureux.

Et la touchante Kalévala ajoute : « Soleil de Dieu — quenouille de Dieu. » Qui donc saurait compter les fils de lumière que file cette quenouille? Mais cette quenouille est unique, unique est le Soleil, unique est Dieu, bien que multiples soient ses images devant le regard illuminé par la caresse des rayons.

Y a-t-il, après tout, des religions polythéistes,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

des peuples idolâtres, des peuples adorateurs de multiples divinités? Je serais enclin à trancher la question par un *non*. Dans tout système religieux, dans tout échafaudage de conceptions pieuses, les formes isolées de la divinité procèdent d'un seul et même principe. Les dieux mexicains, — dieux de la guerre, de l'eau, de la naissance, du vent, les pittoresques Huitzilopochtli, Tlaloc, Tzihuacoatl, Quetzalcoatl, — remontent tous vers les palais célestes où ils se fondent dans les feux du Soleil. Malgré leur hellénique beauté, Apollon, Dionysos, Athénè, sont submergés par les rayons et les foudres de Zeus, maître du monde. Les plus anciens des dieux connus, ceux de l'Égypte, — animaux pleins de sagesse, divinités des éléments ; — Horus à la tête d'épervier ; Taourt qui préside aux naissances, déesse au corps d'hippopotame ; Thot, le dieu de la science, à la tête d'ibis ; Anubis le chacal, ensevelisseur des morts qui attendent la résurrection, — toutes les divinités de l'Égypte, par leurs qualités et leurs particularités, tendent vers Râ, le dieu du Soleil, et se noient dans l'Océan de ses immortelles clartés.

L'histoire de l'Égypte polythéiste nous montre deux phénomènes remarquables dans la vie religieuse de ce peuple foncièrement pieux. La plupart de ses divinités jouent le rôle de protecteurs spirituels de telle ou telle contrée. Chaque région, chaque bourgade, chaque village possède son dieu attitré. Ces dieux gardent toujours leur qualité de dieux locaux ; seul le Dieu du Soleil, Râ, dont le nom s'ajoute à ceux des autres divinités, devient Amon-Râ, le chef suprême des dieux et plus tard le dieu national de l'Égypte, sous son nouvel aspect de dieu tué et ressuscité, lumineuse figure préchrétienne qui prend le nom d'Osiris. Glorieux

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

est le dieu de Memphis, Phtah, le dieu-inventeur ; cependant son rayonnement ne va pas aux confins de l'Égypte. Les dieux d'Héliopolis, la Cité Solaire, forment une ennéade, un groupe de neuf divinités : Toum, le soleil nocturne ; Shou, l'air céleste; Tafnouît, qui supporte le ciel ; Keb, dieu de la terre ; Noûit, mère des étoiles ; Osiris, dieu de la vie ; Isis, déesse de l'amour conjugal et maternel ; Set l'exterminateur ; Nephthys, épouse et compagne de Set, qui trahit le méchant pour suivre le Dispensateur de vie. Ils sont neuf, mais tous, ainsi que nous le lisons dans les textes antiques des Pyramides, ils sont enfants de Toum ; c'est son cœur à lui qui leur donne naissance, ce sont les battements de ce cœur qui vivent dans ce nombre 9.

La sagesse égyptienne nous apprend qu'au temps où le Ciel n'existait point encore, où pas le moindre vermisseau n'était créé, — celui qui parut d'abord fut Noun, l'Eau première, l'élément liquide dont l'existence précède celle du temps, et il n'y avait au monde personne autre que ce dieu-là, et il n'y avait nulle place où ce dieu pût poser les pieds. Alors il créa d'autres dieux. Et il advint que, parmi les nombreuses créatures du Dieu, au sein de cette eau primitive se dressa la belle tige du lotus, et de son calice épanoui surgit le jeune dieu du Soleil.

A l'époque où le Nil était fleuri de lotus, où le long de ses bords se formaient les conceptions grandioses des hommes, le Soleil sortait au matin hors de l'eau couverte de lotus, et se retirait pour la nuit en laissant dans les corolles un peu de sa clarté.

Dans l'étroit espace de cette vallée arrosée par les eaux mystérieuses d'un fleuve qui chaque année se transforme en un Océan de cataractes,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

dans cette vallée que réchauffe le Soleil des cieux sereins, s'élevaient des temples innombrables, dont les colonnes, imitées plus tard dans les temples de la Grèce et du monde entier, présentent l'union architecturale du papyrus et du lotus, — du svelte et haut papyrus, du lotus, coupe florale, — deux plantes élues du Soleil, qui ne croissent qu'aux pays marqués par le Destin pour les prières et les hymnes. Voici que se dressent vers le Ciel les obélisques qui symbolisent à la fois la vigueur solaire du sexe et l'élan de l'âme vers le Soleil, Dispensateur de vie. Voici que s'élèvent, masses religieusement harmonieuses, les Pyramides que l'on tient par erreur pour des sépulcres géants, mais qui, en réalité, figurent la montée de l'âme vers le Soleil, et qui sont, au sein du Désert, les phares d'une perfection absolue, visibles de loin, imposant le calme et la certitude, effilés vers le sommet.

Dans cette infinité de temples, on ne sait lequel est le plus beau, — celui d'Héliopolis, dans la Basse-Égypte, dédié au Soleil de l'Horizon, ou bien celui d'Edfou, dans la Haute-Égypte, consacré au Soleil Ailé, dont l'image s'orne de deux serpents.

Pénétrons pour quelques instants dans l'antique sanctuaire d'Abydos. Dans ce temple de Ramsès, sur le côté nord et sur le côté sud d'une des murailles, se trouvent inscrits en caractères sacrés 74 noms des diverses incarnations du Soleil. Ils ne sont pas tous également expressifs et leur sens n'a pas toujours été suffisamment élucidé. Mais voici quelques-unes des définitions du Dieu Solaire :

Khépéra, le Scarabée. Symbole de l'être en sa forme réelle. Hypostase du Soleil levant.

Celui qui est dans le Disque : les Égyptiens adoraient non point le Soleil lui-même, astre

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

du Ciel, mais sa Force invisible et animatrice.

Celui au Puissant Visage, — le Flambeau des corps, le Nourricier.

Toum, ou Atoum, — un des dieux les plus anciens et les plus importants. Hypostase du Soleil nocturne. Créateur d'hommes, façonneur de dieux, générateur de soi-même.

Tafnouît ; — en sa qualité d'être parfait, le dieu solaire est androgyne. A côté de ses incarnations viriles, il en a de féminines. Tafnouît est la sœur jumelle de Shou, le dieu de l'air, celui qui sépare le Ciel et la Terre durant le jour, tandis que la nuit ils demeurent fondus ensemble.

Nouît, principe féminin du père des dieux, Nou, l'océan des Cieux, l'Eau céleste sur laquelle vogue la barque du Soleil. Formant avec son corps léger la voûte du firmament, du bout des doigts de ses mains et de ses pieds, Nouît s'appuie sur la terre. Son corps tout entier est parsemé d'étoiles.

Celui qui est lié au poteau du meurtre : Osiris. Dieu de vie et de résurrection. Tué, mais ressuscité. Auguste prototype du Christ.

Nephthys, la Pleureuse. Sœur d'Isis, l'épouse d'Osiris ; femme de Set, l'incarnation funeste de l'aride Désert, celui-là même qui déchira en quatorze morceaux et dispersa le corps d'Osiris.

Le grand Bélier ; — de même que dans l'Inde et dans l'Iran, le bélier, avec le bouc et le taureau, incarnait en Égypte la force solaire, qui se manifeste particulièrement chez ces animaux par leur combativité et par leur ardeur amoureuse.

Celui dont les membres sont pleins de mystère ; — qui saurait, en effet, l'examiner ou l'étudier? quel mortel a osé l'effleurer?

Le Reconstituteur : — le Régénérateur ; il est dit formellement : « C'est lui qui fait que

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

l'amour du Roi demeure au cœur de toutes les femmes belles. »

Celui qui octroie la respiration ; — sans lui tout mourrait dans la nuit noire, dans la nuit grise.

Celui qui donne une place à l'âme : — comme à l'oiseau sur la branche.

Celui qui embrasse. L'Insondable. L'Accueillant. Bien qu'il ne réchauffe pas seulement, mais brûle aussi, — bien qu'il nous soit impossible de le comprendre, — il nous accueille en son sein lumineux, qui est l'univers, et nous permet de jouer dans les prairies en fleur.

L'Exaltateur. Le Rayonnant. Celui qui indique les chemins. Les voici tous, au-dessous du Soleil, les chemins qui vont de la muraille des Monts Libyens jusqu'à celle de l'Arabie, et des sources du Nil secret jusqu'au vaste Delta.

Paré de cornes étincelantes, — taureau céleste qui parcourt les campagnes d'en haut.

Magnifiquement loué, — car toutes les créatures célèbrent le Soleil, depuis le moustique jusqu'à l'oiseau, depuis le fellah jusqu'au Pharaon.

Guide de l'Ame, — de la Terre obscure jusqu'à l'Amenti où réside la clarté vespérale.

Celui qui rajeunit. Celui qui veille ; Maître des âmes. Seigneur des rayons.

Celui qui porte le réchaud. Créateur des âmes. Souffle de l'âme.

L'Éblouissant. Le jeune Coureur.

Dispensateur de joies. Habitant des régions suprêmes.

Shou : — l'Air qui soutient le Ciel étoilé et sous lequel s'étend la Terre. Une haute plume se dresse sur sa tête.

Horus, ou Hôr : Dieu du Soleil levant, vainqueur du funeste Set.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Isis : c'est elle qui, unissant l'amour de l'épouse à celui de la mère, rassembla, lambeau par lambeau, le corps dépecé d'Osiris ; c'est grâce à elle qu'il ressuscita et devint le Dieu de l'Amenti, région occidentale où vivent parmi les rayons tous les Égyptiens vertueux ayant accompli leur terrestre journée.

Le Pleureur; — c'est pourquoi, au lever du Soleil, les diamants de rosée palpitent sur l'herbe.

Amenti, ou Celui qui réside dans l'Amenti, — entre le Soleil du matin et le Soleil du soir.

Le Double ; — dans l'Amenti, nous vivons d'une double existence, nous voyons avec les yeux de l'âme, nous marchons par les voies du double.

Celui qui est au cercueil : Osiris assassiné, terrassant la mort par la mort.

Le grand Chat : animal sacré aux pupilles brillantes, qui possède le don de voir dans l'obscurité.

Le Double Lien : entre la lumière et les ténèbres, entre les ténèbres et la lumière.

Le Destin, au radieux visage ; l'Annonciateur de sa propre gloire.

Celui aux cheveux épars.

Celui qui proclame, Celui qui marche.

Rénovateur rayonnant de la Terre.

Multiples sont les clartés et les reflets du Soleil, et cependant parfois ils s'éteignent. L'histoire de l'Égypte a connu de telles périodes ; mais, après une mort apparente, le Soleil ressurgit à l'horizon, dans un nouvel éclat matinal. La vallée du Nil subit une invasion de sauterelles asiatiques, — les Hyksôs, peuple de pasteurs barbares. Ces gardeurs de moutons ont réussi à pénétrer victorieusement dans le domaine d'autrui, dans le pays raffiné des Égyptiens dont les corps harmonieux étaient

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

mieux faits pour la paix que pour l'existence guerrière. On eût pu s'attendre alors au déclin définitif du Soleil de l'Égypte. Mais il y avait, dans la Haute-Égypte, une ville du nom de Thèbes, localité assez insignifiante. Cette ville possédait un dieu à elle, sans grande importance ; mais ce dieu s'appelait Amon, ou Amen, ce qui signifie : le secret ; et ce nom était le présage d'une destinée retentissante. En effet, Amon unit son nom à celui de Râ, le Soleil, et guidés par Amon-Râ, les maîtres de la province thébaine repoussèrent les intrus asiatiques. Grande fut alors la gloire d'Amon-Râ, qui régna désormais sur les dieux de l'Égypte. Les rayons du Soleil égyptien brillèrent non seulement sur ce pays, mais sur tout l'espace compris entre l'Euphrate et le Soudan. Et dans les temples géants retentirent les louanges du Soleil.

Voici, en partie, l'un des hymnes les plus beaux à la gloire d'Amon-Râ :

« Forme unique, par qui tout se crée, une et unique, par qui vivent tous les êtres. De tes yeux, des pleurs de ton œil, les hommes sont nés. De la parole prononcée par ta bouche naquirent les dieux.

« C'est lui, le très haut, qui crée les herbes dont les troupeaux se nourrissent. Il fait croître les plantes pour la nourriture de l'homme. De lui tiennent la vie les poissons des rivières et les oiseaux du Ciel. Il octroie le souffle à ce qui gît sous une coquille ; il rassasie la progéniture du ver. Il alimente les moucherons, il donne le nécessaire aux souris dans leur trou, aux moindres bestioles des forêts. Par sa grâce se meuvent et coulent les eaux du Nil bien-aimé ; aussitôt qu'apparaît son visage, tous les hommes revivent.

« Salut à toi, source première, puits de toutes

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

choses, le seul et l'unique, toi dont les mains sont nombreuses, toi qui veilles sur les humains ! Salut à toi qui résides dans le calme, et qui sais cependant assurer le bien de chacun, — Amon, Seigneur qui chéris toute existence. Dieu issu de toi-même, lumière des deux horizons, devant toi tous les dieux se prosternent. Ils s'inclinent avec joie devant le Créateur, devant celui qui leur donna naissance. Père des pères, — ainsi chantent-ils dans leur allégresse, — père des dieux, c'est toi qui refoulas la Terre, c'est toi qui suspendis le Ciel dans les hauteurs ; roi de toutes choses, créateur des êtres, maître parfait, guide suprême, nous honorons ton âme, nous t'adorons, ô commandeur des dieux ! »

Il y eut, dans l'histoire de l'Égypte, un instant particulier, où précisément le Disque Solaire devint, — pour peu de temps, il est vrai, — le dieu national de l'Égypte, dieu exclusif et unique, reconnu par les autorités suprêmes. Dans la longue file des Pharaons qui aimaient à se faire représenter sous forme de divinités gigantesques, il y en avait un qui préférait l'aspect humain. C'était Akhen-Aten, connu également sous les noms d'Amenhotep et d'Aménophis IV. D'admirables bas-reliefs nous le montrent tantôt jouant avec ses enfants et les embrassant, tantôt caressant sa douce compagne, tantôt assis et la tenant enlacée, buvant du vin et mangeant des fruits parfumés. Ce même Akhen-Aten, un des héritiers du grand réformateur et conquérant Thoutmès III, conçut le projet d'unifier le culte des diverses divinités de l'Égypte. Il imagina de ramener toutes les ferveurs religieuses des Égyptiens à l'adoration du seul disque solaire, désigné sous le nom d'Aten, c'est-à-dire au culte de la forme la plus brillante de Râ, le dieu du Soleil. Consi-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

dérant le Disque Solaire comme unique divinité, Akhen-Aten voulut communiquer à ce culte un caractère exclusif, d'une absolue perfection artistique. Il tenta d'abolir les divinités faites à l'image de l'homme ou des animaux. L'ancien dieu solaire, représenté avec un corps et un visage humains, ou bien avec une tête d'épervier, fut remplacé par le Disque du Soleil, dont les rayons étendus se terminaient en forme de mains. Les choses terrestres appartiennent à la Terre, les choses célestes demeurent au Ciel, et cependant la Terre et le Ciel sont inséparables. Les rayons sont des mains. La main qui prend, la main qui donne. La main est l'emblème de la puissance et de l'activité, l'emblème du pouvoir ; elle exprime la possibilité de toutes les réalisations. Dans la multiple répétition de son image, la main solaire est comme un réseau de fils infiniment ténus, qui relient ensemble le Ciel et la Terre et qui forment un pont jeté de l'un à l'autre. Au Disque Solaire, par qui croissent les herbes et les arbres, à ce dieu des jeunes pousses smaragdines, on offrait de préférence des légumes et des fruits, — fruits des arbres ou fruits de la terre, — formes odorantes où se condense la vigueur solaire et qui mûrissent grâce à l'union de la poussière terrestre avec l'eau, grâce au mariage de l'air frais avec le rayon du Soleil.

La réforme introduite par Akhen-Aten ne devait point survivre à son auteur. Dans la longue histoire de l'Egypte sa durée fut celle d'une matinée solaire. Mais, par sa signification religieuse et artistique, elle eut aussi l'éclat du matin.

Voici les paroles étincelantes de l'hymne qui fut composé à cette époque :

« Magnifique est ton lever dans l'espace céleste, ô dieu vivant, Aten, principe de l'exis-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

tence ! Ton visage apparu à l'Orient remplit la terre de ta beauté. Tu es beau, tu es grand, tu brilles dans les hauteurs, tu brilles au-dessus de la terre. Tes rayons embrassent l'Univers, à tous les êtres tu donnes la vie. Tu es Râ, tu es le Soleil, et ce qui est nécessaire aux créatures, tu le leur octroies. Par ton amour tu prends possession de la Terre, tu projettes sur la Terre tes rayons, et le jour marche sur la trace de tes pas. Lorsque tu reposes à l'Occident, la Terre gît dans la nuit, pareille à un mort. Dans leurs demeures, les hommes sont endormis. Leurs têtes sont recouvertes, et nul ne voit son voisin, et les yeux ne rencontrent pas d'autres yeux. Le lion quitte son antre et les serpents répandent leur venin. Sombre est le Ciel, ce lieu de clarté, muette est la Terre, puisque là-bas, derrière la ligne extrême de l'espace, le Créateur a disparu.

« Radieux, tu parais au matin, sous la forme d'Aten, et le jour disperse la nuit. Tu étends tes rayons, et la Terre est en fête. Vois, les hommes, là-bas, s'éveillent, ils sont éveillés, ils sont debout. Les voici qui lavent leur corps, leurs membres, et qui revêtent leurs habits. Ils élèvent leurs mains pour t'adorer, toi qui éclaires la Terre entière. Ils accomplissent les actes prescrits. Les animaux paissent dans la prairie, ils se couchent, ils sont heureux. Les fleurs s'ouvrent, les arbres poussent, les épis se comblent de grains. Quittant leurs nids, les oiseaux prennent leur essor, et leurs ailes vers ton visage se tendent en un geste de prière. Au fil de l'eau, le navire s'est mis en marche, en amont du courant s'avance une barque à la voile éployée. Dans le torrent les poissons bondissent. Jusqu'au fond de la Mer pénètrent tes rayons ; au sein de la mère ils animent l'enfant. Un enfant pleure. — Ne pleure point,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

voici ta nourrice vivante ! Aten rayonne, le Disque du Soleil rayonne, — enfant, ne pleure plus !

« Tu donnes les enfants à la femme, tu crées la semence de l'homme. Aux vivants tu octroies un langage, la faculté de parler. Le petit de l'oiseau, dans son œuf, vit de toi, malgré la coquille. Tu lui donnes la liberté. Le voici hors de l'œuf, prêt à parler dans son langage. Que de choses tu as accomplies, Aten, ô dieu vivant !

« Selon ta volonté, conformément à elle, tu as fondé la Terre, alors que tu étais seul. Tu as créé les hommes, les troupeaux, les bêtes. C'est de toi que provient tout ce qui marche sur le sol, et tout ce qui vit dans les hauteurs, et tout ce qui vole, ayant des ailes. Tu as fait l'Egypte et la Syrie et le Kousch. Tu as donné aux peuples des langues diverses, des aspects différents, tu as mis chacun à la place qui lui convient.

« Tu as créé le Nil dans les profondeurs et tu lui as permis de s'élancer dans sa course afin de nourrir les riverains. Tu as créé le Nil dans les Cieux pour qu'il descendît en coulant et battît les monts avec ses vagues et arrosât les campagnes. Combien tu es beau ! Il y a un Nil céleste, visible à chacun au sein du désert, il y a un Nil issu des profondeurs, de qui l'Egypte entière tient la vie.

« Tu es l'unique dieu, tu as fondu tous les aspects en un visage, au Ciel lointain tu rayonnes très haut. Disque vivant, Soleil levant, tu brilles, tu parais et disparais. Toutes les formes sont en toi, unique Dieu ! »

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

LE DIEU DE LA RÉSURRECTION

Je suis le Feu, je suis le fils du Feu. Je vivrai, je vivrai. Mon visage ne disparaîtra point.

Le Livre des Morts.

UN soir, las d'errer sous le soleil du désert et parmi les monts de Libye où je faillis tomber dans un précipice, après une journée consacrée aux recherches, à la visite des tombeaux, à des tentatives d'études, — je m'assoupis dans la pauvre cabane d'un fellah et j'eus un rêve étincelant.

L'Égypte de l'antiquité m'apparut comme un seul édifice multicolore, étroit et long ; chacun de ses murs était éclairé d'une lueur différente. Le mur du Nord était bleu comme une mer azurée ; celui de l'Est ressemblait à un rempart de montagnes avec des reflets d'or ; celui du Sud était noir, avec, par endroits, des nébulosités blanches ; celui de l'Ouest avait, lui aussi, l'aspect d'un rempart, mais sa couleur était rouge, d'un rouge sang. Le sol était couvert de mosaïques, et tout s'y trouvait figuré : villes, villages, hameaux, métairies, temples et châteaux, déserts et oasis, un fleuve puissant, des jardins et des labours. Le ciel formait le plafond, ce plafond était un voile étoilé ; et l'on ne pouvait voir ce qui se trouvait au delà de ces limites.

Dans ces salles polychromes dont les coins

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

abritaient des sculptures géantes, apparurent comme par enchantement les dieux de l'Égypte, — sages, mystérieux, incompréhensibles, semblables à des animaux, à des oiseaux. Toute une foule de dieux avec des têtes d'animaux ou d'oiseaux. Tandis que les hommes changent sans cesse, défigurés et tourmentés par leurs transformations, les animaux et les oiseaux gardent toujours le même aspect ; or rien ne saurait mieux exprimer le caractère divin que ces formes inaltérables et définitives. Les hommes poursuivent, cherchent et ne trouvent point, mais les oiseaux et les bêtes voient au loin et connaissent leur chemin. Le sort des hommes, de siècle en siècle, est de travailler et de languir, de ruser ou d'implorer afin d'obtenir la moindre chose, mais les oiseaux et les bêtes prennent tout simplement ce qui leur est nécessaire. Pour savoir ce que pense l'homme, il suffit de l'interroger, de le torturer ou de le caresser, parfois même il suffit de le voir, de le regarder au fond des yeux; mais il est impossible de comprendre l'animal ou l'oiseau ; nul ne connaîtra jamais le secret de leurs prunelles étranges.

Les dieux surgissaient l'un après l'autre, et devant chacun se multipliaient les aromates, les prières, les génuflexions, les murmures, les signes et les conciliabules des prêtres nombreux qui se concertaient en secret. Et selon la formule magique que les prêtres échangeaient entre eux sans la divulguer parmi les profanes, des temples s'élevaient en l'honneur de chaque divinité, et non loin des temples se dressaient les Pyramides dont la construction exigeait des centaines de milliers, des millions d'hommes. Tout autour des temples s'étendaient à perte de vue des campagnes et des jardins admirablement cultivés, parés de fleurs et de fruits ; tout cela était l'apanage des prêtres et des Pharaons,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

tandis que des millions d'hommes se débattaient dans la boue, dans l'humus liquide qu'avait déposé le Nil après le grand festin de sa crue.

Les dieux surgissaient, puis pâlissaient avec le déclin de leur gloire ; à mesure que s'effaçait la splendeur de l'un d'eux, d'autres s'avançaient au premier plan, dans un éclat plus vif. Cependant ces divinités faites à l'image de bêtes ou d'oiseaux donnaient peu de joie aux hommes. Les bêtes et les oiseaux ne s'occupent que d'eux-mêmes, les prêtres et les Pharaons ne pensent qu'à eux-mêmes et à ce qui leur appartient.

Ainsi qu'en un jardin s'entr'ouvrent successivement les corolles de diverses couleurs, — les bleues, les jaunes, les blanches, les noires, les rouges, — sous le règne de tel ou tel dieu toutes choses se renouvelaient dans le somptueux édifice de l'Egypte ; un soleil nouveau se levait chaque fois, à peine doré, couleur d'aube tendre, jaune comme un tournesol, ou bien pâlissant, argent blême, vert trouble, ou noir diabolique, puis de nouveau jaune vif, pâlissant encore, jusqu'à la blancheur absolue. Chacun de ces soleils s'éteignait sans avoir servi de guide à l'homme, n'offrant à l'homme que le spectacle d'une brève action scénique. Mais lorsque se furent succédé jusqu'au dernier tous ces soleils éphémères du ciel égyptien, étendu comme un voile étoilé sur l'édifice multicolore, je vis, sur le mur de l'Ouest, semblable à un rempart fendu de mille crevasses, se dessiner l'ombre de l'homme-dieu. C'était Osiris qui, bien que divin, prit une forme humaine, qui habita la terre et y régna, qui fut dépecé et qui ressuscita des morts, pour devenir le maître du royaume immortel, où chacun est admis à pénétrer. Osiris, l'homme-dieu, se tenait devant moi, figure de lumière, dont le geste indiquait en silence les champs de

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Roseaux, le pays du Couchant, l'Amenti ; au-dessus de lui, suspendu sur l'abîme, prêt à disparaître derrière les monts, s'attardait le Soleil déclinant, d'un rouge écarlate.

J'ouvris les yeux, — était-ce en rêve ou non, je ne saurais le dire. Exactement en face de ma fenêtre, il y avait un disque rouge, et je n'arrivais pas à comprendre si c'était l'astre des nuits, la Lune, consacrée à Isis la magicienne, ou bien l'apparition nocturne du Soleil qui, descendu des cieux, commence sa longue marche à travers les heures de la nuit, parmi les monstres et les terreurs des ténèbres, jusqu'au matin où de nouveau, visage d'Osiris ressuscité, il brillera sur ceux qui s'éveillent.

Je me mis à réfléchir sur l'Homme-Dieu. Las des bêtes et des choses bestiales, las des guerres, des victoires, des défaites, las de tout ce qui est savant, multicolore et compliqué, je songeais avec amour à Osiris, qui parcourt le droit chemin, à celui qui, chérissant son apparence humaine, seul de tous les dieux me sert de guide vers l'immortalité, m'octroie la résurrection, me rend capable de secouer de moi la poussière des routes et m'assure qu'ayant accompli certaines choses prescrites, je m'éveillerai après ma mort dans les champs sans tristesse, dans les champs de roseaux et de hauts épis. Là je reverrai tous ceux qui me sont chers, et tout ce qui me plut sur cette terre, — les campagnes natales, les dessins des labours, les petites oies, celles-là mêmes avec lesquelles je m'amusais dans mon enfance, au bord de l'étang ; là, j'entendrai le paisible mugissement du troupeau qui revient au bercail, je m'endormirai dans mon lit familier, et sous mon oreiller, m'inspirant des rêves sereins, demeureront en sûreté quelques épis nouveaux, quelques petites fleurs des champs.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Le dieu solaire donna le jour au dieu de l'Air et à la Porteuse de Ciel. De ces deux divinités naquirent le dieu de la Terre et la Mère des Astres. Ceux-ci à leur tour engendrèrent Osiris, Isis, Set et Nephthys, — les quatre angles de l'univers où se joue l'existence humaine ; cette quadruple progéniture céleste forme le mystère sacré, prototype humain, source des hauts espoirs pour une infinité de créatures. Osiris le vivant, celui qui vit, qui dans la mort-même ne meurt point, qui triomphe de la mort par la mort. Isis, la féminine et la maternelle, qui par son amour fait ressusciter le bien-aimé, qui, dans sa tendresse pour l'enfant de ses entrailles, le nourrit de son sein et, lorsque les ennemis le menaçent, le cache dans un marais, parmi les roseaux et les papyrus ; Set, le méchant, le funeste, pareil à l'ouragan du désert, devant qui tout se dessèche, mais dont la présence est indispensable dans le mystère universel ; enfin, Nephthys, la Pleureuse, qui délaisse l'esprit du mal pour l'esprit du bien.

Après avoir revêtu une forme humaine, Osiris devint roi de l'Egypte. En ce temps-là, l'Egypte était encore un pays inculte, dont les habitants vivaient sans rien comprendre aux choses du monde. Osiris leur révéla la beauté des épis, et ils se mirent à ensemencer la terre. Il leur montra la grâce capricieuse du jeune olivier, la floraison du figuier, la haute stature du dattier au feuillage retombant et les Egyptiens cultivèrent les blés et les arbres fruitiers. Il leur apprit à construire des maisons, à les tenir en ordre ; il leur enseigna la prière, en leur faisant connaître les Hautes Puissances qui gouvernent le monde.

L'Égypte ainsi instruite par ses soins, Osiris, dans son amour de l'harmonie, s'en alla vers d'autres pays. Partout il parvint à soumettre

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

les hommes à ses lois, non point par la vigueur des muscles ou par le tranchant de la hache, mais par la force persuasive et le subtil aiguillon des sensations délicates, étant lui-même harmonieux et doux, se déplaçant toujours d'un mouvement de danse ailée, conquérant les hommes par la chanson et la musique, les dominant par la mélodie de ses gestes. Il fit appel à Shou, le dieu de l'air, et aussitôt les roseaux se mirent à chuchoter, le souffle du vent s'engouffra dans les orifices des roseaux, la musique chanta, la flûte était née, le pipeau des refrains enchanteurs. Qui saurait résister au joueur de pipeau?

Cependant Set le méchant poursuivait de sa haine Osiris et sa sœur-épouse. Grande était la tendresse qui unissait Osiris et Isis. Dès avant leur naissance, dans le sein de leur mère, ils avaient échangé leurs regards étoilés et s'étaient liés d'un impérissable amour. Set, au contraire, malgré tout l'attachement de Nephthys, n'ignorait point que celle-ci devait le quitter. Au retour de son expédition pacifique et victorieuse à travers l'Égypte, de grands maux attendaient Osiris. Set avait mesuré en secret la taille de son ennemi et avait commandé d'après ces mesures un coffre magnifique, finement décoré. Au cours d'un festin, il promit de donner ce coffre à celui qui, couché au fond, se trouverait être exactement de la longueur voulue. Aucun des assistants ne put remplir cette condition ; en dernier lieu, Osiris s'étendit dans le coffre, mais aussitôt Set et ses complices abattirent sur lui le couvercle qu'ils fixèrent avec des clous. Le cercueil fut jeté dans un des bras du Nil et disparut. Isis, ayant appris son malheur, coupa une boucle de ses cheveux, la jeta dans l'eau, puis s'en alla rôder à l'aventure dans l'espoir de retrouver son époux. Des enfants qui jouaient lui indiquèrent l'endroit

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

du cercueil, et suivant leur conseil elle finit par le découvrir. — Lorsque la tige morte se confond avec la terre, puis reparaît, vivante et fleurie, quel regard sinon le regard de l'enfant aperçoit le premier le brin d'herbe nouveau, la fleur qui vient d'éclore?

Sur ses vagues, la Mer qui aime le retour éternel et dont les chants célèbrent l'immortalité, apporta le coffre précieux au rivage de Byblos et le déposa parmi les tamaris. Le frêle arbuste ne tarda pas à se transformer en un bel arbre touffu. Sous la forme d'une hirondelle, — gazouillante chanteuse, si tendrement attachée au nid qu'elle a modelé, — Isis voletait chaque nuit au-dessus de son mort, et se lamentait en gazouillant. — Ainsi l'hirondelle gazouille, jusqu'à ce que ses petits apprennent à aimer et à chanter à leur tour, car, sur l'eau éternelle des fleuves débordants, éternel est le vol courbe de l'hirondelle.

Il advint qu'Isis s'éloigna de cet endroit. Or, au clair de Lune, Set chassait. Il parvint jusqu'à ce lieu désert, trouva le coffre précieux, reconnut celui qui y était enfermé, dépeça le corps en quatorze parties et dispersa les lambeaux de tous côtés. — Ainsi tout le pays se désagrège lorsque tarit le Nil, et l'Égypte entière attend la Nuit mémorable à jamais, où une larme d'Isis doit tomber comme un diamant.

Set rempli de haine déchira Osiris en quatorze morceaux seulement. Il ignorait, en son cœur aride, que l'amour est capable de chercher son aimé non pas en quatorze lieux ni quatorze fois seulement, mais partout et toujours, sans fin ni trêve. Isis s'en alla, elle retrouva les morceaux, elle les réunit en pleurant, et avec elle pleurait Nephthys, ayant cessé d'aimer le funeste Set. Telle une ombre,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Isis se pencha sur le bien-aimé, telle une ombre, elle voila le mort en agitant sur lui les ailes de son âme. Elle étreignit celui dont le cœur déjà ne battait plus. Elle conçut et un fils lui naquit, qu'elle éleva en secret. Cet enfant devint Horus, le vengeur des ténèbres, le Soleil levant, tandis qu'Osiris ressuscité, dans les rayons du soir, régna sur l'Amenti : comme le Soleil radieux, à la tombée de la nuit, se retire à l'Occident vers lequel il aspire, — de même toutes les âmes claires, toutes les âmes illuminées, à l'heure de la mort voient s'ouvrir devant elles le chemin de l'Amenti où elles aspirent à demeurer. A travers les ténèbres, vers l'inextinguible lumière. A travers les affres de l'agonie, vers l'immortalité. Par la vérité du chemin parcouru, vers le Ressuscité qui octroie la résurrection.

Heureux celui qui marche sur les traces du Soleil dont le chemin est infaillible ; celui qui regarde avec calme les ombres du soir s'étendre, de plus en plus longues et noires ; celui dont l'existence entière fut harmonieuse. Et s'il vécut agité, s'il fut déchiré par la force du mal, — l'amour est là, qui réunit les fragments, qui les cimente en une forme entière, qui parachève cette forme.

Par la torture de son déchirement, le fils du Soleil devint l'égal de son père et, comme lui, il posséda le pouvoir de créer la vie. Osiris est le but extrême de l'espérance. Réalisateur de la résurrection, ayant subi une existence et une mort humaines afin de conquérir par cette mort et cette renaissance triomphale l'empire divin de l'au-delà, il demeure le soutien de tous ceux qui espèrent vaincre la crainte de la mort et la terreur des épreuves de l'au-delà. Le doux joueur de pipeau, de qui les hommes apprirent à cultiver les champs et à orner les jardins,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

devient le dieu des morts qui entrent dans une vie nouvelle. Il est assis dans le sanctuaire de l'Amenti. A sa droite, un peu en arrière, se tient Nephthys. Isis est à sa gauche, plus près du cœur. Seigneur du repos absolu, il porte une tiare blanche, ornée de plumes. Il tient à la main un sceptre, un crochet et un fléau, — le fléau destiné à frapper les épis murs, afin que selon sa destinée le grain brillant, tombé d'abord sur l'aire mortelle, soit recueilli dans les granges célestes. Salut à toi qui règnes sur les dieux ! Ta paix s'étend sur l'Égypte et sur le Pays Rouge, soumis à ta suprême volonté.

Cependant, pour paraître devant Celui qui octroie une vie nouvelle, le défunt doit d'abord rendre compte de sa terrestre journée. L'épi doit être vérifié. Le mauvais grain et la balle sont rejetés et dispersés sur l'aire du bien. Tu es mort, le jugement incorruptible t'attend. Seras-tu en mesure de t'écrier ensuite : « Je vivrai, je vivrai, je m'éveillerai dans la paix. Mon visage ne disparaîtra point »?

Voici donc le Pays du Couchant. Où est-il situé? Qui le sait? Les uns disent qu'il se trouve au delà de l'Égypte, très loin vers le Nord, au-dessus, ou peut-être au-dessous de la terre, avec quatre colonnes et un escalier par lequel on accède à ce lieu. D'autres affirment que c'est une étroite vallée, à l'Occident, et qu'un fleuve en parcourt le milieu. Cela doit être à l'Occident, en effet, — du côté où, le soir, le Soleil se retire.

Là s'élève le palais de Maati, déesse de la justice et de la vérité. Quarante-deux dieux y sont assemblés pour le dernier jugement. De chacun d'eux le défunt doit s'approcher successivement, se déclarant pur de tel ou tel péché. C'est là la pieuse confession négative dont voici les paroles :

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

CONFESSION NÉGATIVE

1. Salut à toi, qui marches à Grands Pas, je n'ai point commis d'injustice.
2. Salut à toi, Environné de Flammes, je ne fus point un brigand.
3. Salut à toi, en qui s'incarne l'Odorat, je n'ai point exercé de violence.
4. Salut à toi, Qui dévores toute ombre, je n'ai point commis de larcin.
5. Salut à toi, Visage sépulcral, je ne fus point un assassin.
6. Salut à toi, l'Hier et l'Aujourd'hui, je n'ai point fait de fausse mesure.
7. Salut à toi, dont le Regard est de feu, je n'ai point trompé.
8. Salut à toi, Étincelante Flamme, je n'ai point pris ce qui était aux dieux.
9. Salut à toi, Broyeur des os, je n'ai point proféré de mensonge.
10. Salut à toi, Qui précipites, je n'ai point emporté le bien d'autrui.
11. Salut à toi, Puissant de par la flamme, je n'ai point calomnié.
12. Salut à toi, Face qui me contemples, je n'ai point enlevé la pâture d'un autre.
13. Salut à toi, Double Source du Nil, je ne fus point un escroc.
14. Salut à toi dont la Trace flamboie, je n'ai point dévoré mon cœur dans la colère.
15. Salut à toi dont les Dents brillent, je n'ai accaparé nul terrain.
16. Salut à toi, Buveur de sang, je n'ai point tué d'animaux consacrés.
17. Salut à toi Qui te nourris d'entrailles, je n'ai point dévasté les semis.
18. Salut à toi Qui aimes le vrai, je ne fus point un faussaire.
19. Salut à toi, Visage qui t'en vas, ma bouche

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ne fut point un piège pour les autres.

20. Salut à toi qui viens de la Cité Solaire, je n'ai point couvé de rancune.
21. Salut à toi qui es sur ta Colline, je n'ai point forniqué.
22. Salut à toi qui viens de l'Abattoir, je ne fus point couvert d'opprobre.
23. Salut à toi qui vois l'Offrande prête, je ne fus point couché avec l'épouse d'un autre.
24. Salut à toi qui règnes sur les grands, je n'ai point inspiré la peur.
25. Salut à toi, ô Exterminateur, ma bouche ne brûla point de haine.
26. Salut à toi, ô Constructeur du mot, le mot de vérité ne me trouva point sourd.
27. Salut à toi, Enfant du liquide miroir, je n'ai point fait couler de larmes.
28. Salut à toi dont le Chemin est droit, je ne fus point sacrilège.
29. Salut à toi, Porteur de dons, je n'ai point usé de contrainte.
30. Salut à toi, Ordonnateur du Verbe, mon cœur ne fut point imprudent.
31. Salut à toi qui vois tous les visages, je n'ai point pratiqué de secrète vengeance.
32. Salut à toi, Maître à la Double Corne, je n'ai point prononcé de discours superflus.
33. Salut à toi qui donnes la Sagesse, mon cœur ne s'est point plu à contempler le mal.
34. Salut à toi, qui viens de la Ville sacrée, personne par ma voix ne fut maudit.
35. Salut à toi dont le Cœur est à l'œuvre, je n'ai point pollué l'eau courante.
36. Salut à toi qui vas par le Chemin de l'eau, je n'ai tenu nul propos orgueilleux.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

37. Salut à toi qui vas par le Chemin du Ciel, je n'ai point fait injure à Dieu.
38. Salut à toi qui viens des Sanctuaires, je ne fus point altier dans ma conduite.
39. Salut à toi qui viens du Temple, je ne me laissai point corrompre.
40. Salut à toi qui viens de la Caverne, je n'ai point amassé de trésors mal acquis.
41. Salut à toi qui viens de l'Oratoire, je n'ai point insulté l'apanage des dieux.
42. Salut à toi, dont la Dextre domine, je n'ai point négligé le dieu de mon pays.

Heureux était celui qui pouvait prononcer quarante et deux fois la formule consacrée de la négation, celui qui, à chacune des questions sous-entendues de la part des dieux pour le Terrible Jugement, pouvait répondre par un « Non » de joie et de triomphe. Si sa réponse était véridique, s'il n'avait point péché ni par action, ni par parole, ni par pensée, si réellement il n'avait point contemplé le mal et n'avait point fait couler les larmes d'autrui, il était reçu dans la grande assemblée des dieux, il entrait dans le royaume d'Osiris, il se confondait avec le dieu lui-même et portait désormais le nom d'Osiris, l'illuminé, l'esprit de la résurrection accomplie.

Cette confession terminée, le silence règne sur le palais de Maati. Les paroles ont été dûment prononcées. Cependant il convient de les vérifier. Venaient-elles du cœur? et ce cœur était-il léger, ou bien alourdi par le mensonge?

Dans le palais de Maati qui est, elle-même, l'équilibre du vrai, il y a une balance destinée à peser les cœurs. Sur l'un des plateaux infaillibles on dépose le cœur à éprouver, sur l'autre une plume légère. L'aiguille fatale va-t-elle dévier en un geste accusateur, ou bien, indi-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

quant la vérité exacte, va-t-elle demeurer immobile?

Les dieux attendent. L'Œil de l'Épervier guette. Silencieux est Râ-Harmakhis, le matinal, et Atoum le nocturne, et Shou l'aérien, et Isis, compatissante aux morts, et Hathor au baiser d'aube, et tous les autres.

D'un côté de la balance, à genoux, voici Anubis à la tête de chacal, attentif au mouvement de l'aiguille. Derrière lui se tient le scribe des dieux, Toth le grand sage, prêt à inscrire avec un roseau le témoignage de la balance. Non loin de là, Ammit, le monstre au triple visage, le mangeur de morts, ouvre des yeux avides dans l'espoir de constater un écart entre la parole et le cœur. Semblable à la fois au singe cynocéphale, au crocodile et à l'hippopotame, ce monstre choisit pour demeure les lieux inondés par les fleuves de feu et dévore les morts jugés indignes de séjourner dans la paix du Couchant. Ce qui mérite d'être rejeté devient la pâture du Mangeur de morts. Le patient se tient de l'autre côté de la balance. Si sûr qu'il puisse être de lui-même, — cet instant est terrible pour lui. Il s'adresse à son propre cœur avant que celui-ci soit pesé, il lui parle : « Cœur, ô mon cœur à moi, mon cœur familier ! C'est par toi que je fus vivant, ô cœur ! Ne permets point que mon nom se flétrisse. Ne laisse point le poids d'un mensonge altérer ma parole aux yeux du Seigneur de l'Amenti. »

Celui dont le cœur se retournait contre lui-même dans son témoignage devenait la proie du monstre et tombait dans sa gueule insatiable. La roue des réincarnations le reprenait pour une nouvelle torture. De nouveau toutes les peines terrestres s'abattaient sur lui, de nouveau il vivait sous la menace du règlement

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

définitif, du deuxième et terrible jugement. Si le cœur montrait, au contraire, une légèreté aérienne à l'égal de la plume, symbole de l'âme ailée, si l'aiguille fatale n'avait point vibré comme une flèche mortelle, le dieu de la Sagesse, après avoir inscrit l'arrêt, en donnait lecture : « Écoutez l'arrêt que voici : le cœur de celui qui sera désormais Osiris a été dûment pesé. Son âme témoigne en sa faveur. L'épreuve de la Grande Balance a démontré que ce cœur était véridique. » Le chemin des Champs du Repos s'ouvrait devant le mort comme un sillon lumineux. Il lui fallait encore marcher jusqu'à Osiris lui-même après avoir surmonté des obstacles. Mais sa parole ne pouvait plus être mise en doute. Pour toute circonstance il avait une réponse magique. Il disait : « Je suis en paix avec Dieu, j'ai fait sa volonté. J'ai donné du pain à l'affamé, de l'eau à celui qui avait soif, un vêtement à celui qui était nu, j'ai donné une barque au naufragé. » Il disait : « Je veux que l'on me demande : Qui es-tu, quel est ton nom? Je répondrai : Mon nom est le Porteur de fleurs, je suis celui qui vit sous le feuillage de l'olivier. »

Avec la dernière malice des choses encombrantes, les diverses parties du palais de Maati se refusent à laisser sortir l'Illuminé. Chacune lui ordonne de la désigner par son nom magique. Le verrou de la porte se met en travers de son chemin et dit : « Qui suis-je? » L'angle droit et l'angle gauche de la porte le retiennent, demandant : « Qui suis-je? » Le seuil lui fait obstacle et demande à son tour : « Qui suis-je? » Mais à toutes ces choses il répond par le nom qu'elles portent dans le langage des initiés, et le passage lui est ouvert.

Enfin, pour l'ultime interrogatoire, Toth, le dieu de Sagesse, paraît devant lui : « Quel est

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

présentement ton état? » Et l'Illuminé répond : « Je suis lavé de tout mal. Je suis protégé contre les actes mauvais de ceux qui vivent au jour le jour. Je ne fais plus partie de leur nombre. » Le dieu savant questionne encore : « Dis-moi qui est celui dont le toit est de feu, dont le palais a pour sol l'eau courante, dont les murs sont des serpents en vie? Je te demande qui est celui-là? » L'Illuminé prononce le nom d'Osiris. — « Tu peux aller, dit le dieu : Va, car ton nom est digne de lui être annoncé. L'œil du Soleil veillera à ta nourriture, l'œil du Soleil te donnera le breuvage, tout te sera accordé par l'œil du Soleil. » Alors l'Illuminé entonne le cantique de grâces, il chante le chant du Soleil et de la Résurrection, il chante le chant de la Vie qui ne finit point. Il chante le chant de lui-même, dans l'allégresse de se voir transformé : « Ma chevelure est une chevelure d'astre, ma face est le visage du Soleil, mes yeux sont devenus des yeux d'aurore. »

Biblioteca Universitaria - Oviedo

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

LA MÈRE VIERGE

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

L'HALEINE DU GANGE

L'Ether, le Feu et l'Eau, la Terre et l'Air, —
Vous êtes cinq, comme sont cinq les sens, mes guides ;
Cinq talismans résument votre essence :
Le saphir, le rubis, la claire aigue-marine,
Et l'émeraude tiède, et la pierre de lune.
Je ne souhaite rien outre ces cinq magies,
Je m'entretiens avec les gemmes lucifères.

La première me dit l'éternité du Ciel
Qui enveloppe l'univers terrestre,
Comme l'esprit le corps ensorcelé par lui.
La deuxième m'annonce l'oracle du sang
Qui à travers les siècles chante en nous,
Dressant l'autel des paisibles offrandes.
Translucide clarté, la troisième répète
Que nous sommes issus de l'Océan profond,
Que nos instants murmurent, vagues vers l'Eternel.
La quatrième, verte, affirme qu'un brin d'herbe
Est frère des géants antiques des forêts,
Et le limpide reflet bleu de la cinquième
Conduit mon âme dans l'espace aérien
Où la Lune languit, épouse, après l'époux.
Saphir, fenêtre ouverte au ciel, la nuit.
Rubis, fenêtre où le festin se montre.
Fenêtre sur le gouffre de la Mer, aigue-marine.
Emeraude, fenêtre au secret des forêts.
Fenêtre à l'air des hauts sommets, pierre de lune.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

« Où donc est le Soleil? » interroge le cœur.
Ici, dans ce fragile cercle d'or.

J'ai mis le talisman de l'émeraude
Serti dans l'anneau d'or sur mon index,
Le doigt démonstrateur où réside le sens
De la limite exacte et de la bonne route
Jusqu'au but que l'on voit distinctement au loin.
Avec les autres pierres merveilleuses
Je formai une croix égale et recourbée,
Quadruple signe de la vie tournante,
Levier quadridenté des existences,
Le Svastika qui fit le tour du globe ;
L'Atlantide jadis l'avait légué à l'Inde,
Aux Egyptiens et aux Mayas ; dans la bataille
Le bouclier d'Achille en fut orné ;
Il amusa Hélène au sein très blanc
Et traversa la Chine et le Tibet,
Et, comme une ombre de la tour de Babylone,
Tomba parmi les flots du Pacifique immense.
Puis ressurgit, quadruple, inéluctable,
Aux îles bien-heureuses du corail,
Des palmes, du Soleil, du bonheur, de l'amour.

Mon émeraude et le quadruple signe,
En me guidant par les pays divers,
M'ont révélé l'enchantement du Gange
Et me voici dans la sylvestre paix.
L'ombre y demeure, mais l'épais feuillage
Permet de voir, comme du fond d'un lac,
Comme à travers la vitre verte et trouble,
Le Soleil qui poursuit l'œuvre de sa journée,
La Lune préparant aux élus son miel jaune,
Les Etoiles traçant des écrits dans le ciel,
Pour que la volonté d'en haut nous soit lisible,
Et le Gange emportant ses eaux jusqu'à la Me

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Et dans les eaux, les cendres des mortels
Dont le bûcher flambant a couronné la vie.

Je me suis approché de l'ermite des bois.
Son maigre corps était vêtu à peine.
Méditatif, plongé dans les pensées
Non pas des ans, mais des milliers de vies
Dont les lueurs brillaient dans ses prunelles,
Son regard ignorait le dehors, vain fantôme,
Il contemplait le fond de l'âme où naissent
Les mondes réunis en un cercle parfait.
Assis parmi les troncs des arbres millénaires,
Comme parmi ses aïeux vénérables,
Ses pères, frères, mères, sœurs,
Il n'attendait nulle faveur du monde ; —
Un peu de riz pour subsister dix jours,
Deux ou trois cruches pleines d'eau de source,
C'est tout ce qui mérite le nom de richesse
Aux yeux de l'homme qui regarde l'infini,
Pour l'esprit qui déroule le fil sidéral.
Je songeais à la loi du grand Svietachvatar :
« Dans la retraite et dans la solitude,
En un endroit uni et propre, exempt
De cailloux durs et de sables torrides,
Où l'eau jaillit, où l'ombre est douce et le bruit clair,
Où l'œil ne voit rien qui l'endolorisse,
En un tel lieu, Yoga visite l'homme,
Le sens de l'unité de toutes choses. »

J'interrogeai l'ermite : « Où est le vrai? »
Il se taisait ainsi qu'une statue.
Et je revins auprès de lui à l'aube,
Puis en plein jour, le soir et à minuit.
Enfin, peut-être sur la foi des talismans
Qui attestaient ma vue intérieure,
Ou bien reconnaissant en ma ténacité

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Non le caprice, mais la soif du vrai,
Il répondit, bien que par une énigme :
« Rosée, fumée, luciole, feu et vent,
Lune, cristal, éclair, Soleil, —
Voilà les formes à travers lesquelles
Ton esprit clairvoyant peut atteindre Brahma. »

Je saluai très humblement le sage
Et m'éloignai, emportant ses paroles,
Ainsi qu'un vase précieux rempli d'eau vive
Dont nulle goutte ne doit être répandue.
En parcourant les verdoyants espaces
Je méditais sur l'âme débordante,
J'errais au long de l'esprit sinueux,
Et le sens de ces mots, si beaux dans leur sagesse,
D'un mot à l'autre s'animait et châtoyait,
Et remontait en vagues vers la source,
Et s'ordonnait en rondeur de collier.

Rosée, fumée... La rosée fait les nues.
Le nuage fumeux donne naissance au feu.
Le ver luisant, par sa clarté changeante,
Petite luciole ailée de l'Inde,
Par sa chanson de feu, rappelle que l'éclair
S'ébat dans les nuages, que le vent
Souffle et s'agite et vole, et qu'il disperse
La respiration de l'eau jusqu'à l'instant
Où le tonnerre éclate, voix des forces
Impatientes de créer en embrasant,
Et qui déchire la froideur du vide,
Pour transformer les lambeaux inutiles
En vêtements ignés, pour faire naître
Des mondes enflammés, brillant dans les hauteurs,
Comme le Soleil d'Or, la Lune et les Étoiles ;
L'esprit en eux déchiffre l'écriture
De la lumière, à travers le cristal ;

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Le prisme est net où l'arc-en-ciel se forme,
Où la limpidité première reste pure,
De part en part, œuvre des mains divines,
Comme l'esprit libéré des entraves,
Comme la marche du Soleil et de la Lune,
Comme la pluie, argent céleste qui s'épand,
Arraché au nuage sombre par l'éclair,
Comme le vent qui rêve aux tissus neufs,
Comme l'encens qui fume vers le ciel,
Comme la luciole au temple des ténèbres,
Comme les pleurs jaillis à l'instant du revoir,
Comme à l'aube, sur le brin d'herbe, la rosée.

Les heures et les jours brillaient et retombaient
Dans le gouffre du temps qu'on nomme Eternité.
Treize mois révolus ont passé depuis lors,
Treize mois de la Lune et douze du Soleil,
Changeant d'aspect, depuis les pâles visions
Jusqu'à la danse ardente des poussières jaunes,
Et de l'argent liquide aux floraisons dorées,
Au murmure naissant des épis dans les champs,
Du silence au concert des multiples rumeurs,
Au chant clair des oiseaux, à la clameur des singes,
Au mugissement doux des troupeaux qui s'en vont.

Je retournai alors dans la sainte forêt,
Mais je n'y trouvai plus, à la place connue,
L'ermite aux yeux fixés sur l'abîme de l'âme
Où tous les univers reçoivent leur naissance.
Délaissant ses aïeux aux vertes frondaisons,
Ses parents millénaires aux bras étendus
Dans le geste centuple des branches,
Il est parti vers ceux d'en Haut, vers le chemin
De l'homme dont la route ici-bas se termine
Et qui l'a parcourue en foulant chaque grain

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

De poussière dûment répandue à ses pieds,
Mais sans jamais tuer le moindre moucheron.

Triste, je m'éloignai de l'antique futaie
Où le vivant se transforme en statue ;
Je quittai ce silence couleur d'émeraude,
Où l'esprit tisse un voile de brumes et d'astres,
Tandis que les rameaux trament un autre voile,
Transparent, pour laisser, comme en un temple, voir
A travers les fenêtres vertes, l'unité
Du Ciel et de la Terre, et le Gange entraînant
Ses eaux jusqu'à la Mer et, dans les eaux, les cendres
De ceux qui ont péri par la flamme à jamais.

Cherchant un autre signe qui m'aidât
A effleurer le tissu des étoiles,
Je m'en allai loin des vieux baobabs,
Des figuiers avec leurs racines aériennes
Dont le nombre est celui des jours dans une année ;
Et je trouvai, à la lisière claire,
Une petite bayadère de cinq ans.
Frappant un frêle tambourin-jouet,
Balançant ses pendants d'oreilles, ronds solaires,
Et faisant onduler son corps de femme-enfant,
Fière de son méchant collier, elle dansait,
Elle dansait pour moi et chantait sa chanson.
Je jetai devant elle des pièces d'argent,
Et ses pieds nus brillèrent dans la course ;
Comme un petit chevreuil fuyait la bayadère,
Lançant et rattrapant les disques argentés.
Et voici la chanson qu'elle m'avait chantée :

Mouche bleue,
Oiseau vert,
Bête aux yeux rouges,
Vivez en ce monde !

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

L'éclair est en haut,
La perle est au fond,
La tige fleurit,
Le sang est joyeux !

Mon aimé, m'aimes-tu?
Quel est ton nom?
Si tu veux m'aimer,
Appelle-moi !

Mouche bleue,
Oiseau vert,
Bête aux yeux de flamme, —
Regarde et vis !

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

RITE NUPTIAL AU PAYS DU LOTUS

Lorsque la promise
Au foyer désigné doit rejoindre l'époux,
On baigne son corps de parfums, afin de la rendre [parfaite,
A l'essence florale on ajoute l'odeur d'un fruit doux.

Dès que l'ombre a pâli,
Grappe d'abeilles vers la fleur, ses sœurs accourent ;
Un mystère embaumé plane et vibre à l'entour de sa [chair,
La tendresse répand son arome au festin délicat de [l'amour.

Pudique, la voici
Parée d'un voile neuf aux plis immaculés ;
On la conduit auprès du feu, pour que la flamme
Eclaire l'Odorante, et l'on invoque alors les dieux.

Les libations brillent,
Pour Agni le joyeux, pour Soma l'enivrant, le lunaire,
Pour le tonnant Indra, pour Mitra qui embrase les [cieux;
Chaque dieu est fêté, dont les siècles redisent la gloire.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Parmi de jeunes vierges,
Le fiancé s'en vient au-devant de l'aimée,
Deux cœurs chantent, leurs cordes claires se répondent.
Il lui tend un miroir. Il lui dit que dans l'herbe est le [miel.

Sur eux étincelle
Le glaive soutenu par leurs aînés. L'époux
Regarde l'Orient, l'épouse l'Occident. Ainsi
Deux aurores se fondent en un même instant.

L'amante alanguie
Et l'amant plein de trouble s'en vont, réunis, vers la [joie.
— « Je suis toi, tu es moi, moi le Ciel, toi la Terre [odorante ! »
Et sur eux se répand le grain pur, comme danse la pluie [au printemps.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

LE CHANT

J'étais auprès du Gange. Le rideau
De l'ombre, en rougissant, se déchira.
De Bénarès au loin les tours brillèrent,

Et l'Œil du Monde étincela au Ciel.
Pour la centième fois, — la millionnième, —
Le jour contait au soir sa longue histoire.

Je passais dans la foule, fantôme rêveur,
Epris de la splendeur multicolore
Du Monde harmonieux et concordant.

Soudain je m'arrêtai. Au bord de l'eau,
Tournant vers l'Orient sa pâle face en pleurs,
Lamentable, inspiré, très jeune,

Un aveugle était là. Vers l'Œil de la lumière
Il chantait, tout courbé, des cantiques sonores,
Tissant un voile avec des mots fleuris.

Torrent de flamme qui jaillit hors des ténèbres,
Brillant, vibrant, se dépassant soi-même,
Averse d'or tombant d'un sac troué , —

Sonnait et sanglotait sa vivante parole.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Il s'inclinait,
Se balançait,
S'illuminait
De flamme ardente,
Pleurait, meurtri,
Priait, très tendre,
Implorait, trouble,
Encens qui fume.

Changeant de rythme,
La double angoisse
D'un bond fuyait
Devant soi-même,
Coulait, chantait
Et sans arrêt
Multipliait
Ses mots brisés.

Souffrir est dur
Selon le sort,
Sans contempler
L'Œil des jours clairs.
Mais soit loué
D'un cœur fidèle,
Avec des chants,
Le feu des feux !

Déserts, salut !
Le Gange bleu
Ne verra point
Tiédir notre âme.
O triste aveugle,
O beau chanteur,
Je te chéris
Dans ta torture.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Et si, vieillard,
D'un cœur fervent
Toujours tu chantes
Les mêmes forces,
Moi qui réponds
A ta pensée,
En soupirant,
Dans ta sacoche

Je ne mettrai
Qu'un peu de cuivre.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

LA RACINE DU SOLEIL

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

LE PAYS-POÈME

« En parlant du cœur des fils du Nippon dis ceci : Au-devant du Soleil le cerisier des montagnes ouvre ses fleurs ».

Motoori Norinaga.

I

JE ferme les yeux et je m'interroge : « Tout cela existe-t-il en effet? Est-ce en rêve ou en réalité que j'ai vécu ce conte de fée? » Oui, tout cela existe, et ce conte est la plus réelle des réalités.

Admettons qu'en ma qualité de poète je doive rester jeune jusqu'à la fin de mes jours, admettons que l'enfant, en moi, ne meure point, — je ne suis tout de même plus un jouvenceau ni un petit garçon ; et cependant, deux semaines entières, j'ai pu goûter un bonheur parfait, j'ai pu vivre au sein de la Beauté, sans faire autre chose que jouir, écouter des paroles douces et amicales, sans rencontrer une seule fois la brutalité, les gestes de menace ou de violence, les intonations grossières dans les voix des hommes ou des femmes. Est-ce un miracle? Oui certes. Je suis heureux et fier d'avoir connu ce miracle. Pourtant, j'ai vu l'Egypte et le Mexique ; j'ai vécu à Samoa, à Java ; j'ai parcouru l'Afrique du Sud et l'Inde. Le Japon ne le cède en rien à toutes ces splendeurs. Le fait qu'on

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

l'affronte avec ce bagage de comparaisons prête un relief plus saisissant encore à son caractère particulier. Fort de sa propre harmonie, de son charme, de son isolement insulaire, ce pays tout entier affirme et chante : « Je vis ! Je vis ! »

« Au Japon, il n'est pas nécessaire de prier », dit un poète de là-bas : — « Notre terre elle-même est divine. » Le propre du poète est d'énoncer toujours deux vérités au lieu d'une ; il peut même en énoncer trois ou quatre ou davantage sans cesser d'être vrai devant l'unique Vérité. La prière est nécessaire toujours et partout. La conception religieuse du monde crée dans l'âme une force exceptionnelle, elle permet à l'homme de vivre sans cesse en beauté. Il convient de prier même au Japon. Cependant le Japonais aime son pays avec une telle conviction, il l'adore si passionnément que cet amour est une religion pour lui, et c'est pourquoi il parle de la prière comme d'une chose inutile, qui ne fait point partie de son état de bienheureuse et générale piété.

Religion de la patrie ; noble amour du travail; minutieuse application à la moindre tâche entreprise ; joie de vivre qui, comme chez les Français, s'exprime par le sourire voltigeant sur toutes choses ; sens de l'ordre et de l'accord dans l'existence quotidienne ; grâce mesurée des gestes ; dignité naturelle de chacun, — portefaix ou homme d'Etat; adorable harmonie des visages et des voix de femmes, — vieilles ou jeunes ; — voilà les premières impressions de celui qui débarque en ce pays du Soleil. Une longue et belle œuvre d'un grand poète exerce son charme sur le lecteur dès les premières lignes, et ce charme subsiste encore après le dernier vers.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Biblioteca Universitaria - Oviedo

II

En parlant de leur pays, je dois faire mon *mea culpa* devant les fils du Nippon. Au cours de mes lointains voyages, je me suis trouvé plusieurs fois dans le voisinage du Japon, mais je m'abstenais de m'y aventurer, étant mal disposé envers ses habitants et m'imaginant que leur île n'était pas autre chose qu'un joli jouet. J'éprouvais à leur égard un éloignement instinctif : n'avons-nous pas, nous autres Russes, combattu contre eux dans une grande guerre, et notre destinée n'est-elle pas de nous mesurer encore une fois avec eux dans la lutte sans armes pour la conquête de l'Extrême Orient? En m'embarquant enfin à Vladivostok, après avoir visité la Sibérie, mon but était simplement de voir un pays que je ne connaïssais pas, pour en finir avec ce fameux Japon et pour avoir le droit d'en dire du mal à bon escient.

Quelle était mon erreur et combien il me fut doux de me détromper ! Non seulement je ne saurais dire de mal du Japon et des Japonais, mais j'affirme au contraire que mon séjour dans ce pays fut une féerie, — et mon rêve de poète comme mon cœur d'homme font des vœux pour la durée éternelle de cette féerie. Je quittai Vladivostok non point sur un bateau russe de la « Flotte Volontaire », mais sur un navire japonais, le *Hosan-Marou*. Mes premières impressions à bord de ce navire ont éveillé ma sympathie pour les Japonais. La propreté, la politesse, l'ordre, le bon accueil régnaient autour de moi. Ces qualités ne se rencontrent pas si aisément en voyage, surtout en Russie. Le capitaine, mon voisin de table pendant les repas, était un homme bien élevé, parlant très bien le russe.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Nos commensaux étaient principalement des Japonais. Parfaitement japonais aussi étaient les gracieux arbres nains qui formaient sur la table un parc de fée. Au bout de quelques heures, le rapprochement instinctif d'homme à homme, infaillible résultat des traversées, s'accentua dans une atmosphère d'amitié et de joie de vivre. Quarante-huit heures plus tard, lorsque nous arrivâmes à Tsourouga, un seul coup d'œil, quelques brèves secondes, ont suffi pour me faire aimer ce port ensoleillé, où tout respire un charme si nouveau, si personnel.

III

Le parcours de Tsourouga à Yokohama offre le spectacle ininterrompu d'une nature gracieuse transformée en un merveilleux jardin par la main de l'homme, main également habile à défendre sa patrie et à réaliser la perfection du paisible labeur. Les rizières du Japon, comme celles de Java, d'une tendre couleur d'émeraude, différente des autres nuances du vert, évoquent l'idée non point de champs, mais précisément de jardins. Sur l'immense étendue que l'on met toute une journée à parcourir en chemin de fer, le regard constate avec un joyeux étonnement l'absence de tout détail disgracieux, désert, ou délabré. Le moindre lopin atteste que la terre ici est aimée comme une femme, qu'on l'entoure de soins attentifs, qu'on s'évertue à la parer de ses vêtements les plus beaux, afin qu'elle n'ait point l'air négligé ou délaissé. Edgar Poe imagina jadis le landscape-garden, la nature transformée en un jardin de paysages. Sans doute ignorait-il que

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

son rêve serait mis en pratique par tout un peuple, que ce rêve était déjà réalisé au moment où il écrivait ses contes magiques et visionnaires? Voici un pont. N'est-il pas sorti d'un tableau? A-t-il été jeté là par fantaisie, si élégant, si léger? Non, sa beauté a une destination pratique. Il n'y a point ici de lourds chariots traînés par des chevaux exténués. Voici un sentier, — on dirait un ruban. Voici une route. Pourquoi n'a-t-elle pas de boue? Est-ce exprès? Oui, c'est exprès : les Japonais s'arrangent pour ne pas avoir de boue sur leurs routes. Voici des maisonnettes avec leurs ciselures, leurs arabesques. Chacune de leurs lignes proclame qu'elles ont été construites avec amour, afin que l'existence humaine s'y abrite dans le confort et la joie. Si, dans son palais de Ninive, Sémiramis a créé des jardins suspendus qui font sa gloire à travers les siècles, la maisonnette d'un hameau japonais n'est-elle pas aussi belle, aussi exquise, avec, au milieu de son toit, tout un bouquet d'iris délicatement mauves? Ailleurs, les fourrés de bambous communiquent à l'esprit leur rêve sacré, le ramenant à la paix d'un monastère bouddhique.

Dès le premier contact avec le Japon, la pensée se met à chanter :

Au sein de la nature
Où est le Foudji-Yama
Il y a des passages
Dans le temple muet.

Depuis les nuages
Jusqu'aux espaces d'eau,
La nature entière
Est un hymne sans voix.

Depuis le samouraï
Jusqu'au laboureur,

Universitaria - Oviedo - Biblioteca

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Le cœur de la contrée
Chante son chant.

Cet hymne, c'est l'œuvre
D'un pays de beauté,
C'est la floraison
Des arbres sur les champs.

La vie ordonnée
Ne craint pas la mort
Si l'âme fidèle
Croit en sa patrie.

La foi dans la Terre nous rend capables de réaliser tous nos désirs, de nous réserver dans l'univers une île à part, de la transformer en une oasis, de jouir de notre bonheur légitime si fort que notre joie finit par gagner nos ennemis eux-mêmes et triomphe de leur hostilité.

IV

Il existe au Japon trois distiques célèbres qui redisent les paroles de trois grands hommes, Nobounaga, Hidéyochi et Yéyasou. Le premier dit : « Je tuerai le coucou, puisqu'il ne chante pas. » Le deuxième dit : « Je forcerai le coucou à chanter. » Le troisième dit : « J'attendrai que le coucou se mette à chanter. »

Cette formule saisissante exprime trois caractères différents qui coexistent dans la physionomie morale de la nation japonaise. Ce peuple sait imposer sa volonté. Il sait exercer la menace si sa volonté n'est pas respectée. Mais sa vertu suprême est de savoir attendre patiemment et longuement lorsqu'il prévoit avec exactitude les conséquences logiques, l'action équilibrée des forces de la nature. C'est ce qui

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

explique le degré d'achèvement dans toutes les qualités du Japonais. La Chine et la Corée lui ont enseigné l'art de peindre. Mais il ne se contenta point de demeurer un élève d'autrui. Il a forcé la peinture à chanter en japonais, et la voici qui chante, tandis que nous autres, gens d'Europe, nous l'écoutons, émerveillés. En matière de poésie, le Japonais a fait beaucoup d'emprunts à la Chine, mais sa chanson menue, les cinq vers de son tanka, les trois vers de son hokkou, sont une particularité japonaise aussi inaliénable que le plumage coloré d'un rouge-gorge. Le Chinois protège sa femme contre les regards, le Japonais montre la sienne ; ne fait-on point parade de la fleur la plus tendre? Est-il bon, est-il permis de cacher aux autres la fête du Soleil?

Iokohama et son port étonnamment vaste et libre ; les bruyants marchés polychromes de Tokio alternant avec des parcs merveilleux ; la grève unie de Kamakoura et la verte chanson des bois autour d'un Bouddha gigantesque ; Nikko l'enchanteresse, avec ses temples élégants, ses cryptoméries énormes, ses cerisiers touffus ; Kiôto, le Moscou du Japon, où les cloches résonnent, où les sanctuaires sont innombrables, mais où chantent aussi les séduisantes gheishas, ces filles-chattes, ces filles-hirondelles, ces fleurs d'iris ; — dans tous ces aspects je rencontrai le regard du Japon, plein de lumière et de couleur, qui m'appelait sans me heurter jamais.

Je m'entretenais avec des écrivains et des poètes ; j'adressais la parole au simple riksha qui me conduisait au parc d'Ouyéno ; je causais tantôt avec la petite gheisha qui me faisait oublier l'espace et le temps, tantôt avec la vieille femme qui a dodeliné de sa tête grise devant bien des choses de ce monde ; je devisais sur la sagesse avec un moine de Bouddha ; je

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

plaisantais avec la servante rieuse qui m'apportait du thé et dont la puérilité m'amusait ; en chaque Japonais, en chaque Japonaise, je devinais la conscience de la dignité humaine, la profonde joie de vivre, dans cette existence si unie et si forte qu'elle ne craint plus de mourir, mais accueille la mort avec la sérénité du fleuve qui se jette naturellement et simplement dans la Mer.

Je te salue, noble pays du beau, pays où je connus le bonheur, pays d'enchantement où la douleur elle-même se drape de beauté ! Je n'oublie pas l'harmonieux soupir qu'exhala, au IXe siècle de notre ère, Isé la tendre poétesse, — (la connaître était une joie, l'aimer était le bonheur), —

Je tordrai en un fil
Le bruit de mes sanglots,
L'écho de mes soupirs,
Et puis j'enfilerai
Les perles de mes pleurs.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

MAGIE POÉTIQUE

LA POÉSIE DU JAPON

Dans la nuit blanche,
Toute blanche, parmi
Le blanc clair de lune,
Le prunier laisse choir
La neige de ses fleurs.

Foudzivara-No-Kinto.

IL y a quelque temps, revenu en Russie après un voyage au Mexique avec une sensibilité plus affinée et plus riche qu'auparavant, je reçus l'enseignement d'une toute petite fille qui fit revivre en moi la sagesse oubliée de l'enfance, cette sagesse endormie au fond de tout être et qui parfois s'éveille. J'écrivis alors mes « Contes de Fée », où se trouve, entre autres, un avis dont chacun peut faire son profit. C'est une méditation au sujet de trois grains de sable :

« Que faire de trois grains de sable? »
Me dit un jour la Fée des Eaux.
Je lui tendis un bouquet de brins d'herbe
Et je distribuai les trois grains de sable :

Le premier grain, je le jette à la Mer,
Il sera bien heureux, là-bas, tout au fond.
Le deuxième ornera ta parure,
Le troisième sera mon souvenir.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Voilà la sagesse, voilà la beauté. Si nous entassons dans notre imagination trois mille grains de sable au lieu de trois, — nous créerons peut-être une allée de jardin, moins séduisante toutefois que le trésor de ma Fée ; mais il est plus probable que nous obtiendrons simplement une poussière étouffante. Si nous accumulons des milliards de grains de sable, nous ferons le Désert, où, d'une part, se déroule un magnifique tableau dont les tons jaunes s'illuminent de rouge au coucher du Soleil, parmi les danses des cyclones mortels, mais où, d'autre part, règne l'horreur devant laquelle les Égyptiens fuyaient jadis dans une épouvante mystique, comme le chrétien devant le Diable et le bouddhiste devant les paroles vaines.

Une autre petite fille chère à mon cœur se promène parfois sur la plage et ne manque jamais d'y ramasser deux ou trois des plus minuscules coquillages pour les déposer ensuite sur ma table, avec deux petites fleurs, l'une d'azur et l'autre d'or ; tout à côté, elle place un petit bout de cierge modelé avec un peu de cire. Que manque-t-il à cela pour figurer un vrai temple? Dieu, qui peut tout, est présent dans ce sanctuaire, et j'affirme qu'il réside plus fréquemment dans ces églises de l'enfance que dans les formidables et froides constructions de pierre élevées par les hommes.

Je songe aussi à la croix, le plus ancien de tous les symboles de l'humanité, le signe sacré qui se retrouve dans toutes les religions du passé et qui, dans la nôtre, joue un rôle prépondérant. Cette croix aux branches égales, qui indique les quatre points cardinaux et les quatre vents du ciel, cet emblème antique qui réunit autour de lui des trésors de ferveur et de vénération, — ce sont tout simplement deux

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

baguettes, deux petits bâtons perpendiculaires l'un à l'autre. Il suffit de croiser deux brins d'herbe, deux frêles rameaux, pour imposer leur autorité à l'âme de l'humanité tout entière.

Sans multiplier les exemples, je me contenterai d'ajouter encore ceci : il faut bien peu de lettres pour former le mot « aimer » ou le mot « adieu », — les plus pénétrantes des paroles humaines, paroles sans lesquelles nous ne serions pas dignes de notre humanité, de notre parenté avec les dieux. De ces deux mots, le second, le mot de la séparation, traduit notre plus vive angoisse, tandis que le premier, celui du contact amoureux, exprime ce que nous désirons au delà de toute chose au monde.

Observer une sage concision, exempte de surcharges, s'abstenir des détails pesants et multiples tout en s'attachant à un certain détail jusqu'à en faire un tout autonome, — tel est le caractère de la sensibilité japonaise, de l'âme japonaise. Seuls, les Fées et les Esprits possèdent cette faculté de faire surgir d'un rien tout un monde de merveilles ; c'est pourquoi je tiens le Japon pour un pays enchanté et ses habitants pour des magiciens.

Il est vain d'établir des comparaisons ; toute chose doit être jugée en elle-même et je ne trace point de parallèle entre la poésie japonaise, avec ses tankas menus, ses hokkous lilliputiens, et la poésie européenne ou russe. On ne saurait cependant éviter toute comparaison, ou du moins certains rapprochements. En ma qualité de Russe et d'Européen, je préfère la poésie de ma région, je lui trouve plus de profondeur et de force. Mais je dois reconnaître qu'à l'exception des Espagnols, qui firent aussi des poèmes de trois ou quatre vers, aucun peuple d'Europe n'a su à l'égal des Japonais exprimer en quelques lignes la perfection d'une

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

image, la musique d'une impression, le contact réalisé entre deux âmes. Malgré toute ma tendresse pour les chants populaires de Russie, je dois avouer qu'ils sont trop longs, et qu'une égale beauté peut être condensée dans les cinq vers cristallins d'un tanka, où 31 syllabes évoquent tout une image, dans un hokkou de trois lignes qui crée une atmosphère avec ses 17 syllabes.

Voici un tanka de Mourasaki-Sikibou, poétesse du x^e siècle de notre ère (1) :

Quelqu'un passa dans la nuit.
Est-ce lui? me demandai-je,
Et dans le même instant
La Lune disparut
Derrière le nuage.

Voici le tanka d'une autre poétesse, Idzumi-Sikibou, qui vivait au xi^e siècle :

Oh ! que pourrai-je faire
S'il vient vers moi,
Lui que j'attends?
Il foulera la neige,
Hélas ! — en mon jardin.

Une troisième poétesse, du x^e siècle, Mitchi-Douna, chante :

Celle qui veille,
Triste, toute la nuit,
Et languit jusqu'à l'aube,
Celle-là seule sait
Combien la nuit est longue.

Et la quatrième, Ouma-No-Naïssi, se plaint :

---

(1) En transposant ces poèmes, nous observons le nombre de vers de l'original, mais le respect du texte nous fait renoncer à rechercher la coïncidence exacte des syllabes.

C. B.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Lorsque la grêle
Tambourine, froide,
Contre les bambous,
Je songe : « Il est triste
De dormir toute seule ! »

Ces quelques mots n'évoquent-ils pas des images complètes devant notre sensibilité, émue en ses cordes les plus subtiles? Des visions analogues surgissent en notre esprit lorsque nous écoutons la musique exquise, pleine de suggestions lunaires, de Chopin ou de Skriabine, lorsqu'en dormant nous faisons un beau rêve, ou lorsqu'un coup de vent inattendu nous jette en plein visage une bouffée de parfums délicats et fait pénétrer dans notre âme, toujours prête à les accueillir, les senteurs des champs et des prés.

Une juste célébrité accompagne les vers de Sapho, la plus grande poétesse de ce monde, le modèle des femmes-poètes :

Disparues les Pléiades,
Couchée la Lune,
Minuit est venu.
Le temps s'en va.
Je reste seule.

Ces lignes m'ont toujours paru incomparables dans leur art d'exprimer, avec tant de concision et d'intensité, l'émotion la plus intime, la plus passionnée, la plus douloureuse. Aujourd'hui, si les vers de Sapho gardent pour moi leur splendeur marmoréenne, ceux des poétesses du Japon sont plus près de mon cœur.

A côté de ces soupirs d'amour, il y a des tankas non moins expressifs qui peignent tels ou tels aspects de la nature :

Sur la rivière,
Couche fragile,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

S'étend la glace.
Le vent disperse
Les feuilles mortes.

Dans ce tanka, la poétesse Koudjio-Sadaïzin a su rendre avec une netteté parfaite, en deux ou trois touches, l'instant de la nature où pour la première fois nous comprenons que l'été n'est plus et que l'hiver arrive.

Cette chanson japonaise, définie dans ses dimensions et son aspect comme est circonscrite, dans sa forme et dans son action sur l'âme humaine, la première étoile de neige qui tombe sur notre main, — je la rapproche instinctivement de mon propre petit poème, « Vent d'Hiver » :

Ma course folle
Sur le rayon
Au long des neiges
Ecrit un conte,
Sur le champ libre,
Le champ qui dort,
Mon vol brumeux,
Mon vol sonore,
Emporte l'ombre,
L'ombre du conte,
Etincelante,
Au loin.

Ce petit exemple me paraît tout indiqué pour établir la différence entre la sensibilité japonaise et la sensibilité russe. La note fondamentale de l'atmosphère est la même : le vent qui emporte, dans le premier poème, des feuilles mortes, dans le deuxième la poussière de neige diamantée. Mais le poète japonais s'applique à peindre avec une stricte concision, tandis que le poète russe tend à hypnotiser le lecteur par la mélodie et la répétition d'un détail peu à peu altéré. Le poète japonais

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

glisse sa lame d'un seul coup, sûr d'avance que la compréhension du lecteur est toute disposée à le recevoir ; le poète russe, au contraire, tend à renouveler le contact, si léger soit-il, à s'assurer de sa conquête immatérielle, comme s'il doutait de la promptitude et de l'attention du lecteur.

Lutter avec les moyens de la versification russe contre le tanka japonais est une entreprise à peu près irréalisable. Nous essayons en vain de retracer cette étoile de neige, elle fond aussitôt ; alors, pour en évoquer l'image non point par l'aspect d'une goutte d'eau, qui ne lui ressemble guère, mais par quelque chose de neigeux, nous montrons des flocons de neige, — ce qui reste encore inexact. Séduit par un certain tanka d'Ono-No-Komatsi, poétesse du IXe siècle, je me suis évertué à le parer de rimes qui n'existent pas dans l'original ; je m'efforçai de le traduire de plusieurs manières différentes, et enfin, désespérant de réussir, je le transposai avec le nombre de ses syllabes, sans le moindre enjolivement. J'obtins ainsi cinq variantes dont chacune a son sens particulier, faisant valoir tel ou tel détail, telle ou telle nuance, mais dont aucune ne rend dans son ensemble le charme de ce poème :

I

Lorsque mon âme lasse de langueur
Aura brisé sa racine dernière,
Je m'en irai sur l'eau comme une fleur,
Pourtant qui sait s'il est une rivière
Dont le miroir peut attirer mon cœur?

II

Lorsque mon âme aura assez souffert
Et se détachera de ses racines,
Je m'en irai pareille à la fleur d'eau
Si l'eau surgit alors devant mon âme
Et si sa course m'appelle et m'entraîne.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

III

Lorsque mon âme sera lasse
De demeurer sur ses racines,
Comme une fleur qui se détache
Je voguerai au fil de l'eau
Si l'eau rieuse me fait signe.

IV

Lorsque mon âme souffrira,
Séparée de ses racines,
Je m'en irai, lys d'eau flottant,
Si de sa vague l'eau m'appelle,
Pour que je demeure en son sein.

V

Lorsque, languissante,
L'âme rompra ses racines,
Je voguerai au loin,
Pourvu qu'il y ait une eau
Qui me tente.

Ce n'est pas le hasard qui me fait choisir les tankas des femmes-poètes. J'en citerai tout à l'heure quelques-uns dont les auteurs sont des hommes. Mais il faut reconnaître que la Femme a joué un rôle considérable dans le développement de la poésie japonaise et que, réunissant en elle-même toute la tendre finesse de sa race, elle a fatalement marqué de son empreinte l'art poétique du Nippon. Je renvoie le lecteur à l'excellent ouvrage de Moïtchi-Yamagoutchi : « L'Impressionnisme, principale tendance de la Poésie japonaise » (Saint-Pétersbourg, 1913) et je me borne à rappeler ici que la poésie en tant que manifestation spontanée du Japon s'y développa surtout à l'époque de Nara, où les meilleures œuvres furent écrites par des femmes.

En abordant les tankas des poètes japonais,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

je voudrais poser la question suivante : Pourquoi restons-nous si exclusivement attachés à la Grèce et à Rome, aux vieilles routes grecques et latines? Pourquoi n'allons-nous point chercher la perfection artistique, les exemples de nobles exploits, les manifestations de l'esprit élevé, dans les pays tels que l'Inde, le Japon et la Chine? Ils possèdent tout ce que nous aimons et tout ce que nous ignorons. Maintes choses me plaisent dans l'histoire de Sparte. Mais le tanka de Masatsoura ne contient-il point quelque chose de plus que la vertu des Spartiates? Obéissant à son père, le jeune héros s'en va à la guerre. Il sait que le Sort ne lui accordera point d'en revenir. Il combattra sans espoir, pour l'honneur. Et le seul geste qu'il fasse avant de partir est de tracer avec la pointe de sa flèche, sur le mur d'un temple de Kiôto, les cinq vers d'un tanka :

Je ne reviendrai plus,
Je le sais,
Et voici seulement
Le nom de celui
Qui s'en va chez les morts.

Je veux citer encore quelques poèmes, précédés chacun du nom de son auteur.

Hotokoutaïsi-Sadaïsin.

Je regarde là
Où tout à l'heure
Chantait le coucou :
Rien que la Lune,
Pâle, avant l'aube.

Mibou-no-Tadamina.

Elle est triste à l'automne,
Ma maison des montagnes.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Je suis réveillé
Par un bruit de sanglots :
Le cerf se lamente.

Manséi-Hosi.

A quoi comparer
Notre existence?
A la vague blanche
Dans le matin brumeux
Contre la barque.

Saki-no-Daïsodéyo.

Cerisier des montagnes,
Vers mon triste cœur
Incline ton regard !
Tes fleurs seules connaissent
Toute ma peine.

Saïghio-Hosi.

Auprès du chemin, —
Un ruisseau limpide,
Un saule penché.
Brève sera
Ma halte en ce lieu.

Foudjivara-no-Iorimouné.

Fleur pécheresse,
Tu te reflètes
Dans l'onde impassible
De ce ruisseau, —
L'eau a rougi.

Quel que soit le sujet de son petit poème, le Japonais le traite selon le principe magique des Fées : avec trois grains de sable il fait un présent d'amour, avec quelques brins d'herbe et quelques rameaux il construit un asile où la Lune jette son regard et autour duquel tous les oiseaux se mettent à chanter. L'art du pitto-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

resque domine dans toutes ses créations. A travers deux ou trois détails éclatants et savamment agencés, la beauté à peine suggérée, la musique intérieure brillent et chantent.

Dans le hokkou, qui est en quelque sorte une condensation du tanka, cet art de la concision expressive atteint son suprême degré. Trois lignes supportent tout un petit univers, aussi aisément que les trois baleines supportent le monde (1).

Voici quelques-uns de ces hokkous :

Une feuille tombe,
Une autre feuille tombe
Par la volonté du vent.

* * *

Qu'est-ce? Une fleur tombée
Remonte en volant vers la branche?
Non. C'est un papillon.

* * *

Les cigales chantent.
Rien ne rappelle
Que bientôt nous mourrons.

* * *

Sur la branche morte
Le corbeau est noir.
Soir d'automne.

* * *

Je me suis éveillée.
Mon rêve n'est plus.
L'iris reste le même,

* * *

Je me tiens sur la crête,
Au sommet des montagnes,
Plus haut que les oiseaux.

(1) Croyance antique du peuple russe. — L. S.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

***

O papillon,
Tu n'es que mouvement :
Posé, tu palpites.

On prétend que les Japonais avaient coutume de dire à propos de l'installation d'un intérieur : « Peu de meubles, peu de fleurs, — beaucoup de goût ; beaucoup de meubles, beaucoup de fleurs, — peu de goût. » Nos chambres à nous sont encombrées avec une absence totale de goût, nous nous y heurtons sans cesse aux objets. De même notre sens esthétique est surchargé de matérialisme. La sensibilité japonaise, au contraire, est toute idéalisée. Elle conçoit les choses avec une telle netteté qu'elle n'a pas besoin de multiplier les détails, ce n'est pas leur nombre qui agit sur elle. Cette faculté se traduit dans la manière même de considérer et de traiter les objets. Notre regard à nous est circulaire, il effleure les surfaces et ne nous laisse qu'une impression générale. Le Japonais, lui, voit jusqu'à la moindre ligne d'un objet donné. Si, par un jour de printemps, notre cocher de fiacre s'ennuie à attendre le client, il ne lui vient pas à l'idée de descendre de son siège, de s'approcher d'une palissade pour regarder les lilas en fleur. Du moins je n'ai jamais vu pareille chose. Tout au plus son regard distrait se posera-t-il un instant sur les buissons. Et cependant les Russes aiment les fleurs. Mais le riksha inoccupé se dirige aussitôt vers le cerisier fleuri et le contemple longuement ; et il ne le considère pas seulement d'un regard général, il examine l'intérieur de la fleur, à la manière de l'abeille, de la mouche ou du papillon qui appartiennent réellement au monde des fleurs.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Lorsqu'il m'arrive de quitter une ville de Russie, la femme que j'aime ou l'amie d'un instant m'offre un bouquet de roses ou de muguets. Mais au moment où je quittai Tsourouga pour retourner en Russie, une tendre gheisha dont j'avais su toucher le cœur me tendit en souvenir, longue tige isolée, — un iris qui ne s'était pas encore ouvert.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

REFLETS DE NACRE

Est-ce un nuage blanc?
Non, c'est un lys
Dont la fleur se penche.
Siko (17e siècle).

I

JE regarde les reflets opalins du coquillage qui m'a été offert par M. Farquhar, riche pêcheur de perles dont j'avais fait la connaissance pendant mon dernier voyage autour du monde. Ce coquillage a toutes les nuances immatérielles de l'aurore, du croissant de Lune, de la rivière sylvestre sur laquelle se penchent des aunes au feuillage doublé de blanc.

Au centre de cette lagune arrondie on voit une perle naissante, une belle perle ovale, prête à se détacher mais que retient encore le lac chatoyant.

Je regarde, et mes pensées se succèdent, aussi menues, aussi belles, aussi infinies que ces reflets.

Pourquoi la perle est-elle si belle? Est-ce parce qu'elle naît au fond de l'abîme, au milieu des mystères sans nombre, dans la paix sous-marine? Est-ce parce que sa naissance est environnée de créatures fantastiques, étrangères à notre existence quotidienne? Parce que les requins

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

effrayants montent la garde autour d'elle? Parce qu'elle a grandi sous la caresse de la Mer souverainement libre, que l'Océan vert et bleu la berce de son bruit, tandis qu'il s'entretient avec la Lune, avec le Soleil, avec toutes les constellations ?

Une île m'apparaît toujours comme une coquille perlière. Chaque île recèle la naissance d'un mystère avec toute la richesse de ses reflets. Les plus beaux des mystères sont ceux des îles, parce que l'île est un coquillage, parce que rien au monde n'égale la perle fine, parce que, entre tous les présents, la femme préfère un rang de grosses perles.

II

En comparant entre eux les divers pays qui m'ont séduit par la beauté de la Nature ou par celle de leurs habitants, je dois reconnaître qu'à part la Géorgie, où les yeux des femmes sont un ciel nocturne, à part l'Espagne dont les accents castillans et andalous évoquent toute l'harmonieuse sensualité du Midi, à part le Mexique où les montagnes sont des pyramides, et les volcans des temples, je n'ai vraiment aimé que les pays situés sur des îles.

Majorque, perle des Baléares, avec son enivrante profusion de fleurs.

Islande où vont mes rêves, patrie des sagas merveilleuses.

Angleterre, brouillards bleus, ormes géants, jeunes filles aux yeux de mer, cœurs loyaux, Shakespeare, Shelley, beaux noms où susurrent les sources, les secrets de l'âme.

Ceylan, Océan déchaîné dont la voix immense ne trouble point le puissant et calme Bouddha qui dort dans le silence des bois

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

d'Anouradjapoura sans interrompre son action magique sur les hommes.

Sumatra la sauvage, dont les montagnes entassent forêt sur forêt, où, de la racine jusqu'au faîte, un arbre haut de soixante-dix pieds dresse un tronc tout vêtu d'orchidées.

Australie où parmi les bleus eucalyptus et les arbres étranges qui ne donnent nulle ombre, le kangourou et l'ornithorynque achèvent de conter le récit de la Terre préhistorique.

Nouvelle Guinée, dernier refuge du mystère inviolé, avec ses Papous étranges dont les yeux brillent dans les buissons comme des feux follets.

Pays des Maoris, Nouvelle-Zélande, où les feux volcaniques élaborent encore le sol, où tout près des lacs d'azur on voit des lacs verts, des lacs de blancheur laiteuse.

Tonga et Samoa, îles des heureux ; Tonga, perle arrondie, Samoa perle oblongue; Samoa, dont le nom ensoleillé me rendrait la vue si j'étais aveugle, pour me montrer la féerie du bonheur.

Java, la plus fleurie des oasis, où le cœur chante à l'unisson des lucioles nocturnes dont les clartés ondulent, offrant aux regards un concert de visions, où l'âme frisssonne quand les lézards poussent leur cri de gnomes crépusculaires : « Guekko ! » — Java où les corps des femmes ont une agilité serpentine, où les hommes portent des poignards en forme de serpent.

Saurais-je les énumérer toutes ? A cette liste étincelante j'ajouterai sans la nommer la toute petite île de mon rêve.

Et puis enfin, voici ce Nippon merveilleux, sculpté par la main d'un magicien épris d'harmonie, ce jardin raffiné où ma bien-aimée s'écrie : « Le Japon, c'est un conte de fée, mais c'est aussi une lame brillante ! »

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

III

Ma main joue avec le coquillage et ses lueurs se déplacent. Les clartés passent les unes dans les autres. Les reflets se fondent avec les reflets. Identiques et distincts, semblables et divers, ils s'unissent en un seul chatoiement.

Japon, Nippon, Nihon. Principe de la Lumière. Racine du Soleil. Pays des guerriers les plus téméraires et des femmes les plus exquises. Pays qui honore les ancêtres, qui respecte les plantes, qui ne torture et ne dévore point les animaux, qui dissimule sa douleur et fait parade de sa joie, qui reste propre malgré toutes les besognes, qui tient la propreté pour le premier besoin de l'existence, de sorte que son parquet est plus net que la table d'un autre.

Fleur de Soleil dont les pétales brûlent les doigts émerveillés qui voudraient le saisir. Coquillage marin dont les bords tranchants étincellent et blessent la main de l'imprudent.

IV

Faut-il attribuer à mon caractère hélien le fait que j'ai traversé la Sibérie avec des brassées de fleurs et de poèmes sans apporter de joie à ses sombres habitants, sans éprouver de plaisir parmi eux? Est-ce par ma nature solaire que s'explique mon enthousiasme dès mon arrivée au Japon, où je fus reçu comme un frère, comme un hôte lumineux, avec des sourires de bienvenue et des paroles semblables à des guirlandes fleuries?

Ignorant que mon nom fût tant soit peu connu en ce pays, j'eus la surprise de trouver dans chaque ville l'accueil réservé aux amis depuis longtemps attendus.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Je garderai fidèlement la mémoire et l'amour des visages souriants qui me saluèrent en ces jours ensoleillés, parmi les glycines et les cerisiers roses autour des temples de Nikko, au pays du Foudji-Yama sacré dont la masse est pareille à une énorme fleur de glycine renversée.

Saéka, doux rieur qui vint à ma rencontre à Tsourouga et me parla de mon recueil « Soyons comme le Soleil » ; Ossé, jeune poète de Tokio qui devint aussitôt mon ami et me fit présent du service à thé qui est là, sur ma table; Nobori Siomou, dont l'attitude réfléchie rappelle nos Russes du Nord et qui m'offrit son livre sur « Les Courants poétiques de la Russie » ; Kourono, type du vrai Japonais distingué et courtois ; Yamagoutchi, fin et sensible, qu'il ne m'a pas été donné de rencontrer en personne, mais qui ne m'est pas un étranger ; Itzikava, gai compagnon avec qui je devisais en russe sur la beauté du Japon, au sommet d'une montagne surplombant la Mer, — vous êtes tous des fils du Soleil, car en vous, comme en chacun de ses rayons, la force s'unit à la caresse et la chaleur à la clarté.

Heureux est le pays où l'étranger trouve le bon accueil, où chacun éprouve la joie de vivre et se réjouit du bonheur des autres, où, comme à Tsourouga, le regard embrasse à la fois les montagnes au-dessus de la Mer, les fleurs au-dessus des maisons, l'oiseau puissant qui plane, ailes éployées, au-dessus de tous les êtres.

V

Petites lanternes, lanternes, lanternes. J'aime ces lanternes rouges, le long des rues à Yokohama, à Tokio, à Kioto. Elles communiquent à l'âme leur gaîté. On croit vivre un jour de fête. Et demain sera fête aussi. Et après demain encore.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Portant en moi les visions de toute une journée de voyage à travers le Japon, me voici dans le petit carrosse du riksha qui m'entraîne d'un mouvement régulier et berceur, par la rue de Yokohama toute bordée de boutiques, d'échoppes, de petits restaurants et de théâtres.

Tout cela brille, tout cela vit et joue et chatoie. Je suis content de voir cette foule orientale au lieu de la cohue européenne. Ses mouvements, son allure, toute son ordonnance est différente de la nôtre, son rythme même me donne une délicieuse sensation de nouveauté. On ne saurait dire, dès le premier abord, ce qui distingue la foule japonaise de la foule française ou espagnole. Mais on sent tout de suite qu'elle est plus homogène. Sa masse évoque l'idée d'un serpent gigantesque et multicolore, qui se meut par ondulations rythmiques. Les magnifiques dragons de l'art chinois ne sont-ils pas une interprétation des aspects d'une foule semblable, plutôt que celle des nuages?

J'arrête mon riksha, préférant continuer ma promenade à pied. Je lui tends une grosse pièce et je lui demande de la monnaie. Il est tout près de moi ; il fait des gestes ; il vient de parcourir plus de deux kilomètres en me traînant ; la soirée est chaude ; et cependant son corps n'exhale qu'une odeur de santé et de propreté. J'emporte, en le quittant, une impression de bien-être. Sa personne est un des éléments de la perfection générale qui m'enveloppe de toutes parts, et non pas un détail choquant.

Hommes et femmes sont également nombreux et jouissent des mêmes droits dans la rue. Je suis ravi de n'avoir pas à m'indigner, comme au Caire, par exemple, contre la prédominance de l'élément masculin, le moins intéressant des deux, à mon avis, dans n'importe quel pays du monde. Ma nuit sera peuplée

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

de rêves où brilleront des yeux noirs parmi toutes les délicates nuances du mauve.

VI

Me voici à Tokio. Ma chambre au Tokio-Hôtel est une chambre de rêve : les parois sont à coulisses ; les armoires, les tiroirs à secret sont si nombreux que je pourrais au besoin cacher chez moi deux ou trois personnes et une douzaine de petits animaux. Le serviteur affable me répond en russe. Nous n'échangeons, il est vrai, que des propos insignifiants, mais il m'est agréable que cet homme ne s'exprime pas en anglais. Je ne possède pour ma part qu'un mince vocabulaire japonais. Mais n'arrive-t-on pas à se faire comprendre en toutes les langues lorsqu'on est animé de sentiments amicaux?

Tout en dégustant mon thé dans le parc d'Ouyéno, je fus séduit par deux petites Japonaises et je parvins à éveiller leur sympathie. Mais ceci n'est qu'une impression fugitive, comme le gazouillis d'une hirondelle. C'est *la* Japonaise, une Japonaise abstraite que j'aime ; et d'ailleurs il est impossible de résister à ses charmes, tant il y a de douceur féline et de grâce ailée chez les femmes de ce pays. Ce sont de petits animaux de contes de fées. La Japonaise n'est pas la femelle de l'homme, comme l'Européenne ; c'est une réplique en miniature de notre femme à nous, c'est une toute petite créature venue d'une autre planète, où les formes, les couleurs, les mouvements, les proportions obéissent à des lois différentes. Quelques heures suffisent à m'habituer à la position oblique de leurs yeux, à me faire discerner dans ce détail un charme troublant et insoupçonné. Le dessin de l'œil européen me paraît ennuyeux,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

prosaïque. L'œil de la Japonaise est plus mystérieux, plus excitant, plus exquisement tentateur.

Quand on interpelle la Japonaise, elle répond d'une voix prompte, docile, enfantine : « Eh ! » ou plutôt « Haï ! » en accentuant la première voyelle. Et ce « Haï ! » a un son tellement délicieux que l'écho en retentira toujours dans mon souvenir. Le moindre propos qu'on lui adresse provoque chez la Japonaise une joie accueillante ; elle est toute prête à s'élancer, en balançant son corps menu, pour vous apporter quelque chose.

Le quartier Yoshivara, celui des maisons publiques de Tokio, m'a laissé une impression profonde, très différente de celle que j'attendais. Je m'y aventurai un soir, non pas seul, mais avec ma compagne de voyage et avec une femme-poète de Vladivostok, que nous avions retrouvée à Yokohama et qui nous avait suivis à Tokio.

Quelques rues, toutes bordées de grandes maisons. Le rez-de-chaussée se compose d'une véranda décorée de tapis et de tableaux. Une grille la sépare de la rue, détail qui fait d'abord songer à une ménagerie. Mais cette impression s'efface aussitôt et la grille n'apparaît plus que comme une défense contre la rue, un moyen d'isoler les femmes parées qui, ainsi qu'au théâtre, semblent exclusivement préoccupées d'elles-mêmes sans prêter la moindre attention aux spectateurs. Ces femmes vêtues de leurs plus beaux habits, assises au niveau de la rue, mais séparées de celle-ci, gardent je ne sais quelle simplicité grave, rituelle ; elles forment un monde à part, indépendant et complet. Ce sont en vérité les prêtresses du plaisir. Contrairement à ce que nous voyons trop souvent, presque toujours, en Europe, elles ne sont ni impudiques ni pitoyables.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Nous nous sommes approchés successivement de plusieurs grilles. Quelques-unes de ces femmes nous saluaient gaîment, tendant la main à mes compagnes ; deux ou trois seulement se hasardèrent à faire le même geste timide vers moi. Nous leur passions des cigarettes, mais souvent elles étaient les premières à nous offrir les leurs. Je fus frappé surtout par leur attitude réservée à l'égard de l'homme. La dignité, si caractéristique chez les Japonaises, ne les abandonne pas, même en ce lieu. Pourquoi, en effet, ces femmes auraient-elles honte d'elles-mêmes? Ne sont-elles pas les égales de ceux qui les abordent franchement et simplement, dans toute la loyauté païenne de la chair, exempte du mensonge hypocrite des Européens qui se faufilent par des portes dérobées?

Je dois dire que j'éprouvai en même temps une sorte de crainte vis-à-vis de ces déesses redoutables que l'on garde derrière des grilles dans un décor somptueux, comme des panthères ou des momies. Quand une de ces jeunes beautés, répondant à mes exclamations enthousiastes, m'envoya un baiser et m'appela auprès d'elle, — je m'abstins de m'en approcher. Et ce ne fut pas le seul fait d'être accompagné qui m'en empêcha. Mais sans doute garderai-je toujours le regret de mon hésitation : j'ai laissé échapper un mystère qu'aucun livre ne peut révéler, qu'aucun homme ne saurait déchiffrer pour nous.

VII

Je n'oublierai jamais mon arrivée à Kioto, ce Moscou du Japon, avec ses trois ou quatre centaines de temples. Débarqué du train à

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

huit heures du soir, je fus conduit aussitôt à une représentation de gheishas. Leur troupe nombreuse donnait une soirée d'adieux avant de quitter la ville. Il est difficile de décrire les détails de ce spectacle que, du reste, je ne compris pas entièrement. Dire que j'assistais à des danses, à de la musique, à des chants, à une succession féerique de couleurs et de gestes, serait trop vague. Je rendrai mieux mon impression en disant que j'ai connu là l'art de peindre par le mouvement. Dans ses danses, la gheisha, d'un geste insaisissable de la main, sait indiquer qu'elle est occupée à filer, à cueillir des fleurs, à poursuivre un petit poisson. En aucun pays je n'ai vu de mains aussi délicatement expressives. Ce qui séduit en outre chez la Japonaise, avec une incomparable puissance de suggestion, c'est l'harmonie proportionnée des moindres mouvements, des moindres accents, des moindres regards. Elles semblent ignorer le Chaos, ou plutôt elles le dominent. Le sens de la mesure qui caractérise la poésie et la peinture de ce pays étincelle comme un signe divin sur la femme japonaise, si poétiquement tendre, si artistement captivante. La personne même de la Japonaise est un chef-d'œuvre. Il n'y a pas d'exception à cette règle : toute femme, ici, a de l'éducation et de l'élégance. En chemin de fer, fatiguées et engourdies par le mouvement du train, elles s'installent, avec toute la grâce de leur pudeur exquise, de manière à ne pas laisser voir leur visage ; elles le recouvrent de leur bras gauche, de leur large manche, comme des enfants boudeurs, comme des poupées en prière ; elles sculptent alors avec leur corps de véritables statuettes vivantes.

Précédée d'une domestique, d'un enfant et d'un mari, une jeune Japonaise, traversait le

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

long wagon où j'étais installé. Elle appartenait visiblement à l'aristocratie du pays et, selon le type de sa caste, elle était grande, élancée, avec un nez aquilin, un visage à l'ovale délicatement allongé. Tout en elle évoquait une svelte fleur de lys. Chacun se mit à la dévisager, il était impossible de ne pas l'admirer, tant elle était belle. Elle s'avançait les yeux baissés, tout en souriant à demi, dans son embarras ; elle avait l'air de s'excuser divinement de ne pouvoir lever les paupières ; c'eût été indécent, puisqu'elle accompagnait son seigneur et maître ; mais elle n'était pas insensible à l'attention qu'on lui témoignait et semblait nous remercier tous.

Je ne saurais éloigner de mes souvenirs l'image de cette femme, inoubliable comme les madones de Fra Angelico ou de Melozzo da Forli.

VIII

Je bénis en mon âme toutes les visions que m'octroya le Japon, ce coquillage royal aux reflets précieux. Cependant deux toutes petites impressions me restent plus particulièrement chères.

Un jour, à Kamakoura, après avoir adressé une silencieuse prière au grand Bouddha, après avoir fait le tour de cette formidable statue, je me dirigeai vers la colline au pied de laquelle s'étendent les rizières, et je me trouvai face à face avec un paysan à l'ouvrage. Jusque-là je n'avais vu les travailleurs des champs que par la portière du train, je n'avais admiré que l'ordonnance générale de leurs travaux. Cette fois-ci je compris combien cette besogne est dure, malgré la grâce que conservent toujours les gestes de l'ouvrier japonais, combien elle

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

exige de patience, d'effort, de véritable peine. Je songeai au sourire heureux qui éclaire tous les visages de ce pays, et je conçus à cette minute, envers les Japonais, un amour qui comporte le respect le plus profond.

Je m'avançai jusqu'à la pente de la colline. Un sentier y serpentait, semblable à ceux de mon pays. Des tiges, des herbes se balançaient, comme celles que je chéris depuis mon enfance, — toutes pareilles, absolument les mêmes. Leur langage silencieux me disait que les hommes d'ici connaissent la douleur autant que ceux de chez nous, mais qu'ils savent lutter contre elle, et arrivent à la vaincre. Cette deuxième révélation acheva de m'émouvoir. Je tombai à genoux parmi ces brins d'herbe familiers, je baisai la terre du Japon.

Puisse-t-elle demeurer à jamais, la trace de mon baiser fraternel, dans le bosquet dont la verte chanson environne le paisible et sage Bouddha, — celui dont la douce loi ordonne à chacun de chercher en soi-même la force et la vérité, — au-dessus de la grève où les vagues fraîches affirment la réalité d'une existence éternellement belle.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

CHRYSANTHÈME BLANC

Universitaria - Oe

EST-CE par reconnaissance pour le miracle de joie que m'offrit le Japon, — est-ce parce que la nature de là-bas marque l'esprit d'une empreinte ineffaçable, ou parce que l'interprétation japonaise de la nature est la plus exacte et la plus subtile de toutes, — aujourd'hui, au lendemain de la Noël, errant par les larges rues de notre antique métropole, tandis que la neige craque sous mes pas, je ne cesse de songer au Japon. Je n'évoque pas seulement des souvenirs : il me semble que ma sensibilité même est toute japonaise.

Voici les ruelles accueillantes et bizarres du Moscou suburbain. Un jardinet montre ses arbres frêles, ses branches couvertes de neige. Au clair de lune, ces rameaux blancs, avec leur charge de flocons, me semblent être ceux des cerisiers fleuris que célèbrent des centaines de tankas et que reproduisent les pinceaux subtils des peintres japonais.

Seul dans la nuit blanche, je regarde l'infinie variété des reflets sur la neige, et je songe au sens raffiné de l'essence même de la couleur, à ce sens qui se manifeste dans la tendance de ces peintres et de ces poètes à exploiter les effets d'une seule teinte, à découvrir dans l'uni-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

formité apparente la richesse et la variété des nuances.

Je regarde la glace unie des étangs et je songe que, — tout comme la nature transforme l'eau bleuâtre et instable en une couche de glace solide qui ne lui ressemble plus, — l'inspiration poétique du Japonais s'empare d'un pétale de prunier en fleur, le fait jouer sous un rayon de lune, puis ayant évoqué ainsi la notion de la blancheur idéale, crée avec ce pétale et ce rayon la féerie neigeuse de son poème.

Je regarde les enfants qui s'amusent à lancer des boules de neige. L'idée me vient de me joindre à eux. Vite, je fais une boule de neige. Je la jette à l'un d'eux. Ils m'observent tous, ils comprennent mon sentiment, mais il n'y en a que deux ou trois qui me sourient avec approbation. J'éprouve une tristesse subtile à constater que moi, un Russe, j'ignore l'art d'aborder les enfants de mon pays, — et des souvenirs se mettent à chanter en moi : par une radieuse matinée de printemps, je m'en vais de Tokio à Nikko. Je regarde par la portière du wagon et je tiens à la main quelques roses. Sur la voie parallèle, les voitures d'un autre train défilent devant moi en sens inverse. Toute une foule d'enfants me regarde. Je jette une de mes roses dans la voiture d'en face. Une petite fille aux yeux noirs la saisit. Et toutes les autres fillettes crient en chœur, avec une surprise joyeuse, le mot de remerciement.

Pourquoi donc, étranger en ce pays, me suis-je senti pendant une seconde si près des enfants japonais? Je le sais : nous étions unis par le Soleil.

Je continue ma promenade et mon cœur répète :

Dis, en parlant du cœur
Des fils du Nippon :

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Au devant du Soleil
Le cerisier des montagnes
Ouvre ses fleurs.

Je regarde la chute tournoyante des étoiles de neige. Elles sont toutes pareilles et toutes différentes. Elles se posent sur ma main et fondent doucement. Petits cristaux aériens. Impondérables petites étoiles. Elles tombent sur mon visage et je ne saurais dire si leur contact est brûlant ou glacé contre ma joue. Elles effleurent le coin de mes yeux, mes cils tremblent comme si les ailes légères d'un papillon venaient de les effleurer. Ou plutôt comme si de toutes petites fées, ne voulant pas baiser ma bouche, posaient leurs lèvres sur mes yeux. « Ce sont des hokkous », me dis-je, — « Ce sont les minuscules tristiques des hokkous japonais. »

Je me dis : « Il faut que je compose un hokkou ». Immédiatement trois vers surgissent en mon esprit :

Le souffle du vent
Avec le blanc nuage
Tresse un tapis.

Ce n'est pas grand'chose, me semble-t-il. Il en faudrait davantage. Mais je me persuade aussitôt que cela suffit. Je ris doucement en pensant aux paroles d'un Japonais : « Avoir fait deux ou trois hokkous, c'est largement suffisant pour une existence humaine. »

Pourquoi écrire? Les Japonais n'écrivent pas leurs poèmes, ils les vivent, — la plante ne dessine pas ses fleurs et ne les chante pas en vers, elle fleurit, elle est elle-même un poème tangible.

Un poète japonais a été exilé, à la suite de je ne sais quel méfait, sur une île lointaine. Que fit-il, sinon composer un tanka?

O barque de pêcheur ! raconte,
Rapporte aux hommes que loin d'eux

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Je suis parti
Vers les quatre-vingts îles,
Sur ce champ bleu : la Mer.

Un incendie a détruit la maison d'un autre poète. Celui-ci envoie à l'un de ses amis le hokkou suivant :

Ma maison est en cendre.
Combien calme est la chute
Des pétales de fleur.

Mon âme déborde d'allégresse à l'idée qu'il y a sur terre de véritables poètes pour qui l'existence harmonieuse et l'action hardie sont les plus beaux des poèmes.

Je contemple longuement la fenêtre couverte de givre. J'écoute chanter la Lune silencieuse. Minuit répand autour de moi ses sortilèges. Un rêve blanc s'empare de mes sens.

Des champs de neige, à perte de vue. Un immense horizon de montagnes et de forêts. Par milliers, les miroirs des lacs et des fleuves russes. Bourrasques de neige. Tempêtes blanches. Visages blancs. Fantômes blancs. Le moindre flocon chante. Le moindre cœur est en prière. Patrie, patrie, je t'aime. Je veux que tu restes une fiancée sans tache. Je veux que tu demeures dans la joie, parmi les jardins immenses, où fleurit le lilas blanc et mauve, parmi les bois ombreux où le parfum des muguets agite les clochettes du rêve. Alors la Lune, qui tient le monde sous sa magie, me fait avec ses rayons un chemin de blancheur, du cœur de la Russie jusqu'à la Racine du Soleil.

Et j'écoute, troublé, parmi les antiques jardins de glycines mauves, de chrysanthèmes blancs, la voix du Samouraï, leur gardien, leur poète :

Voici l'an nouveau.
Je ceins le glaive
De mes ancêtres.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

OCÉANIE

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

OCÉANIE

PARFOIS las de trotter comme une souris à travers l'existence quotidienne, à travers les inextricables toiles d'araignée des rapports mutuels, des affaires, des recommencements, des complications, avec la conscience de leur vanité absolue, avec l'écrasante sensation de sa propre impuissance devant le flux et le reflux des détails obsédants, l'homme éprouve le besoin d'oublier tout cela, ne fût-ce que pour un instant, et ce besoin le conduit malgré lui vers un temple. Alors, qu'il soit croyant ou mécréant, les chœurs religieux, les accents solennels des orgues viennent baigner son âme de clarté et d'harmonie azurée.

Les vents entraînent le petit oiseau à bout de forces jusqu'à ce que le détour d'un courant aérien lui fasse rejoindre la bande migratrice de ses frères. Le voici de nouveau libre et léger, et toute la troupe ailée poursuit son vol, — tantôt en gazouillant, tantôt en lançant des appels de cordes vibrantes, — très haut au-dessus de la terre, vers le Sud, vers le Sud. D'un continent à l'autre, par les chemins de l'air. De l'existence passée, usée et refroidie, vers une autre existence, fraîche et pleine de chaleur féconde. Ils passent au-dessus de l'Océan dont la masse bleue, verte, écumante, sépare les terres et confère à chacune son existence propre et sa beauté.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Ils volent sur l'Océan qui enveloppe toute chose, qui crée les hauts rivages pour les inonder ensuite, qui construit les beaux continents pour les effriter, les ronger, les effacer jusqu'au bout. Et cependant, sur l'hémisphère opposé, grâce aux volcans sous-marins, grâce à l'œuvre patiente des êtres menus, il dresse des îles de corail et reflète dans les vertes lagunes des mers coralliennes les couleurs des songes, la lueur idéale du rêve qui régit le mouvement de l'universelle création.

Figure de Dieu sur la terre, image bleue de l'Eternité, l'Océan délivre celui qui s'en approche, il stimule la force des forts en les excitant à la lutte, il éveille chez les découragés le souvenir des causes premières, il remplit d'eaux nouvelles le lit desséché de l'âme appauvrie.

La vague vient, la vague meurt. Sur le sable de la grève, — rien qu'un éventail d'écume blanche, la trace arquée de l'assaut liquide. Le flot monte, le flot se retire. L'eau submerge les espaces que nous venons à peine de parcourir. L'eau repousse, elle chasse, elle écarte les choses, son geste abolit les chaînes qui pèsent sur l'esprit fatigué et fait naître la lumière dans la conscience obscurcie. L'orgue résonne ; sa musique assourdie est pleine de persuasion ; il semble que les voix des éléments chantent toujours la même mélodie, mais cette harmonie qui se répète reste éternellement neuve, elle fait résonner l'âme humaine sur un mode exalté.

Comme l'étoile du soir, comme l'étoile du matin, qui, dans le crépuscule bleu, semblent toujours s'allumer pour la première fois ; comme l'amour, qui peut visiter notre âme à plusieurs reprises, mais qui vient toujours pour la première fois, qui est toujours le premier amour ; comme le rire de l'enfant, comme le candide sourire des vierges, comme la caresse

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

de la femme et le mot sonore d'un poème, — premières lettres de l'alphabet humain, de toute éternité, — la vie de l'Océan est toujours neuve en ses retours, pareille au Printemps dans sa divine égalité avec soi-même. Cette secourable constance au milieu de l'instabilité universelle guérit en nous la fatigue des mêmes choses perpétuellement répétées dans l'existence humaine.

Par le sacrement de leur action sur l'âme, le flux et le reflux effacent nos lassitudes et nous révèlent, sous l'apparence de nos recommencements, les desseins de l'Architecture éternelle, qui n'ont point de commune mesure avec une existence individuelle ou une époque isolée, de même que le ruisseau, ou le plus puissant des fleuves, n'ont point de commune mesure avec cet Océan sans fond, sans bornes, qui refuse de se laisser explorer par l'homme jusqu'au bout.

Prestige de l'Atlantique bleu, d'un bleu plus pur que le gris-vert ou le vert bleuté du Pacifique. Influence de l'Atlantide engloutie ; sa présence dans une région mal définie encore, mais nettement pressentie. Royaume géant des réalisations triomphales, descendu dans l'abîme de la Mer. Bretagne farouche avec ses traditions, son existence rythmique comme la marée, son tenace attachement au passé qui la retient au point de la détourner du présent et de l'avenir.

Sur l'Europe étouffante et surpeuplée passe un étroit canal d'air frais, où palpitent des souvenirs et des appels de vagues libres. Insaisissable à l'œil, l'immense serpent chaud du Gulf-Stream parcourt l'Atlantique, après avoir bondi hors de l'Amérique Centrale, comme si les cratères sous-marins du Mexique eussent voulu envoyer vers la froide Europe ce torrent de chaleur. Selon les lois du son et de l'écho,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

l'âme septentrionale leur répond par un désir indomptable de s'en aller vers le Sud, à la rencontre du chaud Gulf-Stream, loin de la Norvège blanche, de la silencieuse Russie, de l'Angleterre brumeuse, le long des bords souriants de la France, des jardins d'or de l'Espagne, du littoral africain, jusqu'au cap de Bonne-Espérance, vers le Sud, vers le Sud.

Un des premiers jours de février 1912, je quittai l'Angleterre à bord d'un paquebot qui se rendait à Capetown en passant par les Canaries. A Londres, les flocons de neige dansaient dans l'air. La neige fondue se mêlait à l'eau trouble de la Tamise. Dans le golfe de Biscaye le roulis commença pour nous et dura plusieurs jours. Le bateau se couchait sur le flanc. Mais en vue de la côte africaine, l'Océan reprit son calme. Une nuit, le tonnerre accourut, avec des éclairs bleus et une averse tiède.

J'aime le roulis et le tangage. Ils grisent comme un tourbillon frais. Du pont du navire agité, j'aime voir le vol oblique des oiseaux de mer. La Mer nous refait à son image ; il nous semble que notre esprit soit le hublot même par où l'Eternité regarde, et que le monde entier soit l'œuvre de notre pensée.

Avec le cormoran,
Rapide, noir,
Je vole sur la Mer.
Avec la brume
Passagère,
Je fais un nid
Pour le rayon.
Et les rayons
Comme les vagues
Sont mon plaisir.
C'est par mes yeux,
C'est par moi seul
Que le monde est vivant.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Du matin au soir, je demeure sur le pont. Mes proches sont loin derrière moi. Les habitudes quotidiennes sont rompues. Un vent frais s'est levé. Les étrangers qui voyagent avec moi me sont devenus familiers. Nous sommes les habitants d'une même île flottante. Ce qui me semble le plus familier, c'est le bondissement des vagues bleues, couronnées un instant d'écume neigeuse, et aussi les mouettes, les gracieuses hirondelles de mer, les puissants albatros. Ils ont l'air de mes propres rêves qui auraient revêtu la forme ailée des oiseaux. Mon imagination chante. Mais qu'est-ce donc qui voltige au-dessus des vagues, plus léger que l'oiseau, plus irréel que le rêve?

Qu'est-ce qui passe, écume,
Sur l'écume du flot,
Qui surgit là-bas
Comme un songe ailé?

Des poissons volants,
Essaims de libellules,
Soupirs de violons,
Frémissements de rêves.

Etrangement troublante est la vue de ces hôtes agiles des abîmes. Leur élan décrit un arc rapide d'une vague à l'autre. Libres de choisir entre deux éléments, — l'eau épaisse, saturée d'ombre, ou l'air transparent, mêlé de clarté, — ils sont comme un rappel ailé des époques lointaines où, dans l'air plus dense, des êtres différents de nous pouvaient nager ainsi que dans l'eau.

Atlantique. Le mot mexicain *Atl* signifie : Eau. Pourquoi ce nom aztèque, donné à l'Océan d'azur dont rêvaient les Phéniciens et les Grecs de l'antiquité et dont le souffle nous fait vivre dans les lueurs attardées des aurores histo-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

riques? Qui nous dira la véridique légende de l'Atlantide? Sa chronique est inscrite dans le nom même de l'espace que parcourt mon navire, du Nord au Sud. L'instinct, le sage instinct qui a pénétré dans le labyrinthe de la pensée, sent infailliblement au-dessous de moi les tours de l'Atlantide qui gardent dans l'abîme leur splendeur pour, à la fin des cycles révolus, reparaître devant les regards émerveillés, pour apporter à nos arrière-petits-enfants la joie des découvertes bien plus stupéfiantes que celles de l'Egypte, de la Chaldée, de toutes les régions qui ont enrichi la conscience humaine.

Poissons volants, pourquoi me provoquez-vous ainsi? En admettant que je sache quelque chose, — je n'ose et ne puis le raconter. Je dois me contenter d'une légère allusion...

A mesure que le navire avance, on se sent, avec une acuité plus grande, éloigné de tous les siens pour un nombre indéfini de jours et de mois, séparé de la terre, n'ayant pour unique certitude que les aubes, les étoiles, la Mer et soi-même. Jamais nous ne voyons, sur le continent, ces aurores largement épandues, dans l'absence de tout obstacle humain ou naturel entre nous-mêmes et la clarté des cieux. Cela existe peut-être dans le désert, ou bien dans nos steppes, où la royale étendue de la plaine a l'aspect d'un océan. Mais les déserts et les steppes sont trop voisins de l'humanité. Ils ont leurs campements et leurs caravanes. Ils ont leurs bourgades et leurs troupeaux. Le vent des steppes est menaçant, le simoun du désert est mortel, mais dans la steppe comme au désert, tous nos pas s'appuient sur le sol, sur un sol réel. En mer, dans le berceau agité des eaux capricieuses, nous ne sommes, nous et notre puissant navire, qu'un tout petit enfant sans défense. Nous savons bien qu'il est facile aux flots de nous submerger.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Nous nous rendons compte que, si des continents entiers disparaissent, notre pauvre *moi* humain n'a pas plus de valeur qu'une goutte de l'immense Océan qui nous a créés, qui nous fait vivre, qui nous menace, dont nous sommes le jouet.

Mais nous sentons, en même temps, que le grand et le petit Univers demeurent fondus en nous : la conscience humaine et cette autre force illimitée, sidérale, cosmique, qui nous emporte sur son sein nocturne parmi les astres.

Seules les nuits de l'Océan nous font connaître le Ciel étoilé ; l'homme comprend enfin qu'il est une étoile parmi d'autres étoiles ; il contemple l'infinité des mondes ; il sent avec terreur combien il est loin de ce à quoi il aspire ; il pénètre le sens annonciateur de la Voie Lactée qui, s'appuyant avec chacune de ses extrémités sur l'Océan, — (si la Voie Lactée peut avoir un commencement et une fin), — affirme que l'âme humaine retournera un jour vers la Maison du Père, que le téméraire qui s'éloigna de la demeure sacrée connaîtra, dans toute sa plénitude, la joie du retour.

Il est angoissant et doux de séjourner entre deux abîmes qui nous sollicitent, d'être suspendu, étoile humaine, entre le Ciel et la Mer. Plus le navire s'avance vers le Sud, plus distincte se fait la chanson tristellaire d'Orion. Oubliant son angoisse, l'âme s'entretient avec le firmament. Prières étoilées, inextinguibles veilleuses des instants de la Mer, liturgie de l'Océan nocturne.

Le paquebot se rapproche de l'Afrique du Sud, la constellation d'Orion oscille davantage chaque nuit, se déplace vers la droite, renonce, dirait-on, à sa mission conductrice ; alors une nuit vient où la Croix du Sud affirme sa suprématie sur le monde stellaire. Elan

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

oblique de cinq étoiles ; expression de la quintuple sensibilité humaine, — non dans son abaissement terrestre, mais dans son élévation au Ciel. Céleste crucifix qui frappe le regard par sa figure symbolique, qui impose la foi dans le parallélisme révélateur entre le Ciel et la Terre.

Tandis que le dessin des constellations du Sud étonne l'âme septentrionale par son agencement insolite et plein de haute signification, — l'albatros, l'oiseau de mer qui possède l'envergure la plus large, devient le compagnon inséparable du navire. La vue de ce géant des mers australes mérite à elle seule que nous nous arrachions, ne serait-ce qu'une fois, à notre Nord natal, pour nous en aller vers l'inconnu. Cet oiseau puissant, qui ignore la fatigue, excite en nous l'orgueil, la passion de l'audace. L'albatros aux ailes blanches et grises, volant au niveau du navire, tout près du pont, — ce n'est pas un oiseau qui passe, c'est le génie même de l'aile. Et quand, après avoir effleuré de son vol le navire, il s'éloigne en hâte et tombe sur les vagues, et rebondit et tombe encore, on éprouve l'envie de s'élancer sur ses traces, on se fait violence pour ne pas céder au désir de sombrer, tant il semble certain qu'ayant plongé dans l'abîme, on en ressurgira aussitôt dans la lumière et la liberté, comme un être ailé, libre des entraves humaines.

Mais voici l'Afrique du Sud, l'accueillant Capetown, l'extrême limite de la Bonne-Espérance.

Le besoin de se sentir à terre, pour quelque temps du moins, nous reprend. Le train rapide emporte le voyageur à travers un désert, vers les cités-jardins de Johannesburg et de Durban. Tout le Sud africain n'est qu'un jardin de parfums obsédants. Belladone, chèvrefeuille, lauriers-roses, tabac odorant, maguey féroce.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Le parcours de Capetown, le long des Drakenberge, à travers la zone des combats fratricides où les Blancs sans pitié exterminaient les Noirs, où les Blancs sans merci se ruaient contre d'autres Blancs, à travers le pays des Boers, jusqu'aux régions habitées par la belle race des Zoulous, — tout ce voyage est une initiation aux secrets d'un monde nouveau où le geste de la nature a un élan vigoureux, où le pathos de l'Espace colore la beauté des tribus entières, avec leurs guerres et leurs danses, leurs corps harmonieux, leurs voix gutturales, la solennité spontanée de leurs actes les plus ordinaires.

Jeter un regard sur Madagascar, de la côte orientale de l'Afrique ; rêver de l'Inde ; méditer longuement sur l'origine polynésienne des indigènes de Madagascar, sur le fait que cette région lointaine des mers australes est habitée par des frères oubliés des Polynésiens du Pacifique, — tels étaient mes projets. Mais, comme la boule de neige lancée du haut d'une montagne, l'esprit curieux tend toujours à rouler en descendant vers le Sud. A partir du Cap, le chemin est tracé jusqu'à la Tasmanie, ultime empire de ces Noirs que la race blanche, représentée par les Anglais, s'est acharnée à détruire, en les pourchassant comme des bêtes, en les exterminant jusqu'au dernier, en transformant cette île extrême du Sud fleuri en un lieu de bagne, en un repaire de souvenirs maudits. Et cependant, n'est-ce pas là l'endroit sacré, le foyer de la mystérieuse race noire, dont l'énigme reste encore à déchiffrer, à moins que le mot n'en ait disparu à jamais de la mémoire humaine?

Si les jardins des Hespérides de l'Espagne, ces bosquets merveilleux dont les pommes d'or s'appellent des oranges, évoquent la vision des jardins engloutis de l'Atlantide, — ce sont des

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

rêves lémuriens que nous inspirent les fruits énormes des pommiers de Tasmanie, les majestueuses forêts de mimosas et de fougères arborescentes qui parent cette île extrême, les eucalyptus australiens, dont les troncs et les rameaux bleus s'enveloppent d'une odeur d'encens, les kangourous si semblables à l'homme, témoins des cycles cosmiques différents du nôtre, tous ces aboutissements vivants de la nature transformée.

Longue route des réminiscences, tantôt illuminée par les présages du ciel étoilé, tantôt s'éclairant de pensées d'adieu parmi la splendeur pourpre du Soleil déclinant.

L'âme, naguère certaine de découvrir sans peine quelque débris vivant, quelque image, — ne fût-ce qu'un reflet, — des temps préhistoriques, se glace et se fige en pénétrant dans les régions exotiques gouvernées par les Anglais. On tient en général les Espagnols pour les colonisateurs les plus implacables ; leur férocité passionnée est d'ailleurs incontestée. Cependant, malgré tous leurs massacres des Mexicains et des Mayas, ils ne sont parvenus ni à les exterminer complètement, ni à modifier le caractère essentiel de leur type. Il existe encore au Mexique des Aztèques et des Mayas, qui conservent leur langue maternelle. Mais en Tasmanie, où vivait jadis une paisible tribu de Noirs, ayant sa beauté et son importance à elle, les Anglais ont fait preuve d'un tel art de destruction que depuis longtemps il n'y reste plus le moindre Tasmanien. La présence des Noirs gênait l'immigration anglaise. Il fallait donc s'en débarrasser. Robinson, ce monstre abject de l'histoire, celui-là même qui avait organisé contre les Tasmaniens la dernière battue fructueuse, fut récompensé par le gouvernement anglais et reçut en outre, grâce

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

à une souscription publique, quelque chose comme un million de roubles pour avoir répandu avec succès le sang des Noirs. En revanche, les Anglais se sont montrés pleins d'égards envers la dernière représentante de cette race, la dernière reine de Tasmanie, affublée du sobriquet de Lalla Roukh : ils ont fait subir une préparation à son squelette, qui se trouve actuellement au musée tasmanien de Hobart-Town, avec les portraits de cette reine.

Les Anglais au visage blanc ont agi exactement de la même manière avec les Noirs d'Australie. S'étant emparés de leurs terres pour transformer cet empire en pâturages à moutons et en villes industrielles, ils ont systématiquement exterminé les indigènes, ils ont pour ainsi dire réduit à néant leur existence effective. Maintenant que les derniers survivants sont parqués dans des camps déterminés, les autorités anglaises de l'Australie entourent de leurs soins ces moribonds, tout comme ils veillent à ne pas laisser périr définitivement les rares spécimens de ces kangourous dont ils ont massacré des troupeaux innombrables dans l'aveuglement de leur avidité. Sur toute la surface du globe, les Anglais traînent derrière eux leur Angleterre. Promoteurs de la liberté politique, ils restent fermés à la notion de la liberté proprement humaine qui refuse de se conformer à telle ou telle mesure invariable. Ils sont également incapables de concevoir la liberté de la nature qui, en tout lieu, veut demeurer exclusivement semblable à elle-même. Dans la Nouvelle-Zélande, échue, elle aussi, à l'Angleterre, par droit de mainmise brutale, les Anglais ont détruit des forêts entières d'araucarias immenses, si appréciés en Europe ; pour compenser ce vandalisme, ils ont planté des provinces entières de bruyères et d'ormes

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

anglais, — excellents végétaux dont la vue m'est fort agréable à Oxford, mais dont je préférerais ne pas contempler la stylisation et l'abondance parmi les montagnes maories et les forêts néo-zélandaises, comme je me passerais de rencontrer les délégués de l'Armée du Salut dans les pays qui gardent encore quelques vestiges de beauté primitive.

Tous les récits paraissent invraisemblables, toutes les paroles, toutes les notions deviennent inexactes lorsque, s'évadant du monde restreint d'un ou de plusieurs pays, le regard embrasse l'ensemble de l'univers. Le mot Sud, si simple, si familier à chacun, change complètement de sens dans un voyage autour du monde. Le globe terrestre n'admet pas les divisions adoptées par les patries et les régions isolées.

Bien entendu, je n'ignorais point que le parcours entre le Sud de l'Afrique et celui de l'Australie ou de la Nouvelle-Zélande implique le passage à travers la zone antarctique de l'Océan Austral. Peut-on s'attendre à de la chaleur dans le voisinage du Pôle? Non certes. Mais là où la raison devient impuissante, l'imagination garde ses droits. Le seul mot de Sud est si délicieusement imbu de lumière et de chaleur qu'en quittant les jardins d'Afrique où les fleurs sont des lèvres entr'ouvertes, où les arbres élancés ont une stature féminine, en voguant vers la Tasmanie si délicatement originale, vers cette Australie qui nous est chère depuis l'enfance, avec ses boumerangs, ses hommes nus et noirs, — on ne saurait se figurer qu'on passera un mois entier à grelotter physiquement soit sur le pont, soit dans la cabine étouffante, mais froide, à se sentir moralement glacé par la présence fastidieuse et revêche des Anglais qui s'en vont vers l'Australie ou la Nouvelle-Zélande

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

tout comme s'il s'agissait pour eux de regagner un domaine patrimonial, dont aucun détail ne leur est inconnu.

Mais qu'importent les hommes? N'en parlons plus. Dans les régions que voici, non loin des Iles Crozet et des Iles Kerguelen, demeure l'ombre immortelle d'Edgar Poe, ce demi-dieu, ce demi-démon, en compagnie de son Arthur Gordon Pym ; les oiseaux de mer y volent en nuées si innombrables que nous comprenons toute l'exiguïté de l'empire de l'homme et sentons qu'il existe encore des espaces peuplés de bêtes et d'oiseaux ; — c'est ainsi que, rêvant sur la terrasse d'une métairie abandonnée, parmi les ruines de la Maya, dans l'ardente presqu'île du Yucatan, on oublie les choses humaines, on n'entend plus que le chant multiple des cigales, on contemple en silence le flamboiement des millions d'astres. Les ailes infassables des oiseaux marins enchantent de leurs sortilèges les régions antarctiques de l'Océan austral. Les albatros y sont innombrables à souhait. Blancs, gris-perle, franchement gris, différents de taille et de mœurs, mais tous également avides, vigoureux, ailés. Ils volent tantôt isolés, tantôt par couples, ils se réunissent en bandes, puis de nouveau chacun s'en va de son côté, et le plus beau de tous est l'albatros solitaire. On le voit alors dans son ensemble, dans son indépendance. Plus l'albatros est âgé, plus ses ailes sont longues, plus il se plaît dans la solitude. Parfois un de ces géants vient tout près du navire, jette un regard presque humain, puis s'envole de nouveau, étalant l'envergure de ses ailes et son insatiable désir de mouvement.

Voici les lueurs froides du couchant. Parmi les quelques hôtes du paquebot, les uns sont occupés à leurs postes, d'autres dorment, se

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

reposent, d'autres encore s'attardent dans les salons et les fumoirs de cette maison flottante. Allons errer sur le pont, dans l'angoisse ou la joie, dans l'attente d'on ne sait quoi. La Lune apparaît, une Lune d'hiver. Toute l'étendue de la Mer est inondée par la clarté de l'astre mort qui préside à l'amour. Les crêtes blanches des vagues, proches et lointaines, se brisent. Voix chuchotantes, murmurantes, bruissantes. La nocturne mer écumante exclut tout ce qui n'appartient pas à sa propre existence. Les oiseaux, tout à l'heure encore si nombreux, ont disparu. Qu'est-ce donc qui t'a fait frissonner avec un transport soudain, avec une frayeur superstitieuse? Hôte de l'Océan nocturne, le pont sous tes pieds a gémi et tout près de ce pont désert, tout près du navire qui s'élance à travers la nuit, solitaire, plane un albatros. Il monte, il redescend, il s'approche, il s'éloigne ; il n'est plus là ; le voici de nouveau. D'où vient-il? Pourquoi? Quel est son but? Qui l'a évoqué? Qui l'a créé? Est-ce le rayon blême de la Lune? Il vole, il regarde, il fait des sortilèges. Il s'en va aussi mystérieusement qu'il est venu. Mais celui qui l'a rencontré une seule fois dans la vie gardera son souvenir ainsi qu'un talisman.

Ce n'est pas un rêve. Inopinément apparu, il disparaît sans qu'on s'y attende. Peut-être poursuit-il les poissons volants dont la ronde, cédant à l'appel du clair de lune, vient de bondir d'une vague à l'autre, jaillissant en gerbe, s'ouvrant en éventail, s'éparpillant en lueurs aussitôt évanouïes, comme l'oiseau lui-même. Quelque chose a frappé le regard, quelque chose a été révélé à l'esprit, la pensée continuera à filer ce fil.

Dans l'Afrique du Sud j'ai connu la beauté noire des Zoulous, hommes et femmes, beauté

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

que ni les Hollandais ni les Portugais n'ont réussi à défigurer et que les Anglais n'ont pas eu le temps d'altérer encore. En Australie, je n'ai pu découvrir qu'une poignée de perles noires, qu'un nombre infinitésimal d'indigènes rescapés. Pour en voir d'autres, il faudrait s'écarter de la direction du Sud, remonter vers le Nord, visiter la Nouvelle-Guinée, les îles Salomon, les îles Fidji.

En décrivant la beauté des Noirs je rencontre de la part des autres l'hostilité instinctive, l'étonnement et l'ironie, car je suis un homme blanc qui parle à des blancs. Faut-il donc, sous prétexte qu'on aime le Jour, renier la Nuit, ou méconnaître le charme du Jour si l'on admire la Nuit? Toutes les fleurs sont belles ; or tout homme, au sens métaphorique, est une fleur au jardin de l'Univers. Aucun canon absolu n'existe pour la notion de beauté. Si j'ai les yeux bridés d'un Chinois, je resterai insensible devant l'Aphrodite des Hellènes. Le Romain combattant sous l'insigne de l'Aigle ne saurait admettre que le Dragon chinois constitue un étendard plus digne d'intérêt et d'admiration. Aucun peuple n'est capable d'en comprendre un autre. Les races demeurent inintelligibles les unes aux autres, comme la montagne reste étrangère au ruisseau qu'elle nourrit, comme le ruisseau reste étranger à la grotte qui renvoie ses échos. Mais l'individu isolé peut voir et comprendre toutes choses. Et s'il est artiste, poète, voyageur, — j'ajoute encore : s'il est amoureux, — il découvre ce qui passe inaperçu dans un examen purement rationnel des phénomènes.

Le Noir est beau. Parce qu'il est éperdument sensuel. Il est pareil à l'enfant qui ne sait encore ni compter ni écrire, mais qui aime déjà les bêtes, les oiseaux, les légendes et veut

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

que ce qui l'a charmé n'ait pas de fin. Quand il vous remercie, son geste indique le Soleil. Quand il danse, on dirait qu'il combat. Quand il travaille, il a l'air de jouer. Quand il court, il ressemble au vent. Hommes et femmes subissent également ce charme magique. Lorsqu'un grand Zoulou de la brousse africaine regarde un blanc, en découvrant dans son sourire ses dents éblouissantes, lorsqu'un Papou de la Nouvelle-Guinée, ce cannibale d'hier, — (et peut-être d'aujourd'hui), — fixe sur un Visage-pâle ses yeux étincelants, sa vue inspire à la fois l'angoisse et la joie, comme celle d'une panthère ou d'un léopard.

En Afrique et en Australie, les Blancs se sont trouvés aux prises avec les Noirs. Les Blancs, plus forts, ont décimé, étouffé, écrasé, refoulé les Noirs, plus faibles qu'eux. Ainsi se termine en partie la tragédie des races que personne encore n'a dûment retracée. Ainsi se résout l'antagonisme direct du *oui* et du *non*. Mais, de même que le chemin de l'Australie à la Nouvelle-Zélande décrit un zigzag, obliquant d'abord vers le bas, puis remontant de nouveau vers la gauche, — de même, quittant les voies toutes tracées où s'exerça l'antagonisme direct des Noirs et des Blancs, nous nous acheminons vers les tribus de couleur, vers les visages bronzés de la race dite polynésienne, — plus exactement les Océaniens.

Parmi les peuples de l'univers, les hommes bronzés ne représentent ni le principe uniforme de la Nuit, ni la monotonie de la neige ; leur teint est un mélange du noir incolore et du blanc qui réunit toutes les couleurs, toute la gamme mystérieusement nuancée de l'ombre. Enfants d'une même famille nombreuse, les habitants de l'Ile de Pâques, sculpteurs de statues gigantesques, les Taïtiens mollement

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

sensuels, les indigènes insouciants des îles Hawaï, ceux des Marquises, si remarquablement beaux, tous les Polynésiens, y compris les Néo-Zélandais avec leurs tatouages, s'expriment en des langues de même origine, se ressemblent entre eux, reproduisent poétiquement les mêmes légendes, les mêmes idées, — et cependant ils se distinguent nettement les uns des autres. Sur nos continents mêmes, un village ne diffère-t-il pas toujours du village voisin? Ici, la Mer sépare une île de l'autre, et d'un archipel à un autre la distance se mesure par des milliers de kilomètres.

Pourtant c'est dans un accord de colorations harmonieuses, quoique distinctes, que nous entrevoyons ces visages ; ceux des Maoris, ombres vespérales ; ceux des Tongans, clair-obscur d'aube ; ceux des Samoans, matin d'or, — matin, midi, dans son ardente netteté.

D'où sont-ils venus vers le Pacifique, ces colons d'une époque immémoriale, ces Polynésiens? En quel pays ont-ils pris leur essor, ces essaims d'hommes audacieux qui, ayant épuisé leur passé jusqu'au bout, ont osé traverser les mers sur leurs longs canots, triomphant des tempêtes et semant sur l'Océan leur langage, leurs idées, leurs légendes, leurs visages qui révèlent une si étrange parenté avec les Égyptiens, les Hindous, les Européens du Midi?

On a donné de l'origine des Polynésiens plusieurs explications différentes ; mais les dernières recherches établissent avec certitude que ces peuples sont de race caucasienne. Ils se sont mélangés peu à peu avec d'autres races. Tel ou tel archipel apparaît plus ou moins marqué d'ombre par l'adjonction de l'élément noir ; mais en comparant le type polynésien à celui d'une autre race quelconque, nous constatons que le Maori, le Samoan, le Tongan ne

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ressemble ni à l'Hellène, ni au Chinois, ni au Japonais, ni à l'Arabe, ni au Germain, ni au Cafre, mais que souvent il rappelle, d'une façon frappante, l'Espagnol ou l'Hindou, le Perse ou le montagnard du Caucase.

Il y a des siècles et des siècles, partant d'on ne sait quel parage du Golfe Persique, quelques téméraires se mirent en route sur leurs longues barques, rompant avec le passé pour répondre à l'appel mystérieux qui les guidait vers la découverte des îles volcaniques et coralliennes. Les plus combatifs, les plus hardis de ces navigateurs intrépides, ceux qui s'aventurèrent le plus loin vers le Sud du globe, furent les bruns Maoris dont les quarante milliers constituent encore la population indigène de la Nouvelle-Zélande. Chaque famille maorie fait remonter son origine à tel ou tel des *canoas*, longs canots sur lesquels leurs ancêtres accomplirent leur traversée.

Crozet, un des premiers Européens qui aient vu les Maoris, dit en parlant d'eux : « Il est absolument certain que les autochtones de ce pays sont des blancs. Leur teint est en somme celui des habitants de l'Europe méridionale et il m'est arrivé plus d'une fois de rencontrer des hommes aux cheveux roux. Certains d'entre eux avaient le teint tout à fait semblable à celui de nos matelots. »

Et d'où vient la chanson que voici, cette chanson d'une jeune fille :

Je languis ! Mes larmes
Sont des vagues rapides,
La grève les brise
L'une après l'autre,
Je languis !

Toute seule, assise
Au pied de l'arbre sombre,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Je regarde sans cesse
La grève déserte.
Je languis !

Mes yeux versent des pleurs
Comme la fleur de lin
Au souffle du vent
Fait tomber son miel.
Je languis !

Pareille au feuillage
Des roseaux qui murmurent
Je tremble et palpite
D'amour violent.
Je languis !

Ah ! naguère il advint
Que je m'assoupis,
Qu'une ombre amoureuse
M'entraîna au pays
Des Songes !

D'où vient-elle cette chanson? De la tendre Italie? De la Perse délicieuse? De la féerique Tahiti? Ou bien de moi-même? Ou bien de l'Amour?

Oui certes, elle vient de l'Amour. Mais l'Amour a des langages divers. Ici, son expression est un cristal. L'amour, instant sonore, a dans toutes les âmes une valeur égale. Cependant il est juste d'observer que cette petite chanson est spontanée et sincère, comme cette autre, *La Chanson de la Rame* :

Aotéa est le nom de la barque,
Touri est celui qui la mène,
Touri le rameur,
Rocou-o-Viti, c'est la Rame !

Le long de la barque elle brille,
Tout contre la barque se couche,
En l'air se redresse — la Rame !
Dans le trou s'enfonce — la Rame !

Biblioteca Universitaria - Oviedo

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Hardi, en avant !
Danse et brille — la Rame !
Comme une aile d'oiseau,
C'est elle, — la Rame !

D'où nous vient-elle ?
De Kagou-Nounouï,
De Kagou-Roroa,
Elle vient des Grands Cieux de là-haut !

L'une et l'autre sont des chansons maories. Mais dans la première, l'inspiration a atteint cette forme cristallisée de l'instant où toutes les âmes communient entre elles sans renoncer à leur personnalité ; la jeune fille maorie, submergée par le flot de l'amour, s'exprimant comme toute amoureuse en général, est cependant plus près de nous autres Européens, que de la femme africaine ou japonaise. Dans la deuxième chanson, au contraire, l'âme chantante insiste sur sa personnalité particulière et indépendante ; elle nous laisse entrevoir ce peuple de navigateurs qui, plaçant ses propres origines dans le Ciel, adore la Rame comme un Dieu.

Les Maoris dont la pensée anime toute la Nature vénèrent profondément cette magicienne de la création, mais leur piété honore en même temps les âmes des ancêtres, qu'ils appellent *Ariki*. Etant eux-mêmes en quelque sorte des sorciers, ils ont un tel respect des noms de leurs ancêtres que la seule répétition de ces noms constitue pour eux une prière. Ils conçoivent le principe initial de l'existence sous la forme de Pô, les Ténèbres, et de Koré, le Vide, deux éléments antérieurs à la création de la lumière et au partage de la Terre et du Ciel. Parmi les forces agissantes — le Soleil, la Lune, les Etoiles, le Vent, la Mer, — réside la puissance primordiale : le Cœur du Monde, Io, — nom

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

familier à l'oreille de l'Européen. Les cycles innombrables du Chaos et des Ténèbres primitives reculent peu à peu, tandis que surgit Ao-Marama, le Clair de Lune. Alors commence le dialogue du Féminin et du Masculin. Toute chose est douée de sexe. Les périodes successives de Ténèbres ou de Clarté ont chacune leur sexe. Le Jour s'abat sur la Nuit consentante, et de leur union naît la Vie.

L'origine de l'existence est marquée par le nom d'Io, nom qu'il est interdit de prononcer trop souvent. A travers le royaume des Etoiles deux chemins s'étendent : l'un part du principe Féminin, l'autre du principe Masculin. Voici les étapes du premier chemin :

Marama, la Lune ; la Grande Nuit ; la Longue Nuit ; la Nuit Révélée ; la Nuit Innommée ; la Nuit Extérieure ; la Nuit Intérieure ; la Nuit Antique ; la Nuit Installée ; la Nuit Calme ; la Nuit Rouge ; la Nuit Blanche ; la Nuit Noire ; la Nuit Troublée ; la Nuit Jaillissante ; la Nuit Elue ; la Nuit d'En Haut ; la Nuit d'En Bas ; la Nuit à Droite ; la Nuit à Gauche ; — la Terre.

Voici les étapes correspondantes de la voie masculine :

Ra, le Soleil ; le Grand Jour ; le Jour Long ; le Jour Révélé ; le Jour Innommé ; le Jour Extérieur ; le Jour Intérieur ; le Jour Antique ; le Jour Installé ; le Jour Calme ; le Jour Rouge ; le Jour Blanc ; le Jour Noir ; le Jour Troublé ; le Jour Jaillissant ; le Jour Elu ; le Jour d'En Haut ; le Jour d'En Bas ; le Jour à Droite ; le Jour à Gauche ; — le Ciel.

L'idée des Egyptiens, qui attribuaient le don de vie, chez les êtres animés, à l'union du Ciel déchiré et de la Terre, s'est conservée dans la tradition des Maoris. Pendant un temps infini, Ranghi, Notre Père le Ciel, et Paapa-Tou-é-Noukou, Notre Mère la Terre, s'aimaient

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

et se tenaient si étroitement enlacés que pas le moindre rayon n'arrivait à se glisser entre eux pour éclairer leurs enfants innombrables. Mais le Dieu des Forêts, Tané-Magouta parvint à délier leur étreinte, à séparer le Ciel et la Terre. Les colonnes des arbres se dressent. Le Ciel verse des pleurs de pluie et de lumière, et la Terre lui répond par ses fleurs et ses brumes.

Quoi qu'ils effleurent de leur génie, les Maoris le conduisent toujours à la perfection. Admirables sculpteurs sur bois, ils ont construit, ils construisent encore des maisons ciselées, pareilles à des temples dont les ornements fantasques symbolisent leurs conceptions abstraites, leurs légendes, les annales poétiques de leur esprit. Leur goût du tatouage leur a fait atteindre dans cet art un degré de beauté inconnu aux autres peuples de la terre ; l'enluminure complexe de leurs visages est toute une science esthétique. Navigateurs passionnés, ils ont inventé leurs canots, ces chefs-d'œuvre qui entretenaient dans leur existence une perpétuelle impression de beauté. Au Musée Néo-Zélandais d'Auckland, le voyageur peut contempler pieusement, vestige authentique de l'antiquité créatrice, la barque de jadis, pareille à quelque long poisson historié, qui fait songer à la nef des Vikings, au Drakkar de chêne noir que les Norvégiens conservent à Christiania. Epris de beauté jusque dans les combats qui chez nous ne sont plus qu'une horrible boucherie, les Maoris façonnaient leurs massues avec du bois massif, des os de baleine, du jade précieux, et chacune de ces armes, — dont le nom est *méré*, — est un poème sculptural d'élégance et de force. Aimant la guerre pour elle-même, ces enfants de l'âge de pierre, à peine initiés à l'usage des armes à feu, ont su pendant

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

des années entières, — ou plutôt des dizaines d'années, — résister à un peuple aussi fort que les Anglais ; ceux-ci avouent, en effet, qu'ils ont eu beaucoup plus de mal à dompter les Maoris qu'à lutter contre les Boers en Afrique. Aimant les sortilèges, ils ont composé des incantations dont le charme rappelle les formules magiques des Russes ou des Malais. Aimant la danse et le chant, ils dansaient jusque dans leurs batailles ; les flegmatiques Anglais affirment qu'ils ne pouvaient contempler sans terreur ces ébats diaboliques dans la mêlée.

Leurs femmes sont belles, elles savent aimer, elles ont su combattre à côté de leurs maris et de leurs frères. Le pays où les fougères sont des arbres, où l'on ne saurait calculer toutes les variétés de la fougère, cette plante fée, — le pays où la terre, dans sa fantaisie créatrice, continue à modeler le sol, à faire jaillir le bouillonnement des geisers, à semer des étangs d'eau chaude, à tordre des fumées sulfureuses, à répandre des lacs bleus, ou verts, ou laiteux, — le pays où l'on marche sur la terre comme sur le toit instable, le toit fragile de l'abîme infernal, — le pays où les cavernes de Vaïtomo sont des églises et des chapelles bâties par les stalactites, où sur le calme des eaux souterraines scintillent les multitudes muettes des lucioles, — le pays où les simples noms géographiques sont autant de mélodies : Rotorua, Tikitéré, Mokoïa, Rotomagana, — ce pays a des habitants dont l'existence est la vie-même, et qui, connaissant la note exacte de chaque minute, sont des amants amoureux de l'amour.

Mais, de même que la beauté sauvage des Iles Fidji, avec leurs rochers haut dressés ; de même que la beauté terrible et captivante de la Nouvelle-Guinée où il arrive encore qu'un homme

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

en immole un autre au fond des forêts vierges et des montagnes inexplorées, — la beauté du pays maori a un caractère farouche. En remontant le long du Pacifique, à droite de la Nouvelle-Zélande, on pénètre dans une région différente, plus claire, toujours ensoleillée, dans la zone ardente, teintée d'azur, d'émeraude et d'or, celle des lagunes et des îles coralliennes. C'est un printemps éternel, un éternel délice. Le corps, loin de souhaiter le vêtement, est gêné par le plus léger des voiles. La nature n'exige pas, comme la nôtre, le travail, l'effort incessant ; elle se contente du simple exercice des forces humaines, nécessaire à l'homme pour rester à l'unisson avec cette nature toujours joyeuse, mais toujours active. L'arbre à pain, le bananier, le cocotier sont des trésors d'abondance qui permettent de vivre en admirant la vie, presque selon l'Evangile : sans semer ni moissonner. On cueille des épis aux champs d'autrui, sans souci du lendemain. Mais l'image de l'épi s'applique mal aux Iles des Heureux. L'épi est le symbole du grand labeur et du sacrifice. L'emblème de Tonga la bleue, de Samoa la dorée, c'est le haut et svelte palmier dont les feuilles sont des ailes puissantes, dont le fruit est une allusion immodeste à l'amour charnel, dont le tronc harmonieux est une colonne terminale au bord de l'Océan, un signal muet des pays où les temples sont inutiles, puisque tout y est un seul temple de lumière et de paix.

La traversée des régions antarctiques jusqu'aux Iles Heureuses a tout le charme pénétrant du passage de la neige et de la glace vers la molle langueur du printemps. Le navire glisse sur l'eau azurée, sous la tiède caresse de l'air, chacun demeure tendu dans l'attente d'on ne sait quelle vision, inconnue et particulière. C'est ainsi que, tout éveillé, l'on attend une

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

image de rêve. C'est ainsi qu'on attend l'aveu d'amour, quand il est là, tout près de nous, dans l'air, tardant à s'exprimer en paroles, mais déjà annoncé par le regard qui nous accueille et nous étreint. L'âme jouit délicieusement de la Mer tiède, de la bleue Moana. Mais, si notre œil a déjà contemplé des monts et des mers, des forêts et des cascades, des déserts et des plaines, des pyramides et des temples, s'il a vu tout ce que le monde possède de beauté, — le regard des yeux aimés nous fait vibrer encore, nous éprouvons encore le frisson et l'extase devant la première apparition irréelle des atolls, la délicate ciselure des îles coralliennes, encadrées de palmiers, émergeant de leurs lagunes d'un vert si tendre, si lunaire, d'un vert smaragdin, féerique, impossible à définir. Lagunes, mers au sein de la Mer, lacs parmi l'Océan, pâleurs vertes dans l'azur intense, émaux oblongs, clairières matinales sur les eaux, rêve bleu du corail... Leur couleur reste indéfinissable, parce qu'elle est verte, et cependant bleue, parce que nulle couleur au monde n'a la subtilité de cette émeraude immatérielle, comme nulle musique n'a la suavité de celle que nous entendons en rêve.

Les rêves de notre enfance se réalisent parfois. Me voici dans l'île de Tonga-Tabou. Dans la paix de la mer basse, les coraux se ramifient, se propagent en forêts entières. Des poissons étranges passent, lueurs bleues, rappelant les poissons d'or des contes russes. Des rires vibrent dans l'air. Tongans et Tonganes bronzés observent avec curiosité leurs hôtes blancs. Ils saluent, ils sourient, ils se moquent. Ils se moquent de moi, de moi surtout, sans doute parce que j'ai des cheveux longs et des mouvements maladroits, parce que... bref : « parce que ». Mais que ces rires et ces sourires me sont

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

doux ! La femme, l'homme, l'adolescent, l'enfant, ou la jeune fille belle comme une fleur, — chacun m'aborde spontanément et m'adresse la parole, sans la hardiesse des Samoans, mais sans timidité ni contrainte. « Mal-o-léléï », — heureuse journée. — Mal-o-léléï, quelle sonorité chantante dans ce mot ! Toutes les têtes sont couronnées de fleurs. Le Soleil caresse et brûle à la fois. Que l'on s'en aille vers le monument druidique de Gaamunga, l'antique dolmen de vingt-cinq pieds de hauteur ; qu'on visite la Forêt des Chauves-Souris où dorment jusqu'au coucher du Soleil, suspendus aux arbres, les vampires fantastiques, ces renards ou ces chiens ailés, — qu'on erre tout simplement sur la grève en ramassant des coraux et des coquillages, — on passe d'un rêve à l'autre, d'une île à l'autre, de Hapaï à Vavaou, toujours certain qu'ici il n'y a pas de fin pour les visions, pour les songes, pour la volupté, pour l'amour. Pouvoir, comme aux jours de l'enfance, rencontrer des yeux qui s'étonnent ; comme aux jours de l'enfance, pouvoir se confier au premier venu. Comme dans un rêve, après avoir abordé aux îles Tonga, se transporter miraculeusement aux îles Samoa. Iles des Heureux, royaume du rire et du sourire, de la gaîté continue, des belles fleurs, des fruits odorants, du Soleil fidèle, de l'insoucience facile, qui ignore le repentir.

Avant d'accoster à Apia, principale agglomération de Samoa, pompeusement et inexactement affublée du nom de ville, le bateau est obligé de s'arrêter près d'un récif de corail : dans ces lagunes peu profondes, les canots eux-mêmes doivent attendre la marée pour rejoindre le bateau ou pour s'en aller vers le large. Lorsqu'on glisse sur ces eaux basses, pleines de magie, le fond du canot, comme un traîneau sur la neige, grince contre les branches de corail.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

On se penche par-dessus bord, on regarde devant soi. Voici, au-dessous de nous, les forêts coralliennes. Des coraux blancs, des bleus, des roses. Encore des blancs, des quantités de blancs. De gros poissons passent. On peut les embrocher sur une lance, on peut les saisir à la main. La côte est bordée de palmiers. Plus loin, au cœur d'Oupolou, l'une des îles de l'archipel de Samoa, il y a des montagnes aux courbes molles, des volcans éteints, envahis par les lianes et les bambous. Le volcan de Savaïi est encore en activité. Il ne s'est pas encore apaisé depuis l'éruption de 1905. Ici, des peuples ont lutté pour la possession de la petite tribu samoane. Ici, l'Angleterre, l'Amérique et l'Allemagne ont envoyé leurs navires de guerre. Au cours de cette guerre criminelle, que trois puissants Etats avaient entreprise contre un seul petit peuple incroyablement insouciant, il advint qu'un ouragan se mit à souffler, tandis que la Mer déchaînée brisait et engloutissait les navires des Blancs ; alors les Samoans, voyant que les Esprits de la Mer se levaient eux-mêmes contre leurs ennemis, oublièrent l'hostilité humaine, cessèrent de se battre et se mirent en devoir de sauver leurs adversaires au péril de leur propre vie. Ce fait appartient à la chronique la plus récente, mais l'histoire tout entière de ces hommes dorés a ce même caractère merveilleux.

— Pourquoi ne voit-on ici que des ouvriers chinois? demandai-je à un Allemand d'Apia (1).

— Parce que les Samoans sont trop fiers, me dit-il : aucun d'eux ne consentirait à travailler dans nos plantations.

— Comment se fait-il donc que vous autres Allemands, maîtres actuels de Samoa, vous ne

(1) A l'époque de mon voyage en Polynésie, Samoa appartenait à l'Allemagne. — C. B.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

mettiez pas aux fers les criminels samoans, tandis que vous enchaînez les Chinois et les contraignez à ces corvées?

— Voyons, fit l'Allemand étonné, en me regardant d'un air incrédule : dans tout Samoa il n'y a pas un seul indigène qui ait commis un crime. Les Samoans sont un peuple très bon. Assez paresseux, il est vrai, mais incapable d'un crime. Il n'y a chez eux ni assassins ni voleurs. Ils ignorent le suicide et la folie. Ils forment quelque chose comme votre *mir* russe. Chacun a droit à tout, mais ne possède rien en propre. C'est une communauté heureuse. Si vous êtes un Samoan et venez me faire une visite, je vous offre quelque chose. Si je n'ai rien sous la main, je vous dis : allons chez le voisin. Oui, ce sont des gens heureux, très heureux, ajouta l'Allemand.

Moqueurs, fiers, gais, la taille haute, les mouvements dégagés, presque nus sous le *lava-lava*, leur manteau national, avec les reflets d'or de leur corps frotté de coprah, — huile de coco mêlée à des substances aromatiques, — les Samoans traitent les Blancs avec condescendance, mais non sans affabilité. Les pieux missionnaires, convaincus que la chair est l'apanage du Diable, ont réussi à vêtir tant bien que mal les femmes de Samoa, qui restent cependant fort peu habillées. Quant aux hommes, ils se montrent parfaitement réfractaires à cette mesure.

« Talofa », — « Amour à toi », telle est la salutation qui remplace chez les Samoans notre « bonjour » à nous. « Tofa », disent-ils en se quittant : « La paix soit avec toi. » Un jeune homme vous aborde et dit : « Amour à toi. Quel est ton pays? » Une jeune fille s'approche et dit : « Amour à toi, — Talofa, — qui es-tu? » La conversation est engagée et les mots mènent à tout. Les mots sont de petits coquillages, mais

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ici on s'entend à faire des colliers de petits coquillages colorés. Il y a aussi, sur la grève, d'autres coquillages, plus gros, plus contournés. Ils gardent l'écho de l'Océan, et on peut les faire chanter en les approchant de ses lèvres.

Calme des nuits étoilées de Samoa, lorsqu'on est seul avec son âme, sur la grève, dans l'atmosphère sensible du silence, isolée du reste de l'univers et dont l'isolement s'accentue encore parce que, tout autour, le flux de l'Océan résonne sans trêve, chante comme un orgue, se rue contre le mur du récif de corail, le battant et le submergeant sans pouvoir inonder tout entière cette île indépendante. L'âme prend son essor à travers l'espace, vers le monde qu'elle a quitté et qu'il semble impossible de regagner un jour ; elle s'agite, elle gémit, elle comprend que seule la Voie Lactée, dressée en son double élan entre l'abîme et les cieux, seule cette Blanche Route annonce la certitude du retour. Nuits stellaires, nuits calmes, nuits des orgues vibrantes, nuits de Samoa, nul ne saurait raconter le mystère qui est en vous, — rêve, communion, eucharistie, prière de l'Océan !

En gagnant, par l'échelle branlante du paquebot qui abordait à Samoa, le canot qui devait me conduire au port d'Apia, je remarquai un grand et beau Samoan aux traits étonnamment espagnols. Je m'embarquai avec lui et nous partîmes. — « Vous êtes Français? » me demanda-t-il. — « Non. » — « Russe, alors, » conclut-il, et il se mit à prononcer des mots russes. Quinze ans auparavant, il était allé à Moscou. On peut se représenter ma joie inattendue : parler de Moscou en vue de Samoa ! Cet indigène devint mon ami et m'aida à connaître son île. Son nom est *Ouné*, celui qui n'est pas d'ici, pas de cette terre.

Je me rappelle une certaine matinée de

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

soleil ardent. Dans un long canot, je vogue sur la lagune corallienne, en compagnie d'Ouné et de sept autres Samoans. Une chanson traînante retentit dans l'air. Les Samoans chantent toujours en s'en allant en mer. Çà et là, dans les eaux basses, des femmes pêchent le poisson et ramassent des holothuries. Nous nous approchons d'une de ces femmes ; elle rit et Ouné lui demande de nous offrir quelque chose à manger. Elle nous donne une quantité d'holothuries, nous lui tendons en échange un peu de nos provisions, puis nous poursuivons gaîment notre course ; au-dessous du canot, les coraux brillent, de gros poissons passent sans se troubler, ils ont l'air d'être apprivoisés. Nous accostons devant un village, laissons là le canot et allons faire des visites de maison en maison, de village en village. Nous voici dans la maison ronde d'un chef. On nous reçoit comme des hôtes de marque ou de vieux amis. Croisant les jambes, nous nous asseyons sur des nattes fraîchement étalées, hommes et femmes ensemble. Nous parlons de Samoa et de la Russie lointaine. Les Samoans apprécient l'éloquence : ce chef m'adresse un long discours de bienvenue. J'oubliais de dire qu'à peine entrés et assis, nous fûmes invités à goûter un breuvage enivrant qu'on appelle *kava*. On le prépare avec les racines de la plante du même nom. Cette préparation constitue tout un rite ; lorsque la première bolée est prête, — une grande coquille de noix de coco, — on offre cette première coupe à l'hôte le plus distingué en prononçant son nom à haute voix. J'ignorais qu'Ouné eût déjà dit mon nom à ses amis, et lorsque, dans cette maison ronde, toute baignée de soleil, battant des mains en cadence, les Samoans se mirent à m'acclamer, je crus vivre dans un conte de fée. La légère griserie de cette kava

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

blanchâtre n'obscurcit point la conscience, elle ne fait que l'aiguiser ; cependant on n'éprouve pas le besoin de bouger, on préfère demeurer dans une immobilité béate. Nous nous attardons encore, nous causons, puis nous nous levons pour partir. Nous arrivons au village d'Afenga. Tous les chefs des environs y sont accourus, avec leurs femmes et leurs filles. Nous voici de nouveau dans un cercle contemplatif. Les femmes et les filles des chefs dansent pour nous.

Des femmes et des jeunes filles sont assises en rang. Elles chantent. Leur chanson n'a ni commencement ni fin. On dirait des bruits de vagues, sans suite et sans cause, ou bien des bribes d'une chanson qui retentit au loin dans la forêt. La danse consiste uniquement en un balancement du corps, en gestes lents des bras étendus. Les mains esquissent d'abord leur chanson dansante, puis le refrain s'anime de plus en plus. Il exprime une passion progressive. Soudain les femmes ont bondi sur leurs pieds, leur corps entier se met à danser, leurs yeux, leurs voix, leurs mouvements, toute la souplesse de leurs beaux corps balancés, sont un poème de la passion.

Je demeurai immobile, ensorcelé. Mon âme tout entière vibrait de musique.

On dit : la danse est une prière ;
On dit : ce n'est qu'un tournoiement.
Prière peut-être, ou peut-être combat,
Mobile image de tout sentiment.
On dit... Quelqu'un a dit un jour :
Celui qui danse n'a plus de souci.
On dit...

On dit encore
Qu'un philtre subtil est dans la stramoine.
Si les Espagnoles dansent pour moi,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Je suis heureux.
Mais lorsque dansent les dieudonnées,
Vierges et femmes samoanes, —
Voici le serpent.

Toute désir. Elle s'élance.
Toute langueur. Elle bat l'air.
Elle s'enfuit. Elle s'envole.
Elle se donne. Elle est tombée.
Toute entière — musique de gestes.
Tout — vol d'oiselle blessée.
Plus près, plus près. Toute rieuse.
Plus bas, plus bas. Elle se livre.
Le jeu des fuites s'interrompt.
Serpentine, me voici.
Pair, impair. Impair et pair.
Me voici tienne.

Plus tard, sur la côte de la Nouvelle-Guinée, ce dernier refuge de l'impénétrable personnalité d'une race, lorsque je me trouvai parmi des constructions sur pilotis, dans la foule d'hommes et de femmes papous, si prompts à jouir du moindre instant de la vie, tous les visages, tous les objets m'apparurent auréolés d'un poudroiement d'or dans la clarté éblouissante du Soleil ; la nuit, à la lueur incertaine d'une torche primitive, j'éprouvai une joie ailée à m'entretenir à mi-voix avec une étrange petite Papoue. Je compris combien il est précieux de savoir qu'il reste encore au monde quelques pays où toute minute peut être un cristal resplendissant, serti dans l'Éternité océanique. Mais, par-dessus tout ce qu'il m'a été donné de contempler, j'aime le chant d'orgue des mers coralliennes et la paix renonciatrice de Samoa d'or.

Voici qu'il faut m'arracher à la coupe merveilleuse où scintille le breuvage du bonheur. Une voix lointaine m'appelle, par-delà les mers,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

vers le pays natal. Je reprends ma course, je vais m'embarquer. Un instant encore, et je serai à bord du navire. Alors une belle et tendre Samoane, toute jeune, s'approche soudain et me tend un rameau bleu cueilli à l'Arbre de la Tristesse.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

L'ESPACE AUSTRAL

JE me suis égaré dans les espaces, je ne retrouve plus l'ordre des saisons. Paris, Londres, Ténériffe, Cap de Bonne-Espérance, l'Afrique du Sud jusqu'au pays des Zoulous, l'Océan Indien de Durban à Capetown ; l'Océan glacial du Sud, de Capetown à la Tasmanie ; l'Australie, Hobart, Launceston, Melbourne, Adélaïde...

Allons, il faut m'arrêter un instant ! Bien que n'ayant absolument rien à faire à Adélaïde, j'y demeure jour après jour, grâce à l'installation que j'ai trouvée, en ville, mais parmi des arbres. Tous les matins je m'en vais au Jardin Botanique, j'y reste des heures entières, passant d'une allée à l'autre, des eucalyptus aux figuiers, de l'étang des lotus bleus à l'étang des cygnes blancs, du lac d'arums blancs aux corbeilles d'anémones pourpres ; je me réjouis doucement, je languis doucement, je réfléchis et m'étonne devant la mouvante incertitude des notions humaines les plus simples, telles que l'hiver, le printemps, l'été, l'automne.

En effet, si Colomb avait raison de dire que notre globe terrestre est trop petit, combien plus évidente encore est l'insuffisance de notre faculté de nous adapter au renversement des saisons que nous avons connues depuis l'enfance.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

En automne dernier, me préparant à partir pour ce long voyage dans l'hémisphère du Sud, je fus en Bretagne, je fus à Paris. L'été tardait à mourir, l'automne ne voulait pas se transformer en hiver. Enfin, vers le milieu de janvier, les véritables gelées firent leur apparition pour quelques jours. Mais le 1er février, au moment où les miens m'accompagnaient à la Gare du Nord, il faisait une tiède journée de printemps, un soleil radieux. En quittant ma petite maison de Passy, j'avais remarqué dans la cour les bourgeons des lilas, rougissants et déjà gonflés de sève. Quand le train s'ébranla, les chers visages que je quittais m'apparurent, tristes, mais nets, dans la clarté printanière du Soleil couchant.

Froid des tout-premiers jours du printemps...

— Où est-il, ce froid opprimant? Dans le vers du poète ou dans notre cœur? Ou bien dans l'air frais, qui soudain n'est plus le même, parce que le train approche de la Mer qui gronde et bouillonne? Le vent souffle sur le pont du bateau. Nous marchons à une allure rapide. L'eau nous sépare du passé. La Lune froide brille très loin, très haut. Quelques dizaines de minutes encore, et voici de nouveau Charing Cross, et voici Londres, antique, froid, fantasque, sinistre, menaçant.

Deux jours d'attente avant le départ de *l'Athenic* dont la route est tracée le long de toute la côte occidentale de l'Afrique. C'est à bord de ce bateau que, dans les derniers jours de février, j'atteignis sans encombre le cap de Bonne-Espérance.

Ce grand et excellent paquebot de la White Star était frère du malheureux *Titanic*, sur lequel je me serais embarqué si je n'avais pré-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

féré un itinéraire différent et si les préparatifs n'avaient retardé de deux mois mon départ.

Les courses à travers Londres m'avaient procuré toutes les joies de l'hiver, au sens russe du mot, en m'offrant un spectacle dont j'avais perdu l'habitude : de gros flocons de neige tourbillonnaient dans l'air et je pouvais errer, le soir, dans le parc emmitouflé de blancheur.

Au moment où le bateau s'éloignait de l'inesthétique Plymouth, il faisait un froid pénétrant ; on hésitait à croire qu'à peine quelques jours auparavant, les gazons verts du Luxembourg, de la Muette et du Bois de Boulogne étaient inondés de joie, de clarté, de gaîté accueillante. Quand on réfléchit au peu de distance géographique entre l'Angleterre et la France, il est difficile de s'expliquer le contraste entre les physionomies de ces deux pays. S'il arrive que la France, toute baignée de Soleil, s'assombrisse un instant, sa mauvaise humeur n'est que de surface : la voici qui rit de nouveau ; et si elle se met à rire de son rire ensoleillé, c'est pour de bon, c'est pour longtemps. En Angleterre, c'est exactement le contraire. Et cela ne se borne pas à l'aspect extérieur du pays. Ceux qui ont séjourné quelque temps parmi les Anglais me comprendront quand je dirai que l'on peut haïr de tout son cœur leur pesante maussaderie et leur gaîté de lourdauds.

Qu'ils soient Anglais ou non, les hommes me paraissent désagréables lorsqu'ils encombrent un bateau. On bute contre des jambes, et si l'on passe sur le pont, l'âme bute contre les visages étrangers qu'elle n'éprouve aucun désir de rencontrer. Je suis heureux d'avoir quitté l'Europe dans un moment qui ne correspond pas à « la saison » ; en première classe — (on ne peut faire de traversée qu'en première ou en troisième classe : la deuxième est insupportable), — il

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

n'y avait, sans me compter, que treize voyageurs pour Ténériffe et cinq seulement qui allaient jusqu'à Capetown.

Nous arrivâmes à Ténériffe où le paquebot devait faire escale jusqu'au matin suivant. Il faisait une tiède nuit méridionale. Dans une douce extase, je me mis à errer par les vieilles ruelles de la ville espagnole. Mon âme accueillait avec joie les impressions à la fois nouvelles et familières. Aux balcons, aux fenêtres grillées, envahies par le soir, se montraient les beaux visages des Espagnoles, avec leurs regards de curiosité et d'appel. Grâce à l'obscurité, je pénétrai à deux reprises dans des jardins où bruissaient des feuillages, où les fleurs exhalaient des parfums d'épices. Je m'égarai dans un terrain vague, couvert d'une herbe épaisse. Les cigales chantaient leur chanson estivale. L'âme prenait son essor vers des pays lointains. Il y avait des étoiles au ciel, il y avait des étoiles en moi.

Le bateau reprend sa course vers le Sud.

Les nuits sont tièdes comme les jours. L'administrateur du bateau, — ce qu'on appelle le *purser*, — homme trapu qui me raconte comment il a fait la guerre aux Boers, soupire et se plaint en passant sur le pont : « Trop chaud, trop chaud ! » Je ne suis pas de son avis, d'ailleurs. Selon moi, il ne saurait faire trop chaud que dans la Haute-Égypte, où la chaleur angoissante transperce le cerveau, ou bien encore dans la presqu'île du Yucatan, dans la Maya, où l'on abdique toute pudeur jusqu'à se promener nu dans les couloirs de l'hôtel. Quoi qu'il en soit, ici-même on ne peut supporter que des vêtements de tussor. Mais voici parcourue la moitié de l'antique chemin que suivaient les Phéniciens le long de la côte africaine.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Cap de la Bonne-Espérance. Au moment où je m'apprêtais à quitter l'Europe, Iurguis Baltrouchaïtis (1), dans sa lettre d'adieu, me rappelait les paroles de Nietzsche sur le pathos de l'espace qui nous gagne au cours des lointaines pérégrinations. C'est tout à fait exact. On se sent solennel, transporté vers les hauteurs. On pense aux absents bien-aimés, au foyer qu'on a quitté, et cependant l'esprit entonne un cantique devant toute joie nouvelle, devant l'élan de chaque vague, devant le ciel bleu, les plongeons des dauphins, les poissons volants, les longues ailes des oiseaux de mer.

Afrique du Sud. Le Cap. Le sort m'avait envoyé une joie inattendue dans cette traversée. Dès le premier soir, un Anglais qui me faisait vis-à-vis pendant les repas, m'adressa la parole en russe. Jusqu'à Ténériffe où il devait descendre, nous eûmes de longues conversations tantôt en russe, tantôt en anglais. Son nom était Oliver Wardrop. Il avait appris le russe avec mon ancien ami, mort il y a peu de temps, William Morfill, le savant d'Oxford. La sœur de M. Wardrop est bien connue des habitants de la Géorgie : elle a donné une excellente traduction anglaise du génial poème de Roustavéli : « La Peau du Guépard ». Je tins aussi pour un signe favorable le fait que l'aimable M. Wardrop, si compréhensif à l'égard de la Russie et des Russes, a pour résidence habituelle la petite ville de Sevenoaks, les Sept-Chênes (2), et que sa propriété s'appelle Belmont.

En quittant le bateau, je fus abordé par un

(1) Poète russe. — L. S.

(2) Nom que l'on rencontre fréquemment en Russie. — L. S.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

vieillard massif à l'aspect bizarre, qui me parla d'abord en anglais, puis en allemand, et qui était en fin de compte un Polonais émigré depuis trente ans en Afrique du Sud. Malgré une certaine résistance de ma part, il m'entraîna dans son hôtel, ce qui me fut une véritable aubaine ; cet hôtel se trouva être une petite maison de famille, située au milieu d'un jardin devant lequel passait une avenue de chênes, longue de quinze cents mètres environ ; l'une des extrémités de cette avenue aboutissait à la rue principale de Capetown, l'autre menait au delà de la ville, vers la Montagne de la Table, fort semblable à la montagne du même nom, près de Vladikavkaz. Sous ma fenêtre flamboyaient dans leur éclat méridional les fleurs du laurier-rose, le chèvrefeuille exhalait son parfum d'épices, les calices enivrants des daturas montraient çà et là leur blancheur. C'était la fin de février, donc le début de l'automne dans le sud de l'Afrique. Pour moi, je croyais vivre dans la chaleur épuisante d'un été de chez nous. Les tourterelles roucoulaient tendrement dans les branches et il me semblait distinguer dans ce murmure le mot répété sur un ton de louanges : « Capetown ! Capetown ! Capetown ! »

Le poudroiement de l'été pénètre en mon âme. Heureux de chaque fleur, de chaque arbre, je m'en vais au jardin botanique où les cactus géants, importés d'Abyssinie, émerveillent les regards. De ce jardin tropical je passe au musée de l'Afrique du Sud. J'avais une lettre de recommandation pour le consul d'Espagne, l'écrivain Luis Rubio Amoedo. Celui-ci me présente à son tour à Perengar, le conservateur du Musée, lequel me montre en détail les ustensiles et les armes de l'âge de pierre et me fait toute une conférence sur l'art préhisto-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

rique, sur les symboles primitifs, sur la peinture des cavernes des Bushmen, dont le musée de Capetown possède des spécimens remarquables, extrêmement voisins de l'impressionnisme moderne des Français.

Dans notre langage courant, nous disons un Bushman, un Zoulou, avec une nuance péjorative, croyant marquer par ce mot l'extrême limite de la bestialité humaine. Les Zoulous, ou plus exactement les Zoulus, sont les plus beaux de tous les Noirs. Ils possèdent une langue riche et raffinée, des légendes curieuses, leurs yeux ont l'éclat de cet orgueil plein de dignité dont parle Krassinsky dans sa lettre à Slowacki, disant que l'orgueil véritable s'accompagne toujours d'humilité, comme la véritable humilité est toujours renforcée d'orgueil. J'ai visité les Zoulous dans leurs *kraals*, dans leurs huttes rondes. Ce sont d'authentiques enfants du Soleil. Quant aux Bushmen, hélas, je n'ai pu en voir de vivants ; ils ont été presque tous exterminés ; les quelques rescapés se cachent dans les bois. Perengar a été obligé d'organiser, avec le concours des autorités, une véritable chasse sans effusion de sang pour obtenir un moulage en plâtre du corps et du visage d'un homme et d'une femme de cette tribu. Ce qu'on raconte à leur sujet est très curieux. Leur taille est plutôt petite et, comme tous les nains, ils sont extrêmement vaniteux. Si un de ces gnomes rencontre quelqu'un pour la première fois, il l'interroge aussitôt : « Quand m'as-tu déjà vu? Quand m'as-tu vu pour la dernière fois? » Celui qui est malin répond alors : « C'était là-haut, sur la montagne. Tu étais tout en haut. » Et le gnome le regarde d'un air satisfait, comme pour dire : « C'est bien cela. » Mais si quelque maladroit s'avise d'avouer : « Je te vois pour la première fois

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

de ma vie », le gnome s'éloigne à une distance convenable et lui lance une de ses flèches. Or les flèches des Bushmen sont empoisonnées et ne manquent jamais leur but. Toute la personne physique et morale du Bushman est pleine de contradiction étrange. Les Bushmen sont hideux. Mais ces êtres difformes sont de grands artistes. Ils excellent dans le dessin, dans la peinture, ils savent indiquer d'un seul trait, d'une seule arabesque saisissante, la silhouette d'un fauve, le mouvement d'un troupeau de vaches, l'élan d'un coureur. Dans l'art de reproduire les formes animales les Bushmen ne le cèdent pas à nos ancêtres européens de l'époque du renne, qui, comme on sait, étaient fort habiles, et dont le Musée de Saint-Germain possède quelques chefs-d'œuvre.

Mais ma mémoire évoque aujourd'hui d'autres régions de l'Afrique australe. Trois jours et trois nuits durant, le train se hâte à travers un désert aride, parsemé de quelques bouquets d'herbes noueux. Çà et là on distingue des plantations isolées où rôdent des autruches. Les Drakenberge serpentent à l'infini. Été torride. La soif est intolérable, mais il n'y a rien à boire. A l'une des stations, j'aperçois un Noir à qui j'achète une vraie pastèque. O joie ! Il y a plusieurs années que je suis privé de ce plaisir (1) !

Journée à Johannesburg. Jardins luxuriants comme je n'en ai vu ni au Mexique, ni en Californie, ni en Espagne, — nulle part au monde.

Durban. Les Noirs sont déjà nombreux dans cette ville. Les fiacres sont remplacés par ce qu'on appelle des *rikshas* : ces hommes-centaures, aux corps bariolés, aux ornements mul-

(1) Les pastèques sont extrêmement répandues en Russie. — L. S.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ticolores, traînent les Blancs dans leurs voitures à deux roues, légères et instables. Un de ces centaures est coiffé de plumes de paon, un autre de plumes d'autruche, le troisième a sur la tête je ne sais quel panache extravagant, le quatrième d'énormes cornes de taureau. Un riksha noir passe devant moi en courant et fait entendre une note d'appel. Je m'installe dans sa voiturette branlante. Pendant quelques minutes je me sens un peu confus de me faire transporter par un homme. Mais cette impression ne dure guère ; je n'éprouve plus que le plaisir de me laisser bercer et de voir devant moi cet homme noir, grand et fort, avec son corps étonnamment souple.

Cependant je veux voir non pas ces coureurs spécialisés, mais les Noirs en liberté dans leurs kraals. Je gagne un certain village, Oumghini, je me mets à la recherche des Zoulous, et je tombe, de la manière la plus inattendue, sur des Hindous. Ce sont des colons installés dans le voisinage des plantations. J'essaie d'engager une conversation avec deux femmes hindoues, fines et élégantes, mais cet entretien se réduit plutôt à un échange de regards significatifs.

Je parcours des kilomètres et des kilomètres d'espace vert, sans arriver à rencontrer le moindre Zoulou. Je me console en regardant, non plus sur des images, mais en réalité, des papillons d'Afrique ; et tandis qu'ils font palpiter l'éclat de leurs ailes coquettes, un rêve à demi amoureux vibre doucement en moi : « Elles étaient bien belles, ces Hindoues ! » Elles ressemblaient aux héroïnes de Kalidasâ et de Soudraka. Elles étaient pareilles à cette Sakountala qui disait que la branche fleurie était sa sœur. Je voudrais les revoir. Ce désir me point doucement de son aiguillon.

Mais je ne saurais me contenter de ces appa-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ritions hindoues et de ces papillons africains. Je veux voir les Zoulous. Je veux voir leurs *kraals*. J'ai une tendance à croire que le véritable désir se réalise toujours ; — je trouve, en effet, un kraal, j'y entre, je vois une jeune femme zoulou : elle a une belle poitrine découverte, elle a un beau corps presque nu et tout entière elle rappelle une sorcière. Je fais des efforts pour lui expliquer en anglais que je voudrais gagner les habitations situées sur la colline voisine, de l'autre côté de la rivière. Elle m'invite par geste à sortir du kraal, elle me conduit dans un champ, elle étend le bras d'un air impératif et de sa voix gutturale commence, me semble-t-il, à proférer des injures ou des menaces. C'est qu'elle parle, tout bonnement, en zoulou, sans m'injurier le moins du monde. Elle s'applique à me faire comprendre, par des intonations expressives, que la chose est fort simple : prendre telle direction, descendre à tel endroit, tourner à tel autre, arriver au but sans erreur possible. Je ne sais pas parler le zoulou, je sais seulement comment on appelle en cette langue le Ciel et la Terre. C'est insuffisant. Mais les inflexions de voix de cette sorcière noire ont une telle éloquence, tous ses mouvements sont tellement descriptifs que je finis par comprendre mon itinéraire, et nous nous séparons.

Me voici dans le village zoulou. J'entre dans le premier kraal. Extérieurement, cette construction rappelle une cloche au sommet pointu, ou bien encore une meule de foin. Pas de fenêtres. Une seule ouverture qui sert de porte. Le sol battu est propre comme une aire. Par terre, une natte sur laquelle un vieillard antique est assis. Il tient à la main un épi de maïs. Un peu à l'écart se tiennent des enfants en train de manger, eux aussi. Nous échangeons des salu-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

tations. Au bout d'un instant, le jeune chef de famille rentre des champs. Il est grand, vigoureux, élancé. Deux jeunes femmes demi-nues l'accompagnent. Nous causons pendant quelques minutes : le Zoulou sait un peu d'anglais. Puis je désigne la bande de mioches dévêtus qui cherchent en vain à dissimuler leur nudité, et je tends à l'homme une pièce d'argent. Son visage s'illumine d'un sourire clair ; il fait entendre je ne sais quel son guttural, et d'un geste rapide il lève le bras, indiquant le Soleil. Tous les dons viennent du Soleil. Pour prendre l'argent, il fait ce que font les enfants : il le saisit avec les deux mains. Tous ses mouvements sont pleins d'élégance naturelle, de dignité innée.

Je retourne vers la rivière, je m'étends sur l'herbe verte, je regarde les cailloux gris de la berge et je répète doucement en pensée : « Je suis en Afrique, en Afrique. »

Mais il est temps de dire adieu à l'Afrique australe. Le mois de mars touche à sa fin. Mon paquebot, le *Corinthic*, part pour la Tasmanie. Je parcours pour la dernière fois l'avenue de chênes de Capetown. Pendant que je m'étais absenté pour visiter le Natal, l'automne s'est installé ici pour de bon, le vent lugubre fait chuchoter les feuilles sèches.

Long trajet froid de Capetown à Hobart. Les lettres de Paris m'annoncent que le printemps y règne déjà, — tandis qu'ici, à l'extrême Sud, je m'achemine vers l'hiver. Il fait froid. Il fait maussade. Je gèle.

Hobart est ennuyeux. La Tasmanie est inhospitalière. Les colons anglais ont sauvagement massacré tous les indigènes de cette île. On dirait qu'une malédiction est suspendue dans cet air. En outre, certaines parties de l'île ont servi de bagne pour les forçats anglais. Oui,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

une malédiction est suspendue dans cet air. Comme de la maison Usher, dans le conte d'Edgar Poe, la destruction et les maléfices s'exhalaient en vapeurs troubles, je ne sais quel mauvais accueil se dégage ici de toute chose. Je fuis, et tout en fuyant, je me sens glacé. Je passe quelques heures parmi les collines qui entourent Launceston, dans le Nord de la Tasmanie, où de nouveau se montre un fantôme de l'été.

Voici Melbourne. Ville industrielle de l'Australie du Sud, ville immense, pareille à un cauchemar. Il pleut à verse. C'est l'hiver glacial. Je me réfugie à Adélaïde et j'y retrouve l'été. Mais déjà je me sens entraîné vers la Nouvelle Zélande, où le mois de mai est un mois d'hiver.

Vous êtes heureux, vous qui lisez ces lignes : vous habitez un pays où l'hiver a lieu en hiver, l'été en été ; pour moi, il est minuit à l'heure de votre midi, et en plein printemps, — c'est l'hiver.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ILES DES HEUREUX : TONGA

QUELLE journée merveilleuse que celle d'hier ! J'ai vu ce que jamais nulle part il ne m'avait été donné de voir. J'ai vu une couleur comme on n'en voit qu'en rêve : la tendre émeraude de l'eau tranquille parmi les îles de corail. J'ai vu de mes yeux ces îles féeriques avec le dessin irréel des palmiers que je connais, me semble-t-il, depuis l'enfance, après lesquels je languissais, que j'ai toujours souhaité contempler non plus en songe, mais en réalité.

Jamais je n'avais connu un tel enchantement. J'étais au comble de l'émotion. Je me demandais si j'étais bien éveillé. Mon cœur était blessé de tristesse. Parce que je ne pouvais montrer cette merveille à tous ceux que j'aime ; parce que je savais que je ne demeurerais pas toujours dans ces lointains bleus, où tout est fait pour la beauté, pour le bonheur.

Ces couleurs immatérielles, c'est une vision élyséenne. Aussi les insulaires de Tonga-Tabou sont-ils toujours souriants. Lorsqu'au lieu de sourire ils rient tout à fait, on se sent heureux, même si l'on est précisément l'objet de leur hilarité. C'est ainsi que, loin de nous sentir fâchés ou froissés, nous nous réjouissons des jeux ou des espièglerie d'un bel enfant sans malice.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

S'il existe sur terre des êtres heureux, ce sont bien ceux d'ici.

Tonga-Tabou. Mon paquebot y fait escale pendant toute une journée. L'air est vibrant de chaleur. Dans l'eau peu profonde on voit des poissons bleus ou mauve foncé, si petits, si étrangement menus, si invraisemblables, si décoratifs, si gais, qu'ils évoquent le petit poisson d'or des contes russes.

Je m'en vais à l'aventure. Je rencontre un enterrement, car les hommes sont mortels, même au pays du bonheur. On enterre une jeune fille de quinze ans, morte de phtisie. La foule est entièrement composée d'indigènes, je suis le seul Européen. Il y a des chanteurs tongans. Ces beaux êtres colorés sont très sensibles à la musique. Les chœurs tongans peuvent soutenir la comparaison avec les chœurs russes, ce qui constitue pour moi l'éloge suprême. Le vaste cimetière est plein de verdure. Le prêtre est un vieillard inspiré, au visage foncé. Il fait un sermon ; dans la force toute primitive de sa foi, il serre contre sa poitrine le livre sacré qui promet à tous une vie éternelle. Son discours a une sonorité étrange pour l'oreille d'un Européen ; c'est une débauche de voyelles : A o a i e o a a, — des mots que nous sommes incapables de prononcer. Non loin du prêtre, tout contre la tombe, deux fillettes de dix à douze ans sont assises. Elles ne sont pas tristes du tout. Elles rient doucement de mes cheveux longs, elles me regardent bien en face, avec leurs yeux noirs qui étincellent sous de longs cils.

Je m'assieds aussi sur le sable, près d'un buisson vert ; une vieille Tongane, voyant que je succombe à la chaleur, m'abrite de son ombrelle noire. Les indigènes d'ici adorent les ombrelles, tout comme les Noirs christianisés de

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

l'Afrique australe. Les vêtements sont tous uniformément blancs.

Un homme à la mine affable se détacha de la foule du cimetière et m'adressa la parole. Il me demanda d'où je venais. Au bout de quelques instants nous étions amis. J'appris qu'il était maître de chant de la coquette école de l'endroit. C'était curieux d'observer cet homme, nu-pieds, nu-tête, qui m'entraînait vers sa maison pour m'offrir des noix de coco, pour me montrer son ménage rudimentaire et pour se conduire finalement à mon égard absolument comme le saint de la religion chrétienne à l'égard du mendiant. Saint Martin était dépourvu d'argent ; d'ailleurs il ne s'agissait pas de cela en l'occurrence. Afin de couvrir la nudité du pauvre, il ôta son manteau, le coupa en deux, en garda la moitié et tendit l'autre au mendiant. De même, lorsque j'exprimai mon admiration devant une étoffe tongane qui couvrait le lit de mon hôte, celui-ci la coupa en deux et m'en offrit la moitié. Jusqu'à présent cette étoffe décore un des murs de ma demeure d'Europe. Je la garderai précieusement, comme un témoignage de la générosité océanienne.

Il fait chaud. Des femmes bronzées ont envahi le paquebot, leurs allées et venues m'empêchent d'écrire. Une de ces Tonganes s'assied devant le piano et se met à jouer. Comme les femmes mayas qui me séduisaient naguère au Mexique, elle est pieds nus, sans autre vêtement qu'une ample chemise blanche ; mais notre musique ne lui est pas un mystère. Un adolescent indigène, passablement pris de whisky, me questionne avec insistance sur la Russie, — (sujet auquel chacun, ici, s'intéresse), — et m'offre sa protection pendant mon séjour en Océanie. Son aimable proposition prend une forme active : il m'oblige à avaler un verre de whisky et m'in-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

vite à faire une promenade en mer dans son canot.

Aujourd'hui. Nouvel aujourd'hui solaire à l'île de Haapaï. Les journées se confondent, je ne les compte plus. Le paquebot s'avance d'une île à l'autre pendant le jour seulement. La nuit, les récifs de corail rendent la navigation dangereuse.

Qu'ai-je fait aujourd'hui? Une chaloupe agile me transporta en quelques minutes du bateau jusqu'à l'île. L'esquif dansait sur les vagues, il semblait que d'un instant à l'autre nous allions faire un plongeon dans cette eau vert tendre, bleu pâle. Il était dix heures du matin. Lumière. Chaleur douce. Rangée de cocotiers sur la rive. Visages foncés qui s'éclairent d'un sourire rayonnant. Des femmes saluent mes cheveux longs par des éclats de rire. Un gamin curieux s'avance jusqu'à moi et timidement effleure des doigts ces *cheveux d'or*. — « C'est beau, dit-il, c'est très beau ! » — Dans son pays on a les cheveux courts ; tout ce qui est nouveau paraît toujours étonnant. Des visages, encore des visages. Voix de femmes, sonores et chantantes. Salutations sans fin, mélodieuses syllabes : « Mal-o-lé-lé » — bonjour, heureuse journée. — Je réponds : « Mal-o-lé-lé ! » Balbutiement câlin, comme d'un luth qui chante la bonne volonté.

Me voici au delà du village, dans la forêt de palmiers. Deux gamins s'attachent à mes pas. Le plus âgé m'offre un de ces fruits savoureux que les Anglais appellent *custard-apples*, pommes-à-crème. Leur goût rappelle une glace aux fraises panachée de glace à la crème. L'aîné des enfants s'appelle Buisson d'Epines, le plus jeune Bananier. Ce sont deux frères. A travers la forêt nous gagnons une autre plage. De grosses lames se brisent contre la barrière de corail,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

sans troubler le calme de la lagune. J'offre des cigarettes à mes *ciceroni* aux yeux noirs. Je demande à Bananier comment on dit Soleil en tongan. S'étonnant que je puisse ignorer une chose aussi simple, il répond : « Ra », — ou plutôt « La », car les Tongans n'ont pas d'*r*, ce son est trop brutal pour leur prononciation. Je savais déjà que les Polynésiens, comme les Egyptiens, donnent au Soleil le nom de Ra, et qu'ils l'adorent. Je voulais seulement l'entendre confirmer. Et ce « La » enfantin éveilla en moi les balbutiements, les rêves, les souvenirs des siècles innombrables. Ils étaient authentiques, ces gamins bariolés, absolument tels que les décrivait Cook au XVIII^e siècle, figures sorties des images anciennes, venues directement d'un conte ou d'un rêve sur cette plage.

En quelques heures je vis plus de sourires et de rires, plus de curiosité joyeuse, plus de gaité et de grâce qu'on n'en voit en Europe pendant toute une année.

Je marche le long de la grève, ramassant des coquillages enluminés, de petites branches de corail blanc. Un troisième gamin me poursuit. Son nom est Maca, Pierre. Je m'étends sur le sable, les gamins se vautrent à mes côtés. Ils appellent la Russie : Loussie. Je leur explique combien il y a de neige en Loussie. Nous rions aux éclats. Ils se mettent à chanter « Kaï-Kaï ». Ils ferment les yeux, ils s'abîment dans leur chant. Puis nous regagnons la forêt. Nous nous installons sur un tronc de palmier déraciné par l'ouragan. Le petit Pierre, agile comme un singe, grimpe le long d'un grand cocotier pour cueillir des noix. Une, deux, trois, quatre, cinq, cela suffit. Non, encore une, pour plus tard. Il redescend d'une glissade. Je lui prête mon canif. Aussitôt un trou est pratiqué dans la noix qui devient un vase sphérique, plein d'un liquide

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

semblable au lait d'amande. C'est exquis. Nous nous remettons à fumer. Je donne une cigarette même au plus jeune des gamins. Le petit faune la fume, puis se renverse et se met à pousser des cris d'oiseau dans son ravissement.

Je retourne déjeuner à bord. Je reviens à l'île. Seul maintenant, sans mes diablotins, je parcours la grève déserte. La journée est torride. Le flot a submergé la barrière de corail. Y a-t-il des requins dans ces parages ou n'y a-t-il pas de requins? On dit qu'il y en a quelquefois. Mais la chaleur m'accable. Je prends une décision instantanée. Je me déshabille, j'entre dans l'eau. Non loin de là, il y a le cimetière, où j'ai vu des jeunes filles tonganes. Elles n'y sont plus. Elles se cachent derrière les arbres pour me regarder.

Insondable horizon de lumière. Immense sérénité du cœur. Vraiment, ici, le bonheur serait possible.

Journée à l'île de Vavaou. Promenade solitaire sous les arbres en fleur et les cocotiers. Coraux, lagunes, étranges habitations sur des marécages marins. On croit marcher à travers un conte. On entre dans des maisons désertes. Tout le monde est dehors, au travail. J'arrive à un autre hameau. A la vue de l'étranger, une fillette de cinq ans environ, avec des yeux immenses et brillants, s'arrête soudain, applique un doigt à ses lèvres, réfléchit un peu, puis se dirige résolument vers un arbuste touffu tout illuminé de grandes fleurs rouges aux reflets d'or ; elle cueille quelques-unes de ces fleurs et s'approche avec confiance pour me les offrir. Nous nous regardons, elle et moi, comme deux oiseaux qui se reconnaissent. J'hésite à me séparer d'elle. Je voudrais la soulever dans mes bras, lui raconter une belle histoire, l'embrasser, la bercer.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Je m'en vais par la forêt toute en fleur. Je suis triste et gai à la fois.

Je croise des hommes qui reviennent en foule de leurs travaux. Je ne puis leur parler dans leur langue, mais je réussis cependant à m'expliquer au moyen de gestes, de sourires, d'actions. Enfin, je parle en russe, et ils me répondent en tongan. Un homme peut toujours en comprendre un autre, ils arrivent à s'entretenir sans difficulté, pourvu qu'ils soient animés de bienveillance réciproque et d'amour pour le monde environnant. Ils m'offrent les juteuses oranges d'or qu'ils viennent de cueillir. Je leur donne des cigarettes, toutes les cigarettes qui restent dans ma poche. Je serre la main à chacun. *Mal-o-lé-lé* ! Nous nous quittons. Ils s'enfoncent dans la forêt. Je m'enfonce dans la forêt. La nuit tombe. De lourds vampires passent dans l'air.

Je regagne le port, me dirigeant vers le bateau. Je viens de parcourir une vingtaine de kilomètres et mes jambes sont délicieusement lasses. Un étrange orchestre d'indigènes me barre la route. Tout autour, une armée de regards qui brillent. Certains visages sont particulièrement attirants. Une belle jeune fille, vêtue de vert tendre. Ses yeux sont sauvages, ils répondent, ils se dérobent. Elle me tient sous son charme, mais je n'arrive pas à engager une conversation. Hélas, elle est pressée de rejoindre un frère ou un ami. En revanche, deux autres fillettes me poursuivent de leurs assiduités. Mais en dehors du cordial *Mal-o-lé-lé*, je ne puis leur dire grand'chose.

La Croix du Sud illumine la nuit.

Je ferme les yeux. Il me semble que quelqu'un, du haut du ciel, regarde par le hublot de ma cabine. De longs rayons se tendent. L'eau des lagunes repose sous une couche de clair de lune. Dans mon adolescence seulement

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

il m'est arrivé de voir cette clarté-là. Dans les nuits du premier amour, dans les sonates de Beethoven. Dans les nuits de Chopin, dans la démence de Schumann. Et tout cela, tout cela existe ici. Il y a même quelque chose de plus, quelque chose d'infiniment plus grand. L'âme se perd dans le lac immense de la lumière et de la paix. — « Tabou ! » murmure le Magicien des Mers : « Je vous ai tous sous ma garde, je vous protège, je vous isole. Tabou, ceci est un lieu sacré. Vous voici tous dans mon cercle magique. »

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ILES DES HEUREUX : SAMOA

APIA est une bourgade européenne, surtout allemande, entremêlée de maisons samoanes, de constructions à claire-voie, couvertes de chaume, ou plutôt de feuilles sèches de palmiers. Les Européens n'y sont pas très nombreux. Comme dans toutes ces îles australes, ils n'occupent que l'extrême lisière des côtes. Ils ne sont attirés vers ces pays que par le lucre. Leur ambition est de s'emparer des produits précieux de cette nature luxuriante et de les emporter dans leur Europe avide. Il est logique qu'ils s'installent le plus près possible des navires. Dans certains pays, malheureusement de plus en plus rares, tels que la Nouvelle-Guinée, ils n'osent point s'aventurer au delà de cette lisière étroite : plus loin, au fond des bois à l'orée desquels, juste au-dessus de la côte, plane l'admirable oiseau des mers, le phaéton, brillent encore les yeux menaçants des Papous aux chevelures crépues, toujours enclins à renouveler leurs sinistres festins de mangeurs d'hommes.

Ici, parmi les lagunes d'émeraude de Samoa, ces orgies monstrueuses sont depuis longtemps oubliées. Cependant lorsqu'on y fait allusion devant quelque Samoan chargé d'années, ses yeux expriment une réticence mystérieuse. Il est difficile d'en déchiffrer le sens. Ce n'est pas seulement une certaine rancune contre l'Eu-

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

ropéen dont l'imprudente question blesse la sensibilité indigène ; c'est en même temps le vague rappel d'une chose lointaine, que l'Étranger ne saurait comprendre, mais qui reste compréhensible pour le fils bronzé de la Polynésie.

La rue principale d'Apia, — si on peut appeler cela une rue, — suit la courbe en fer à cheval de la côte. D'autres ruelles, ou plutôt des chemins, des sentiers, partant de la rue principale, s'en vont vers les montagnes. Tout est noyé de verdure, de dragonniers, de végétation de toute sorte.

Les trois auberges qu'on appelle des hôtels sont assez amusantes. L'une, celle où je suis descendu parce qu'elle a des prix moins élevés, est allemande. L'autre, tenue par des Anglais, a certaines prétentions au luxe : par exemple une salle de billard. La troisième est une indescriptible gargote du type américain. Mon hôtel donc est exactement une auberge de grande route. Quelques chambres entourent l'estaminet. Aucune n'a de fenêtre : rien que des portes vitrées donnant sur une terrasse. La nuit, on est obligé de laisser la porte ouverte, en la voilant d'une natte du pays, élégamment ornée de figures géométriques, de tout un décor symbolique de vagues, de poissons, de coquillages, d'étoiles. Au rez-de-chaussée se trouve une grande salle, assez semblable à un hangar, où quelques Européens, — jamais plus d'une quinzaine, et généralement pas plus de cinq personnes, — absorbent tristement une nourriture exécrable. Les Samoans, dans leurs rondes maisons à claire-voie, mènent une vie plus esthétique et plus confortable que ces Européens et se nourrissent mieux. Lorsqu'ils ont pris du poisson, ils ne vont pas le vendre, mais le consomment eux-mêmes. Dans cette espèce de hangar, pour l'arrivée d'un paquebot, on

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

organise des fêtes accompagnées de danses et parfois de pugilats, comme si l'on pressentait des guerres futures.

Le salon de lecture où j'écris est meublé de tables, d'étagères, de bibliothèques où l'on voit des encyclopédies et des romans désuets ; il y a le buste de Gœthe et celui de Schiller — ô lycée ! — Quelques portraits aux murs : Shakspeare, Bismarck, Zeppelin et le fondateur de l'hôtel. Cela ne manque pas d'un certain style. La porte vitrée donne sur la terrasse. En face s'étend la Mer. En bas, du matin au soir passent et repassent des Samoans nus, avec leurs pagnes, avec les reflets dorés de leurs corps heureux, dont la présence est tout indiquée sur ce rivage, comme celle des vagues bleues, des coquillages opalins, des cocotiers, des bosquets de bambous.

Je me réveille à huit heures du matin, regrettant que l'Européen, en moi, prenne le dessus et m'empêche de me lever avec le Soleil. J'y perds tout un monde d'images et d'impressions qui ne se retrouvent plus que rarement et par hasard. J'enfonce mes pieds nus dans des pantoufles, je passe sur ma chemise un peignoir de bain, je pousse un soupir et, dans cette tenue sommaire, je descends l'escalier principal. J'y rencontre parfois des dames et des jeunes filles occupées à bavarder. Qu'importe? Je suis un peu gêné, mais, au fond, ne sommes-nous pas tous ici enfants du Soleil? Alors, pourquoi avoir honte de notre noble corps? Je me dirige vers une courette où je prends ma douche dans un petit réduit ; je me sens renaître sous le ruissellement de l'eau qui achève de balayer de mon esprit l'incertitude des visions nocturnes, où le proche et le lointain semblaient se déverser l'un dans l'autre ; je regagne ma chambre étouffante, puis, vêtu de tussor ou de

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

toile blanche, je descends déjeuner. Je suis servi par un jeune Chinois, placide et affable. Mon repas se compose de fruits jaunes qui rappellent les melons de chez nous, d'inévitables œufs à la coque et de thé. Au bout d'un instant, je dis en russe au serviteur chinois : « Encore une tasse. » Il rit et m'apporte une autre tasse de thé.

Je sors. Il fait chaud. Après avoir fait quelques pas, je m'assieds sur un gros tronc d'arbre abattu, dans l'ombre verte, devant la Mer, j'allume une cigarette et je sens que, pour garder ma bonne humeur, il ne faudrait pas bouger. Ensuite je retourne vers la terrasse de l'hôtel et je constate qu'on n'a pas encore fait ma chambre. C'est tous les jours la même chose.

— Marie ! dis-je à la jeune Samoane qui flâne inoccupée, et je jette un regard de désapprobation sur ma chambre.

— Bien, Mister, répond-elle en son anglais baroque. Elle me tire en riant par la manche, fait un geste maniéré, prend une cigarette sur la commode, l'allume, s'assied sur une chaise, ou le plus souvent sur le lit, parce que c'est plus doux. Mais cela ne fait pas avancer son ouvrage. Essayer de persuader quelque chose à Marie, — (Malia, comme prononcent les Samoans), — c'est une entreprise parfaitement inutile. Je prends un livre et m'en vais au salon de lecture.

Cependant cette Malia n'est nullement dépourvue d'intelligence. Nous avons parfois des conversations dont voici un exemple :

— Quel âge avez-vous, Marie?

— C'est défendu d'en parler.

— Allons, quel âge avez-vous?

— Un, deux, trois, quatre...

Elle compte sur ses doigts, arrive à dix et me regarde d'un air significatif. Mais je sais

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

bien qu'elle a plus de dix ans. Je lui demande ce qu'elle veut dire. Alors, en silence, de peur que quelqu'un ne l'entende, elle montre ses dix doigts, puis avec un geste de magie elle trace un 2. Cela signifie qu'elle a vingt ans, âge assez avancé pour une femme d'ici.

— Avez-vous un fiancé, Marie?

— Non.

— Avez-vous un bon ami?

— Oui, j'ai un bon ami.

— Qui est-ce?

— Ce petit, là, qui fait de la limonade.

— Vous lui donnez des baisers?

— Naturellement.

— Vous n'avez pas d'autre ami que lui?

— J'ai assez d'un seul.

Depuis quelque temps, mon voisin, dont la chambre communique avec la mienne par un grillage de fil de fer situé sous le plafond, garde sa lampe allumée toute la nuit, ce qui m'empêche de dormir. Je dis à Marie de parler à ce voisin et je demande qui il est. Elle prononce un mot que je n'arrive pas à comprendre. J'insiste. Elle porte les doigts à son front qu'elle frotte, en expliquant : « C'est l'homme qui fait que là-dedans tout s'embrouille. » J'ai compris : c'est le barman de l'endroit, celui qui sert la bière, le vin du Rhin, le whisky, encore et toujours le whisky avec lequel tous les Anglais et les Allemands d'ici s'enivrent du matin au soir, bien que dans les pays chauds cette habitude soit plus néfaste encore que dans nos climats du Nord. On ne vend pas aux indigènes de ces boissons fortes. Mais ils s'en procurent par la ruse et ils confectionnent eux-mêmes leur *kava* enivrante. Sous l'influence du vin, les Samoans n'éprouvent qu'une légère excitation et se mettent à chanter sans arrêt. Je n'ai jamais observé chez eux cette ivresse

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

agressive et querelleuse, si fréquente chez les Européens. Leurs âmes sont plus saines, plus limpides, de même que leurs corps sont incomparablement plus vigoureux, plus équilibrés que les nôtres.

Avant cinq heures je ne m'éloigne guère de la maison. Ensuite je sors pour une longue promenade. Parfois je monte, par delà la cascade et le bosquet de bambous, sur la montagne escarpée où est enterré Stevenson qui vécut plusieurs années à Samoa, qui apprit la langue du pays et sut inspirer aux indigènes un amour tel qu'après sa mort ils s'offrirent spontanément à transporter le lourd cercueil sur cette éminence abrupte, d'où l'on domine l'admirable étendue des lagunes coralliennes et du libre Océan chatoyant au Soleil. Le tombeau de Stevenson est toujours entouré de fleurs de pourpre ou d'or. Un tel tombeau eût fait envie à n'importe quel Viking, hôte errant des espaces marins.

Après dîner, nouvelle promenade dans la nuit constellée, tandis qu'un mystère se dégage des palmiers et que la Mer a des murmures d'appel et de souvenir. Les Samoans s'attardent à veiller dans leurs maisons ouvertes. Je sais combien ils sont oisifs ; à travers les branches j'en vois qui jouent aux cartes. Sur toutes choses règne la paix, le contentement, le repos, comme cela arrive chez nous, lorsqu'on est très jeune, lorsqu'en été, fuyant la ville, oubliant le lycée monotone, on s'assied, la nuit, seul, au bord de la rivière, le regard captivé par les lucioles dont le scintillement ravive en nous la délicieuse blessure du désir amoureux.

Mes pensées s'en vont au loin. Je suis triste. Je languis. Je m'endors.

Mon aimée est ici, tout près de mon cœur. Mon aimée est là-bas, à l'autre bout du monde.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Je ne puis vivre que de cette façon. C'est là la grande douleur et la grande joie de mon âme. Ma pensée triomphe du temps et de l'espace, je sais faire vivre mon âme en des lieux divers, comme à cette heure sur des pays divers brille et palpite cette nuit étoilée qui étreint le monde. Sens-tu battre mon cœur, bien-aimée qui te blottis ici contre moi? M'entends-tu, bien-aimée, dans le lointain de l'univers où tout est ainsi fait que le don de joie est en même temps un don de souffrance?

Elle se hâtait vers un rendez-vous, cette jeune fille tongane, vêtue de vert. Mais n'ai-je pas senti tout de suite que je l'aimais, que je l'aimerais toujours? Cette belle Samoane qui passa près de moi lorsque j'étais assis sur une souche d'arbre, devant la Mer, en compagnie d'une jolie femme, et qui, après un moment d'hésitation, vint s'asseoir à côté de moi, — est-ce qu'elle ne m'aimait pas? Elle voyait bien que je n'étais pas seul. Mais cela lui était égal. Son désir allait vers moi. Et elle me dit de sa voix chantante : « Talofa ! » « Amour à toi ! » Elle n'alla pas s'asseoir à côté de ma compagne, ne sachant si cela plairait à celle-ci. Mais elle savait que mon regard était plein de cette même soif d'amour, solaire, océanique, qui brillait dans ses yeux à elle, ses yeux profonds de femme samoane. Alors, simplement et hardiment, elle s'installa à mon côté. Elle me parla pendant quelques minutes, disant combien tout à Samoa, — le Ciel, la Mer, les hommes, les fleurs, — est *léléi* (beau). Et, me berçant du souffle tendre de ce *léléi*, elle demeura auprès de moi juste le temps que dure une visite de politesse dans le monde le plus raffiné, puis s'en alla, disant : « Tofa ! » — « La paix soit avec toi. » Mais sa présence avait duré juste le temps qu'il fallait à l'amour pour

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

étreindre de ses flammes son cœur et le mien. Deux cœurs venaient de comprendre l'amour, et le troisième n'en fut pas blessé. Car la grande lumière porte en elle la grande bénédiction, et la vue seule de l'Océan rend libre toute âme humaine.

Oh, pourquoi donc, pourquoi ne pouvons-nous toujours vivre avec l'Océan?

Assis sur la terrasse, je lis une pénétrante histoire humaine qui raconte comment un être aimant torture l'aimé par son amour. Cette histoire a été écrite jadis, au moment où les hommes cessèrent de s'entretenir avec la Terre et la Mer ; depuis lors, dans les pays différents, de différentes écritures, mais avec la même cruauté aiguë, ils s'appliquent à la recopier.

Sioné, le jeune serviteur Samoan, beau garçon plein de gaîté, qui aide parfois « Malie » à faire les chambres, ou plutôt à ne pas les faire, — vient de passer rapidement devant moi dans la lumière du soir. Il est entré dans ma chambre, il s'y attarde à déplacer des objets. « Il doit chercher des cigarettes », me dis-je. Enfin il reparaît, et d'une voix étonnée, sur un ton d'exigence presque enfantine, il s'écrie : « J'ai cherché partout du papier à lettres et je n'en ai pas trouvé ! » N'est-ce pas attendrissant? Il a besoin d'écrire à sa bonne amie, il s'en va le plus simplement du monde dans la première chambre venue où il pense trouver du papier à lettres. Quoi de plus naturel? Je me lève ; je lui donne toute une provision de papier et d'enveloppes. Je n'ignore pas que les Samoans aiment le beau style, comme les Mexicains de l'antiquité. Bien des feuilles seront déchirées avant que son amoureuse éloquence ait dûment assemblé ses expressions. Sioné me répond par un ronronnement et disparaît. Il porte ses habits de fête; à son oreille gauche, il a passé

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

une énorme fleur rouge. La lettre qu'il écrira ce soir sera bien belle. Le rythme précis de son âme est celui qui permet à l'homme de se sentir chez lui dans l'univers entier ; les actions mêmes qui, sans cette harmonie chantante de l'âme, paraîtraient indélicates, ne produisent qu'un effet de beauté dans cette musicale clarté du sentiment.

De nouveau la chaleur. On étouffe. Cette fois, réellement, il fait trop chaud. N'importe quel froid, plutôt que cette chaleur qui vous anéantit ! Le froid est inhospitalier, mais il n'abolit pas la pensée. Ici, du matin au soir, je demeure dans une léthargie. Impossible de lire, d'écrire ou de me promener. Or je suis un Européen, un être actif. Si nous n'avons pas quelque chose à faire, que nous reste-t-il en ce monde?

Ainsi accablé, je demeure assis sur une souche blanchie, près de la grève ; je regarde passer les poissons dans l'eau basse, je regarde palpiter doucement la vague qui vient de sursauter. Au-dessus de moi se penche un arbre couvert de fleurs blanches, larges coupes épanouies, à l'odeur narcotique. Comment appelle-t-on cet arbre? Je ne sais plus. J'ai oublié. J'ai tout oublié. J'ai oublié tous les hommes. J'essaie de me lever. Impossible. J'essaie de reprendre le contrôle de mes pensées. Mais peut-on appeler pensée cette rêverie somnolente qui s'accroche obstinément à une seule question : « Pourquoi ces palmiers bordent-ils toute la ligne de la côte? Pourquoi sont-ils tendus vers la Mer et le Soleil? Pourquoi? »

Des heures vont passer ainsi. Plus tard, lorsque la Nuit, suivant le rapide coucher du Soleil, aura allumé ses multitudes d'étoiles inconnues en Europe, alors seulement, tel une ombre, je m'en irai sur la grève, le long des

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

palmiers irréels qui pénètrent toute mon âme de leur musique, comme les colonnes d'un temple égyptien élèvent leur chant dans l'esprit.

Que sais-je, qu'ai-je vu au cours de ma journée? Et voici que je me noie dans la nuit qui n'a ni mesure ni limite. Il me semble que je dormais, je ne sais où, dans un monde étranger, et qu'ici seulement, en me réveillant dans cette nuit d'étoiles, toute bercée, parmi le rêve rythmique, par le flot qui bat le récif de corail, je m'entretiens avec l'Ame du monde, dont pour la première fois je sens distinctement la présence en toute chose.

Cet adolescent nu, au corps doré, qui un jour s'approcha de moi et me demanda qui j'étais, en exprimant par le son de sa voix qu'il haletait d'émotion, pour me faire sentir qu'il comprenait bien quel homme extraordinaire il voyait devant lui, — c'était un messager des lointains préhistoriques ; je reconnus en lui un frère oublié, avec qui, dans un long *canoa*, je voguais jadis à la découverte d'un univers nouveau, après avoir renié le vieux monde des choses encombrantes.

Cette femme étrange et sans âge qui, comme un fantôme du passé préhistorique, fixa sur moi ses yeux étincelants lorsque je passais devant sa maison, — qui me tendit une branche fleurie, — qui me fit sentir l'Éternité en prononçant ses salutations : — Talofa, Tofa, — d'une voix profonde que je n'oublierai jamais, — cette femme m'a impérieusement révélé que jusqu'à ce jour j'avais vécu dans un monde faux.

Oui, c'est seulement en ces lieux qui, pendant des semaines entières, ne voient aborder nul navire des régions où les peuples couvent des projets sanglants, où les êtres isolés se déchirent entre eux, c'est ici seulement que, respirant

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

l'amour et la liberté, je marche non pas dans la rue, ni sur une propriété foncière, mais sur une planète, c'est ici que je contemple ma pensée tout entière parmi les étoiles de l'Océan, c'est ici que j'aime chacun, que j'aime toute chose, que je fais inéluctablement partie de l'amour universel.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

LES MAORIS

JUSQU'A nos jours, dans un dernier asile insulaire, au fond de l'extrême région australe du Pacifique, subsistent des descendants de la race polynésienne, jadis nombreuse, et qui éparpilla ses tribus sur des îles aussi éloignées les unes des autres que Hawaï et Samoa, Tonga et les Marquises, Taïti et ce paradis volcanique des fougères arborescentes, des araucarias géants : Hawaïki, l'empire des Maoris, que les navigateurs d'Europe ont surnommé la Nouvelle-Zélande.

Race de couleur foncée, race forte et belliqueuse. Guerriers, ils ont de tout temps aimé le corps à corps ; ils aimaient la guerre au point que s'il leur arrivait d'apprendre que les ennemis assiégés par eux souffraient de la faim, ils envoyaient de la nourriture à ceux-ci, afin que, rassasiés, ils eussent plus de courage et que le combat y gagnât en beauté martiale.

Il en reste encore quelque quarante mille, mais dans les conditions nouvelles de leur existence ils ne manqueront pas de s'étioler rapidement sous la férule anglaise ; ces sportsmen parlementaires contribuent d'ailleurs à leur dégénérescence, avec le concours de leurs missionnaires hypocrites, de leur stupide Armée du Salut et de leur infaillible whisky.

L'adolescent, hier encore chéri des fées qui lui

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

murmuraient leurs contes et leurs légendes, le frais et provoquant jeune homme qui n'a pas encore eu le temps de démêler ses propres facultés ne redeviendra plus jamais ce qu'il fut naguère, si quelqu'un, par traîtrise, le pousse à s'enivrer et l'entraîne dans un lupanar. Plus jamais. Il pourra cependant redresser les tiges brisées de son âme en déroute. Mais s'il s'agit d'une tribu entière qui, dans la plénitude de son avril, s'est trouvée face à face avec les intrus de la race pâle, avec l'automne dévorant de l'Europe, avec cet hiver froid, indifférent au bien d'autrui, — une telle tribu ne pourra plus jamais ressaisir les forces fécondes du premier printemps, de cette époque triomphale des débuts, si sage en sa naïveté, si profonde en sa spontanéité, si innocente en sa cruauté. Sur toutes les îles du Pacifique, les Polynésiens disparaissent avec une rapidité singulière ; s'il arrive que leur déclin se ralentisse, comme en Nouvelle-Zélande, leur faculté créatrice n'en dépérit pas moins et nul remède ne saurait en prolonger l'existence.

Sapho l'a dit :

O fleur virginale ! O fleur virginale !
Tu m'as quittée. Où donc te caches-tu?
Une fois loin de toi, il n'est plus de retour,
Plus de retour pour moi. Jamais plus.

Je songe à ces jeunes filles bronzées, qui affrontent les morsures du tatouage. Les femmes maories se font tatouer le menton et le contour des lèvres, ce qui constitue la plus atroce des tortures. Je songe aux gamins joyeux, tantôt se baignant dans les petits étangs d'eau chaude qu'alimente le bouillonnement des sources jaillies d'on ne sait quelles profondeurs infernales, tantôt dansant, avec des grimaces

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

comiques et menaçantes, la haka, étrange danse guerrière de leurs ancêtres anthropophages. Je songe à certain vieillard vénérable de Rotoroua : assis au seuil de sa maison décorée de sculptures merveilleuses, il expliquait à un jeune Maori comment on conduit le burin pour que le bois inerte s'anime sous les vivantes légendes des figures symboliques, des monstres terribles, impitoyables envers l'ennemi, mais bienveillants envers ceux qui honorent fidèlement les esprits des forêts et des eaux de Hawaïki. Je songe à la belle Raouoriva, Feuille d'Olivier, qui m'accompagnait le long des petits lacs chauds et des crevasses fumantes parmi les exhalaisons volcaniques de Wakareva ; là, je visitai avec délices un temple païen, tout en écoutant, à travers le murmure liquide d'une voix féminine, l'histoire de l'antiquité où les mers et les lacs, les oiseaux et les forêts s'entretenaient encore directement avec les hommes.

Je me souviens comment un jour, en terminant un de ses récits, Raouoriva dit, avec un sourire intelligent et subtil : « Cela se passait au temps où les Maoris aimaient encore à manger des hommes. Ils ne connaissaient pas autre chose ; — qu'ils étaient drôles ! » Et son regard, tout à coup changé, sembla se tourner vers je ne sais quelle perspective intérieure. Moi-même, cependant, — n'est-ce pas étrange? — je pensais au mot d'un de ces savants français dont les paradoxes cinglants dénotent souvent tant de justesse et de perspicacité : « Manger un homme n'est pas un péché. Ce qui est un péché, c'est de le tuer. »

Il y a une grande part de vérité dans ce mot, s'il n'est pas, tout entier, une vérité. En tous cas, si les Maoris mangeaient leurs ennemis, ce n'était pas un péché, c'était l'aveuglement de l'aube primitive. Le jour commençait à poindre,

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

il n'était pas encore venu. Mais nous, lorsque nous tuons, nous commettons un péché certain ; jusqu'où rejaillit le sang que nous versons? jusqu'où se propagent ses marques et ses maléfices? — on ne saurait s'en rendre compte, on ne saurait y songer sans effroi.

En nous bornant à reconnaître les seuls meurtres commis sur le terrain du contact entre les peuples, nous verrions encore surgir toute une foule, se hérisser toute une armée de points d'exclamation. Mais à quoi bon dresser les lances menues de ces signes? Vaine besogne. Ce qui a été, sera.

J'ouvre un livre et j'y trouve ce qui suit :

« Les hommes dont la convoitise ne se laisse arrêter ni par les mers, ni par les montagnes, ni par les déserts, dont l'ambition ne se borne point aux limites de l'Europe et de l'Asie, peuvent-ils demeurer en paix, se contentant de ce qui leur appartient, sans chercher querelle aux autres, si leurs domaines se touchent dans un voisinage immédiat? Non, ils ne cessent de guerroyer entre eux. L'avidité et l'envie sont leurs passions naturelles. Les notions de guerre et de paix sont pour eux une monnaie dont ils se servent selon les circonstances, ayant pour but non pas la justice, mais leurs intérêts personnels. Ils sont moins blâmables quand ils luttent ouvertement sur le champ de bataille que quand, sous le masque de la justice et de l'amitié, ils dissimulent leur iniquité momentanément désœuvrée. »

Auquel de nos auteurs contemporains attribuez-vous ces lignes? A quelque socialiste français? A quelque délégué anglais à la Conférence de La Haye? Non, elles se trouvent dans Plutarque, parmi ses réflexions au sujet de Pyrrhus. Il y a certains petits rouages qui restent toujours les mêmes au cours des siècles.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Je méditais avec lassitude non plus sur la grossièreté avec laquelle les hommes d'Europe commettent leurs crimes dans les colonies, ni sur le mensonge de leurs propos ou de leurs serments, mais sur la laideur qui caractérise leurs propres patries et leurs guerres, cette laideur générale, dépourvue du moindre prestige; le désir me vint alors de reconstituer avec ses traits épars la figure guerrière de ces intrépides laboureurs des mers lointaines, qui, plusieurs siècles avant Colomb, avant les Vikings scandinaves eux-mêmes, traversaient les océans, à la recherche de l'Inconnu, qui, dans l'élan irrésistible de leur volonté, savaient se battre gaîment et mourir en lumière, — de ces Maoris qui rendaient des honneurs au cadavre du premier ennemi abattu et brûlaient pieusement son cœur, en offrande à Ouénoukou, le dieu de la guerre.

Les Maoris croyaient jadis à un certain présage : si, au moment de partir en guerre, ils voyaient paraître un arc-en-ciel derrière leur armée réunie, ce signe favorable annonçait la victoire. Mais si l'arc dressait sa courbe au-dessus du chemin qu'ils devaient suivre, c'était un avertissement : le dieu de la guerre leur apprenait ainsi qu'ils devaient s'attendre à une défaite et qu'il était préférable de ne pas interrompre les travaux pacifiques.

N'y aurait-il pas lieu de transformer ce présage en une règle d'or pour notre époque à nous? Partir contre l'ennemi en laissant derrière nous l'arc-en-ciel, la splendeur des couleurs harmonieusement combinées ; n'entreprendre la guerre que sous les feux célestes de l'arc-en-ciel haut dressé, en dédaignant les mobiles d'une basse hostilité ; ne pas aller à l'encontre du clair emblème de la paix, ne pas violer la beauté d'un autre, dans sa lumière propre ;

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

contempler sans envie, par les fenêtres de notre demeure, la floraison sept fois triomphale des jardins d'autrui...

Guerriers de naissance, les Maoris tenaient pour un grand honneur et un grand mérite de tomber sur le champ de bataille. Mourir paisiblement dans son lit leur semblait aussi terne, aussi peu souhaitable que l'extinction fumeuse et noire d'une flamme, que la fin d'un lumignon épuisé jusqu'au bout. Un chef célèbre de la tribu de Té-Atiava, après avoir accompli maint exploit, après avoir terrassé dans un combat singulier le chef ennemi, mourut enfin ; mais il mourut pendant une période de paix ; alors un de ses contemporains et amis lui chanta la chanson suivante :

Mon camarade, je suis triste.
Ma douleur me ferait sentir
Un aiguillon bien moins cruel
Si tu étais mort au combat,
Si dans la soudaine bataille
L'ennemi tombant sous tes coups
Avait couronné ton trépas.

Habile à se cacher, tel un esprit des bois ou des cavernes, dans la montagne et dans la brousse, parmi les araucarias gigantesques et les fourrés de fougères, parmi les arbres à chou et les spinifex hérissés, dans les marais mouvants et les grottes de stalactites dont les voûtes recèlent l'étincellement des milliers de lucioles sur l'eau muette des rivières souterraines, — le Maori restait insaisissable pour l'adversaire puissant qu'il trouva dans la personne de l'Anglais, si avide de s'emparer du bien d'autrui ; il sut opposer à l'envahisseur britannique une résistance plus acharnée encore que ne le fut plus tard celle des infaillibles tirailleurs boers.

Voici une formule d'incantation maorie qui

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

évoque puissamment cet art de devenir insaisissable au besoin :

Araignées, couvrez-moi de vos toiles,
Enterrez-moi, ô fourmis,
Animaux, ouvrez-moi vos tanières,
Laissez-moi pénétrer dans vos antres.
Serrez la toile, fil contre fil.
Regardez maintenant, ennemis !
Courez en haut, courez en bas,
Que voyez-vous? Rien qu'un désert.

Et voici ce que dit la chanson d'alerte que composa, il y a deux cents ans, le chef Toré-Kagué, dans l'île de Motutava :

J'écoute le cri
De l'oiseau, là-bas :
« Takoïkoï, takoïkoï,
« Takéri, takéri. »
Lorsque vient l'aube,
J'entends : « Takoïkoï, »
J'entends : « Takéri. »
Vague après vague
Murmurent à peine,
Devant le rempart
Se tient l'ennemi.
Aux armes !

Takoïkoï et *takéri* sont des onomatopées reproduisant le cri du cacatoès qui s'éveille le premier dans les forêts néo-zélandaises et qui, très prudent lui-même, devient un avertisseur involontaire, car le moindre passant excite son inquiétude. « Vague après vague » est une figure qui indique la débandade et le désœuvrement de l'ennemi : les vagues « murmurent à peine ». Instant favorable pour l'attaque brusquée par-dessus le rempart. Dans leurs commandements guerriers, les Maoris prenaient pour exemple le langage des oiseaux et des vagues. Fils de la terre et de l'eau.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

De même que les Samoans, qui ignoraient l'arc et les flèches, les Maoris excellaient dans le corps à corps. Ils se servaient de belles massues sculptées, en os de baleine ou en bois massif, couvertes d'ornements. Munis de ces armes et de quelques mousquets démodés que leur avaient cédé des baleiniers de passage, ils combattaient bravement les Anglais, armés à l'européenne ; ceux-ci avaient commencé d'abord par leur extorquer des terrains, en échange de clous, de hameçons, de paquets de cordes, d'un baril de poudre accompagné d'un mousquet rouillé ; ils revinrent plus tard en qualité de colons, apportant la bonne nouvelle des baïonnettes et des balles, et finirent par s'emparer des deux îles de Hawaïki.

Certain géographe dit que les Européens font généralement leur apparition dans les régions sauvages ou demi-sauvages des autres continents et archipels sous quatre aspects différents : marchand, missionnaire, conquérant, planteur. Excellente compagnie que ce carré vivant ! L'un porte le mètre, l'autre la croix, le troisième l'épée, le quatrième le fouet. Et je me suis laissé dire, par des personnes compétentes, qu'en Afrique, par exemple, — et ailleurs encore, — le véritable fléau des indigènes n'est pas celui qui porte l'épée, mais, contrairement à tout bon sens, à toute dignité humaine, — celui qui porte la croix.

De même que les Samoans, les Maoris restent en général profondément insensibles à la doctrine religieuse dont les représentants ne considèrent pas comme strictement indispensable la conformité de leur enseignement avec leur vie. Les Maoris aiment d'un amour terrestre leur terre, leur terre nourricière ; ils ont, pour en parler, des expressions touchantes, eux qui se sont battus contre un ennemi plus fort qu'eux

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

pendant des années et des dizaines d'années. « La Terre, disent-ils, c'est notre *waïu*, c'est le lait de notre mère. Tout ce que nous possédons, c'est notre terre. Sans la terre, nous sommes pareils aux oiseaux lorsque l'arbre est abattu et qu'ils ne savent où se poser. Depuis le berceau, la terre est notre vie même, notre lait maternel. »

Passionnément épris de leurs barques, chacun d'eux fait remonter les origines de sa famille à tel ou tel de ces *canoas* légendaires, longs bateaux qui pénétrèrent dans le Pacifique, venant d'on ne sait quelle partie des mers indiennes, peut-être du golfe Persique, ou peut-être du Caucase prométhéen, cette limite dressée entre deux mondes. Comme les Slaves, leurs frères lointains, les Maoris aiment les charmes et les sortilèges magiques. Il y a une singulière énergie dans leur Incantation pour l'Embarquement :

Voici que planent sur nous
Les oiseaux prophétiques,
Moumougaou, Karéto.
Ces oiseaux de sagesse
Nous ordonnent de suivre
Les présages du Ciel.
En avant ! Plus vite !
Plonge, la rame ! Plonge !

Bûchers allumés,
Feux de Ranghi-Ngatata,
Aux précipices de Maounga.
Regarde les plumes qui volent.
Ailes de notre canot,
Tranchants de nos rames, —
Vite ! Plus vite encore !
Plonge, la rame ! Plonge !

Une bravoure toute martiale, toute spartiate, éclate dans le Nghéri, le Chant de Guerre des Maoris. On y entend le pas cadencé et rapide

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

des soldats vigoureux, on y devine la danse des glaives :

Qu'attend votre courage
Pour flamber de fureur?
Qu'attend votre courage
Pour rugir, incendie?
Voici le flot grondant, courant,
Voici le flot battant, vivant,
Dites adieu à vos enfants!

Que faut-il entreprendre?
Regardez comme elle accourt,
La Mer bouillonnante,
Regardez comme elle bout,
La Mer assaillante,
Hardi! Aux armes!
En avant!

Ce chant de guerre retentissait encore pendant le dernier combat romantique des Maoris, le célèbre combat d'Oracaou qui eut lieu le dernier jour du martial mois de mars, en 1864. James Cowen, qui a vécu toute sa vie parmi les Maoris, a retracé le tableau de ce combat d'après les récits des témoins survivants. Une foule de trois cents Maoris, y compris des femmes et des enfants, s'était barricadée à Oracaou, dans une redoute hâtivement construite, — suprême défense du dernier roi maori. Elle fut assaillie par les Anglais, au nombre de dix-sept cents. A peine trois centaines contre deux mille environ ! Cependant tel fut le courage des Maoris que trois jours et trois nuits ils résistèrent aux feux de l'artillerie, aux fusils et aux baïonnettes. Cowen évoque la figure tatouée de Toupotaghi, le digne vieillard qui, à travers la fumée et la flamme du combat, à travers les brumes d'une longue période d'effacement progressif, nous apporte son récit héroïque :

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

« Nous étions trois cents, dit Toupotaghi : Vingt femmes avaient suivi leurs époux ou leurs frères. Nous n'avions pas beaucoup de nourriture : à peine quelques pommes de terre. Nous n'avions pas d'eau du tout ; et notre soif fut grande le deuxième et le troisième jour. Nous ne pouvions nous humecter la gorge qu'avec des pommes de terre crues et du jus de citrouille. Nous priions et chantions des hymnes. Un de nos chefs, qui était en même temps un prêtre, adressa une prière à Jésus-Christ pour qu'il nous protégeât contre la colère des blancs.

« Nous penchions la tête en cachant nos yeux de nos mains. A ce moment j'aperçus un des nôtres qui se tenait sur une éminence. Il me fit signe et me dit de regarder. Alors je vis : les soldats blancs venaient sur nous. Les prières terminées, je donnai l'alarme. Nous avions des fusils à un coup et des fusils à deux coups, mais peu de munitions. La plupart d'entre nous étaient vêtus de pagnes en toile de lin. Les soldats nous entourèrent de toutes parts ; ils tiraient sans arrêt. Ils se mirent à nous foudroyer avec leur canon, du haut de la colline. Ils approchèrent en creusant le sol et nous lancèrent des grenades à main. Beaucoup de ces grenades éclatèrent dans nos rangs. La mèche de quelques autres tardait à se consumer ; nous les ramassions, nous les jetions sur l'ennemi et elles éclataient là d'où elles étaient venues.

« Le canon tonnait, les balles sifflaient. Nous tentâmes plusieurs sorties. Deux d'entre nous s'aventurèrent au dehors. Té-Gounrama fut tué devant la barricade. Nous tuâmes et blessâmes beaucoup d'hommes. Je tuai ce jour-là un soldat sur la colline de l'est. On tirait même la nuit, bien qu'on n'y vît goutte. Alors les souffrances commencèrent. La soif au milieu

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

des morts et des blessés. Je dis : « Tenons bon jusqu'à ce que nous soyons tués. » Révi dit : « Nous tiendrons. » Il alla trouver Raouréti, et il alla trouver Paérata, et il alla trouver Té-Ghéoughéou, et tous dirent : « Nous ne reculerons pas. Nous nous battrons. » — « C'est bien », dit Révi. Nous nous battîmes toute la journée, nous nous battîmes toute la nuit. Nous préparâmes quelque chose à manger ; il était difficile de manger, chacun souffrait de sa gorge desséchée. Cependant les chefs nous encourageaient et les femmes se joignaient aux hommes pour chanter des chansons, afin que l'ardeur n'abandonnât point nos âmes. Té-Ghéoughéou dansa une danse guerrière, et ses hommes avec lui. On chantait des chants de bravoure. Cent soixante Maoris furent tués pendant les trois jours de combat. Il y eut aussi beaucoup de blessés. Les autres purent se frayer un chemin et se dispersèrent. »

Un officier anglais du nom de Mare, qui avait pris part à ce combat, raconte dans ses souvenirs : « Le général Cameron voulut parlementer avec eux. Je leur dis : « Amis, écoutez bien, voici la parole du général : grande est son admiration devant votre courage. Arrêtez-vous. Cessons de combattre. Venez vers nous, afin que vos corps soient épargnés. » Je vis les têtes se pencher les unes vers les autres ; les Maoris tenaient conseil. Distinctement sonna la réponse : « Ami, je te combattrai toujours, toujours. » Je dis : « C'est bon pour vous autres, les hommes ; mais il ne convient pas que les femmes et les enfants soient tués. Laissez-les sortir. » Quelqu'un demanda : « Comment sais-tu qu'il y a des femmes ici? » Je répondis : « La nuit, je les ai entendues pleurer les morts. » Au bout d'un instant, une autre voix reprit : « Si les hommes meurent, les femmes et les enfants doivent

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

mourir aussi. » Je compris que c'était définitif et je dis : « C'est bien, les paroles sont terminées. »

C'est en 1908 seulement que mourut, dans le petit village de Mokaï, une certaine Agoumaï, sœur d'un chef et héroïne elle-même de ce combat qui fait songer aux braves de Léonidas. Elle avait reçu quatre blessures : une balle l'avait frappée au côté droit et était ressortie du côté gauche ; une autre lui avait traversé l'épaule pour ressortir par le dos ; elle eut aussi le pouce de la main gauche enlevé et la main transpercée. Cependant elle guérit et vécut encore un demi-siècle moins quelque six ans, — débris vivant d'un noble passé, lingot d'or arraché à la fumée des incendies.

Les Maoris ont une berceuse nationale. Chaque peuple possède des berceuses admirables dont les mélodies, comme le miroir vespéral d'un lac, reflètent les branches tranquilles des saules, les étoiles apaisées, la fine faucille de la Lune nouvelle. Mais certes il n'est pas de peuple qui possède une berceuse comparable à celle que la mère maorie chantait à son enfant. Seul le Slave héroïque du Sud, le Serbe, ou le Bulgare seraient peut-être capables de chanter ainsi. Voici cette berceuse :

Tu nous viens du rocher céleste, ô mon enfant,
Tu es né, ô mon fils, dans les suprêmes Cieux,
Tu es né dans le Ciel stable, tout en haut,
Tu viens du Dieu du Ciel, ô mon petit enfant.

Le très puissant Ranghi lui-même te gardait,
Avec Tané, le Dieu des bois, des oiseaux vifs,
Et le troisième était Païa, le Constructeur,
Celui qui sépara le Ciel clair et la Terre.

Tu es venu des Ouragans, ô mon petit,
Tu es venu des Vents sifflants et tournoyants,
Des feux ardents qui rejaillissent en éclairs,
Du grondement terrible des Tonnerres.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Il m'a été donné de contempler un collier précieux de perles noires. Je n'ai plus rencontré de perles semblables. Si riche que soit la Mer, elle n'a pas toujours de ces caprices fantasques. Des siècles durant, ce collier était demeuré dans son secret. Une princesse seule pouvait le regarder ; elle le montrait au vent du large pour qu'il l'agitât doucement, ou bien aux sables marins, pour faire jouer un instant ces perles sombres sur la poussière d'or apportée par les vagues bleues. Mais des hommes l'ont su, ils ont découvert le collier. Le fil est rompu, les perles tombent. Elles tombent.

Tel est le destin des Maoris.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

LES TROIS AMOUREUX

CONTE MAORI

UNE vapeur montait des sources chaudes. Au loin s'étendait un lac bleu. Nous étions assis devant une maison de bois sculpté. Un arbre menu penchait ses grandes fleurs roses vers nos visages, — vers le mien, visage pâli d'homme blanc, vers le beau visage bronzé de la jeune fille maorie.

Raouoriva, Feuille d'Olivier. Belle Olive. Nom qui chante dans mon âme.

Assis auprès d'Olive qui me racontait quelque chose, j'étendis la main et j'effleurai ses doigts. C'est un geste qu'il m'est souvent arrivé de faire, en des circonstances analogues et dans les pays les plus divers. Mais cette fois il eut des conséquences inattendues. Je sentis aussitôt en moi je ne sais quelle soumission d'esclave devant cette beauté maorie, tandis qu'elle, cette capricieuse Raouoriva, secouait sa tête encadrée de boucles noires, tournant vers moi l'éclat de ses sombres prunelles et disant, à la manière d'un refrain :

— Voyageur, voyageur, tu ignores sans doute un de nos contes. Je vais te le raconter.

Vois-tu, là-bas, ce lac, ce lac bleu? Autrefois il y avait, à cet endroit, la Mer, — Moana, la Mer sur qui planent toujours des mouettes ;

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

l'oiseau poursuit l'oiseau, et l'oiseau ne trouve pas son oiselle ; et il arrive aussi qu'un oiseau voit tout de suite l'autre oiseau qui le regarde, comme cela, les yeux dans les yeux, et leurs ailes s'entre-effleurent, aile contre aile, comme la main contre la main ; ils s'élancent, ils tournoient, ils s'envolent vers une île, leur île à eux, où tous deux vivent dans la joie.

Il y a bien, bien longtemps, alors que cet endroit ne s'appelait pas encore Rotoroua, alors qu'il n'avait point de nom encore, vivait ici un grand chef guerrier, Wakaüi-Kaï. Il avait terrassé beaucoup d'hommes avec sa massue et les quatre côtés du pays l'avaient choisi pour leur maître. Sa maison sculptée était toujours entourée de ses fidèles dont les regards perçaient la nuit comme le jour. Toutes choses lui étaient favorables à l'exception d'une seule : il désirait avoir des fils et n'en avait pas ; il n'avait qu'une fille, Hiné-Moa, d'une beauté merveilleuse. Il veillait sur elle. Il se proposait de lui donner pour mari le plus brave de ses guerriers. Il la gardait précieusement, mais il ne put la garder jusqu'au bout.

Certains jours, certains soirs, dans la maison sculptée de Wakaüi-Kaï, jeunes gens et jeunes filles se réunissaient pour danser et se parler à voix basse, pour chanter des chansons et poser des énigmes. Il y avait parmi eux trois jeunes gens plus épris que les autres de la beauté de Hiné-Moa. Le premier s'appelait Kaï-Véka, le deuxième Tiki, le troisième Toutané-Kaï. Tous trois avaient été frappés par la démarche, les regards, la manière de danser de Hiné-Moa, et la merveilleuse jeune fille les avait distingués tous trois dans la foule des beaux jeunes gens.

Les trois garçons aimaient la musique, et chacun d'eux possédait un instrument. Kaï-Véka, qui avait un caractère lent, avait choisi

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

une trompe de berger. Tiki l'agile jouait du pipeau. Toutané-Kaï le bien fait préférait le cor de chasse.

A la nouvelle Lune du Printemps, lorsque les oiseaux des bois chantent et font l'amour, jeunes gens et jeunes filles dansaient devant les bûchers allumés. Fille et garçon, garçon et fille, chacun avec tous les autres, aucun tout seul, celui-ci avec celle-là, garçon-fille, fille-garçon.

— Qu'est-ce donc qui vient de passer là-haut? dit Kaï-Véka à Hiné-Moa en montrant la forêt.

— C'est un vampire, répondit Hiné-Moa. Et leurs mains s'unirent un instant.

Garçon et fille, fille et garçon, la danse allait son train.

— Qu'est-ce donc qui vole là-haut? dit Tiki à Hiné-Moa en montrant la forêt.

— C'est un hibou, répondit Hiné-Moa.

Et leurs mains un instant se touchèrent.

Regards des garçons vers les filles, propos des garçons aux filles, prompt coup d'œil des filles vers les garçons. La danse continue, la Lune brille.

— Qu'est-ce donc qui passe ici? demanda Toutané-Kaï en regardant Hiné-Moa.

— Un oiseau chanteur, un ruisseau nocturne, lui répondit Hiné-Moa.

La barque de la Lune brillait au-dessus du plus haut des arbres. La main de Toutané-Kaï prit la main de Hiné-Moa et la retint plus d'un instant, et d'un cœur à l'autre la flamme bondit.

— Aimes-tu ma musique? demanda le jeune homme au cor de chasse.

— Je l'aime, dit la jeune fille merveilleusement belle.

— Tu aimes? reprit-il en la regardant dans les yeux.

— J'aime, répondit-elle sans baisser les paupières.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Ce soir-là, rien ne passa plus dans l'air, le long de la forêt. Mais dans la forêt et au fond des deux cœurs un ruisseau nocturne chantait haut et clair.

Au bout de quelques jours, ils se réunirent tous trois, Kaï-Véka, Tiki et Toutané-Kaï.

— Lequel de nous est aimé de Hiné-Moa? demandèrent-ils tous ensemble.

— C'est moi, dit le jeune homme à la trompe de berger : sa main a touché la mienne.

— C'est moi, dit le jeune homme au tendre pipeau : elle a touché ma main de la sienne.

— C'est moi, dit le jeune homme au cor de chasse : ses mains sont libres, son cœur m'appartient.

Alors il fut décidé que chacun d'eux s'en irait sur une île à part et y ferait retentir son instrument. Si le cœur de Hiné-Moa était attiré vers l'une des îles, elle s'y rendrait avec sa barque.

Kaï-Véka se trouvait dans l'île de la Source Froide. Sa trompe de berger chantait lentement. De nonchalantes créatures marines nageaient tout autour par couples dociles.

La jeune fille écoutait cette mélodie, mais n'éprouvait pas le désir de s'embarquer.

L'alerte Tiki était dans l'île de la Source Tiède. Les eaux tempérées se couvraient d'écume. Le pipeau murmurait et appelait. Le pipeau espiègle attirait à lui. Les crabes prompts, par bonds obliques, tournoyaient en marquant leurs traces sur le sable de la grève. Le cœur de la jeune fille était ému ; elle regarda sa barque, mais ne s'en alla point vers l'île de la Source Tiède.

Toutané-Kaï était dans l'île de la Source Chaude. La source jaillissait violemment du sol. Des flots bouillonnants une vapeur montait. Le cor de chasse retentissait sur Moana, Moana tout entière écoutait et gémissait. La Mer tout

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

entière, d'un bout à l'autre, aimait cette musique.

La jeune fille merveilleusement belle se leva, attirée par le rayon de lune. Elle voulut s'asseoir dans sa barque. Mais les yeux vigilants que son père avait à son service s'étaient aperçus de tout cela. La barque de Hiné-Moa avait été enlevée. Il n'y avait aucune barque pour gagner l'île de la Source Chaude.

A trois reprises chanta le cor. A trois reprises la belle jeune fille se dressa et retomba sur le sol dans sa détresse.

La barque de la Lune, déjà alourdie, voguait au ciel. Dans la Mer, au son clair du cor, tous les poissons dansaient, bleus et roses, or et argent.

Alors, comme la troisième chanson du cor allait expirer, la jeune fille, du fond de son cœur, adressa un appel à la reine des poissons et, après avoir levé trois fois les bras au ciel, se jeta dans la Mer.

A peine dans l'eau, elle se transforma en un poisson libre. Légère, bleue, avec des nageoires roses, avec des yeux pareils à deux fleurs nocturnes, elle s'en fut vers l'île de la Source Chaude. Avant que le cor eût fini de chanter, elle apparut devant le jeune homme sous son aspect habituel, celui d'une jeune fille merveilleusement belle. Et ils furent heureux.

Comme un poisson avec un autre poisson. Comme l'oiseau avec l'oiseau. Comme la jeune fille avec le jeune homme. Comme la fleur avec la fleur. Dans l'île de la Source Chaude.

— Le voilà, notre conte à nous, notre conte maori. Lorsque le faucon blanc s'attaque à la héronne blanche, celle-ci n'est pas heureuse de ce qu'il la tient serrée. Mais Hiné-Moa était heureuse dans l'étreinte de Toutané-Kaï.

Raouoriva, la belle Olive, la resplendissante

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

Feuille d'Olivier, me regardait bien en face, les yeux dans les yeux.

Je la regardais, ému, ne sachant si nos mains étaient unies ou non.

La barque de la Lune s'éloignait. Une vapeur montait des sources chaudes.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

TABLE DES MATIÈRES

Fleurs Serpentines.
Pays des Fleurs rouges 9
Lettres de route 17
Mosaïque fleurie 83
La Transfiguration du Sacrifice 109
Le Pays d'Osiris.
Au Seuil de l'Égypte 135
Le Nil 149
Le Soleil, unique divinité 165
Le Dieu de la Résurrection 179
La Mère Vierge.
L'Haleine du Gange 197
Rite nuptial au Pays du Lotus 205
Le Chant 207
La Racine du Soleil.
Le Pays-Poème 213
Magie poétique 221
Reflets de Nacre 235
Chrysanthème blanc 247
Océanie.
Océanie 253
L'Espace austral 287
Iles des Heureux : Tonga 299
Iles des Heureux : Samoa 307
Les Maoris 319
Les Trois Amoureux 333

PARIS. — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE ET D'ÉDIT.
ANC. IMPR. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

U. de Oviedo. Biblioteca Universitaria

IVAN BOUNINE (de l'Académie russe). — **Le Monsieur de San Francisco.** Traduit par MAURICE. Avec un portrait de l'auteur, dessiné par BAKST. Un vol. in-12 Bossard. Prix..... 5.50

DMITRI MÉREJKOWSKY. — **Quatorze Décembre.** *Roman*, traduit par DUMESNIL DE GRAMONT. Avec un portrait de l'auteur, gravé sur bois par OUVRÉ. Un vol. in-12 Bossard. Prix..... 6.50

ALEXANDRE KOUPRINE. — **Le Duel.** *Roman*, traduit par HENRI MONGAULT. Avec un portrait. Un vol in-12 Bossard. Prix..... 5.50

B. GREBENSTCHIKOV. — **Les Tchouralev.** Histoire d'une famille Sibérienne. *Roman*, traduit par HENRI MONGAULT. Avec un portrait de l'auteur. Prix..... 7.50

IVAN BOUNINE (de l'Académie russe). — **Le Village.** *Roman*, traduit par MAURICE. Un vol. in-12 Bossard. Prix..... 7. »

DMITRI MÉREJKOWSKY. — **Le Mufle-Roi.** (*L'Avènement du Cham*), traduit par DENIS ROCHE. Un vol. in-12 Bossard. Prix..... 5.50

DMITRI MÉREJKOWSKY. — **Théâtre Tragique :**
La Mort de Paul Ier, traduit par PAUL DE CHÈVREMONT;
Le Tsarévitch Alexis, tr. par DUMESNIL DE GRAMONT;
Michel Bakounine, — — —
La Joie sera, — — —
Deux volumes in-12 Bossard. Prix de chacun.. 5.50

LÉON TOLSTOÏ. — **La Sonate à Kreutzer.** *Roman*, traduit par OLGA SIDERSKY. Un vol. in-12 Bossard. Prix..... 3. »

ALEXANDRE KOUPRINE. — **Le Bracelet de Grenats.** Traduit du russe par HENRI MONGAULT. Prix.... 5.50

DMITRI MÉREJKOWSKY. — **Compagnons Éternels.** Traduit du russe par MAURICE. Un vol. in 12 Bossard. Prix..... 7.50

FÉDOR SOLOGOUB. — **Le Démon Mesquin.** *Roman*, traduit par PERNOT et STAHL. Avec un portrait de l'auteur. Un vol. in-12 Bossard. Prix..... 7.50

PARIS. — S. G. I. E., 71, RUE DE RENNES.

EDITIONS BOSSARD VISIONS SOLAIRES ALMONT

CG D-1915

U. de Oviedo, Biblioteca Universitaria